31 n 32 i

EXTRAIT DE LA REVUE AFRICAINE
1910

LES

DESCRIPTIONS DE FROMENTIN

AVEC LE TEXTE CRITIQUE

D'UNE

Rédaction inédite du début de l'ANNÉE DANS LE SAHEL

PAR

PIERRE MARTINO

ALGER
TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, PLACE DE LA RÉGENCE, 2

1910

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Henri Bosco

LES

DESCRIPTIONS DE FROMENTIN

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BHB
2982

EXTRAIT DE LA REVUE AFRICAINE
1910

LES

DESCRIPTIONS DE FROMENTIN

AVEC LE TEXTE CRITIQUE

D'UNE

Rédaction inédite du début de l'ANNÉE DANS LE SAHEL

PAR

PIERRE MARTINO

ALGER
TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, PLACE DE LA RÉGENCE, 2

1910

BU LETTRES
D 092 2151086

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES DESCRIPTIONS DE FROMENTIN

(Avec le texte critique d'une rédaction inédite du début de l'ANNÉE DANS LE SAHEL)

PREMIÈRE PARTIE

I

C'est enfin « l'année » de Fromentin (1). Voici plus de trente ans qu'il est mort, un demi-siècle qu'il a donné son premier livre ; jamais peut être on n'a parlé de lui autant et si bien que dans ces derniers mois. La belle modestie et la souveraine élégance qu'il mit à vivre, ont continué à protéger sa fortune littéraire, comme elles avaient défendu sa vie contre les vulgarités, l'enfermant dans le cercle étroit des parents et d'amis intimes ; aussi son œuvre n'est point devenue populaire, comme le croyait un des amis d'élite qu'elle lui valut, George Sand (2) ; *Dominique*, les deux volumes d'impressions

(1) Pierre Blanchon. *La jeunesse d'Eugène Fromentin.* Revue hebdomadaire, 2 janvier 1909. — Eugène Fromentin : *Lettres de jeunesse, biographie et notes* par Pierre Blanchon. Paris 1909, in-12. G. Sand. *Lettres à Eugène Fromentin* (publiées par Pierre Blanchon). Revue de Paris, 15 septembre et 1er octobre 1909. — G. Pailhès. *Le modèle de Dominique.* Revue bleue. 1909, I, 330 et 358. — Pierre Blanchon : *L'originalité de Dominique.* Revue bleue, 1909, I, 726 et 754.... etc.

(2) *La Presse*, 8 mai 1857.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

algériennes, *Les maîtres d'autrefois* sont restés jusqu'à aujourd'hui de ces livres que « les cœurs oisifs et cultivés aiment tous les ans à relire une fois et qu'ils veulent sentir dans leur mémoire comme le lilas ou l'aubépine en sa saison (1) ». Et certes, c'est là une belle gloire, mais qui restait trop étroitement gardée, pour qu'elle ne risquât pas de s'anémier avec le temps ; la voici qui vient au grand air, gardant, dans une réapparition presque soudaine, cette parfaite noblesse et cette rare distinction, dont je ne crois pas qu'aucun autre écrivain du siècle dernier donne pareillement la sensation.

Il a suffi pour cela de faire connaître Fromentin lui-même, qu'il n'était permis jusqu'à présent que de deviner, à travers les transparentes allusions de *Dominique*. M. Pierre Blanchon a reçu de la famille de Fromentin l'amas de ses lettres, de ses notes, de ses brouillons ; il les a minutieusement étudiés, pour les classer, et accompagner leur publication d'une biographie intellectuelle et morale de l'écrivain, aussi complète qu'il est possible de l'écrire. — Il y a quelques années, il nous donnait, par de larges extraits, l'avant-goût de cette espèce de révélation (2). Les *Lettres de Jeunesse* (3), publiées cette année même, nous permettent d'accompagner Fromentin jusqu'à sa trentième année, et de connaître les principales circonstances qui agirent sur lui, les efforts intellectuels qu'il fit, les crises sentimen-

(1) Sainte-Beuve. *Portraits de femmes*. Paris, 1856, p. 66 (à propos d'*Edouard* de Mme de Duras).

(2) *Lettres de jeunesse de E. Fromentin*, publiées par J. A. Mérys (P. Blanchon), Revue des Deux-Mondes, 1er octobre 1905, p. 578. — Eug. Fromentin : *La Révélation de l'Orient*, Revue bleue, 24 et 31 octobre 1908. — Voir aussi Eugène Fromentin : *En Belgique et en Hollande, lettres de voyage et fragments inédits*. Revue des Deux-Mondes, 15 juillet 1908, p. 241.

(3) *Lettres de jeunesse, biographie et notes* par Pierre Blanchon (Jacques-André Mérys), avec un portrait. Paris, Plon et Nourrit, in-12, 1909.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tales par lesquelles il passa ; cette « vie intérieure », si abondante chez lui, et dont le trop plein fut répandu dans ses premiers livres, nous est maintenant révélée, avec la délicatesse et les réserves qui convenaient. On a dit déjà excellemment ailleurs (1), tout ce que ce livre nous apprend du maître écrivain, de sa sensibilité, de sa défiance de lui-même, de ses découragements, de ses reprises d'énergie, de la victoire finale qu'il remporta sur ses propres inquiétudes ; je ne retiens ici qu'un trait de la riche personnalité de Fromentin : rarement jeune homme de vingt-cinq ans fut aussi scrupuleux dans le jugement de soi-même, aussi convaincu de la nécessité de s'améliorer, aussi âprement attaché à cette noble besogne Même après le succès, il continuait à se tenir en mains : « J'ai fait, écrivait-il en 1858 à George Sand (2), de l'amélioration continue la loi de mon travail. J'ai si peu produit, je sais si peu de chose, je me sens si loin du *vrai bien* que je ne concevrais rien de plus douloureux que de ne pas aller plus loin. Avec la connaissance exacte — trop exacte — que j'ai de mes défauts, j'ai donc essayé d'en éviter quelques-uns, d'en atténuer d'autres. »

Comment ces scrupules et cet effort se sont marqués dans son œuvre, — quelles étaient les habitudes d'esprit auxquelles il obéissait surtout, en préparant la matière de ses livres, — à quels remaniements successifs, à quelles retouches de style il s'obligeait, — comment il réalisait ces pages de description si simples et si harmonieuses, où l'on n'a point l'impression d'abord qu'il faille chercher trace d'un pareil travail, tant elles semblent écrites avec aisance, etc., — ce sont là d'inévitables curiosités que donne la lecture des *Lettres de Jeu-*

---

(1) Notamment E. Faguet : *La jeunesse d'Eugène Fromentin*, Revue des Deux-Mondes, 1er avril 1909, p. 599.

(2) Lettre du 15 décembre 1858, citée dans L. Gonse, *Eugène Fromentin*, 1881, p. 150.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nesse. On ne peut certes pas les satisfaire absolument ; M. Pierre Blanchon, quand il aura achevé l'examen de tous les papiers de Fromentin, pourra sans doute, mieux que personne, préciser la méthode de travail de l'écrivain ; mais dès à présent, il est un certain nombre d'habitudes — je n'ose dire des *procédés* — de composition et de style, que l'on peut fixer avec assez d'exactitude : et c'est ce que je voudrais faire ici, en bornant ce travail aux deux volumes d'impressions algériennes, où Fromentin acheva, si je puis dire, de se faire la main, et manifesta une *manière*, qu'il ne changea guère par la suite, d'autant qu'elle s'était lentement formée en lui, pendant plus de dix ans.

Le mieux est, avant tout commentaire, de montrer Fromentin au travail ; et de mettre sous les yeux, simplement, les remaniements considérables, dans le plan comme dans le détail du style, qu'il a fait subir aux soixante premières pages d'*Une Année dans le Sahel.* Avant de publier dans la *Revue des Deux Mondes* (1) cette seconde série de ses impressions de voyage, il avait donné, un an auparavant, une première rédaction du début, dans l'*Artiste* (2), assez achevée, semble-t-il, pour qu'elle pût être reprise telle quelle, lors de la publication définitive ; or, ce fragment, ainsi qu'on va le voir, a été en grande partie refait ; de nombreuses coupures, des additions plus nombreuses, une disposition nouvelle de la matière, de minutieuses retouches de style sont là pour témoigner du scrupule avec lequel Fromentin se corrigeait. Encore cette rédaction de l'*Artiste* n'est-elle, elle-même, venue qu'après d'autres rédactions, qui nous sont aujourd'hui inconnues, et que peut-être M. Pierre Blanchon mettra bientôt au jour ; déjà, il est possible de comparer au texte de l'*Artiste* un fragment du journal de voyage que l'écrivain rédigeait, quelques

(1) 1er novembre, 15 novembre, 1er décembre 1858.
(2) Juillet-août 1857. *Alger* par Eug. Fromentin.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

heures à peine après ses promenades, et cela suffit pour s'aviser de ce que fut le premier travail de dégrossissement (1). Mais il est particulièrement intéressant de constater, en dehors des premiers brouillons, comment une rédaction qui pouvait paraître définitive, a été reprise d'ensemble et transformée : c'est le but qu'on se propose en donnant une édition critique du texte paru dans l'*Artiste* (2), qui montrera ce que ce texte est devenu dans la *Revue des Deux Mondes*, et lors de la publication en volume. Certes, les conclusions à tirer de cette édition critique n'iront pas jusqu'à nous permettre de saisir, chez Fromentin, toutes les principales habitudes de l'écrivain : mais c'est, je crois, la meilleure manière de commencer.

II

Indications pour la lecture du texte de Fromentin qui suit

Pour représenter ici aussi nettement que possible le travail de remaniement que Fromentin a fait subir au texte de l'*Artiste*, on a eu recours à certaines dispositions typographiques et à quelques signes conventionnels dont voici le sens :

1° Abréviations

R D M	*Revue des deux mondes*, 1er novembre 1858, pp. 45-68.
Éd. 1859 ou 1re éd.	*Une Année dans le Sahel*, Paris, Michel Lévy, in-12, 1859, pp. 1-59.
9e éd.	*Une Année dans le Sahel*, 9e édition, Paris, Plon et Nourrit, in-12, 1898, pp. 1-51. C'est ce texte, ou des réimpressions plus récentes, qui est actuellement en librairie.

(1) Voir pages 57 et 58.

(2) Mme Alexandre Billotte, née Eugène Fromentin, a bien voulu nous autoriser à publier cette première rédaction.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quand la mention d'une modification dans la R D M n'est pas accompagnée d'une autre indication relative à la 1re ou à la 9e éd., il faut entendre que la modification signalée a été reproduite dans la 1re et la 9e éd.

Quand la mention 1re éd. n'est pas accompagnée d'une autre indication relative à la 9e éd., il faut entendre que la modification signalée a été reproduite dans la 9e éd.

2° Le Texte

Le texte publié est celui de *l'Artiste ;* il est imprimé en trois caractères qui signalent les passages conservés, remaniés ou supprimés dans la R D M, et les éditions en volume.

une heure après	Mots conservés.
arrêtait sa carriole (3)	Passage remanié ; les modifications se lisent à la note correspondante.
heureusement	Mots supprimés.
[.....(2)]	Ces crochets signalent une addition plus ou moins importante, qui est reproduite à la note correspondante. Lorque l'addition est d'un alinéa, ou de plusieurs, il y a une ligne de points par alinéa.
[après quarante *huit* heures de roulis (7)]	Ces mots, ainsi enfermés entre crochets, ont été déplacés et transportés, soit tels quels (caractères ordinaires), soit remaniés (italiques), en un autre passage signalé à la note correspondante.
.....(7)	Ces quelques points de suspension placés à la fin d'un développement avertissent que la disposition générale de la matière a été modifiée, et que les alinéas qui suivent immédiatement, dans le texte de l'*Artiste*, ont été reportés ailleurs dans la R D M. La note précise cette indication.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le système des trois caractères et des [....] a été, par exception, suivi pour la note A de la page 57 ; ils signalent alors les modifications que le texte du journal de voyage a subi dans la rédaction de *l'Artiste*.

Un passage a été encadré : pp. 26-28 ; ces quelques paragraphes, supprimés dans la R D M, ont été rétablis dans la 1re édit.

3° Les Notes

N. B. — Le numérotage des notes présente quelques bizarreries, qui tiennent à l'emploi de la machine à composer, pour l'impression du texte ; le typographe a reproduit le numérotage du manuscrit (35 séries de chiffres commençant à 1, pour chaque page), sans se préoccuper de la future mise en pages.

Au moment de cette mise en pages, il était trop tard pour modifier ce numérotage ; il eût fallu réimprimer totalement le texte et les notes. Il y a donc eu des chevauchements de numérotage d'une page sur l'autre, ce qui choque évidemment un peu, mais n'empêchera point de se reporter rapidement du texte à la note.

Les notes reproduisent toutes les modifications du texte de la R D M ; on y a ajouté les quelques corrections introduites dans la 1re et la 9e édition. En tenant compte des indications typographiques, on peut donc, par une lecture combinée du texte et des notes, reconstituer le texte définitif.

Les passages en *italiques* sont les observations de l'éditeur.

[La mer est] : les mots entre crochets signalent les traces les plus marquées de l'ancienne rédaction, dans les remaniements.

Caractères ordinaires : additions ou remaniements de la R D M, de la 1re et de la 9e édition.

On n'a point signalé les modifications de la ponctuation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III

Édition critique du début d'UNE ANNÉE DANS LE SAHEL

ALGER

L'Artiste, tome 59, p. 300, col. 1.

Fragments d'un Journal de Voyage (1)

I

Mustapha [.....] *novembre* (2)
[..... (3)] J'arrive **à Alger** [..... (4)] [*après* qua-

---

(1) *Point de sous-titre pour les premières pages, dans la R. D. M., après le titre : Une année dans le Sahel, journal d'un absent. — Ed. 1859 : Mustapha d'Alger.*

(2) *R. D. M.* Mustapha d'Alger, 27 octobre. — *9e éd.* 27 octobre 1852.

(3) J'ai quitté la France, il y a deux jours, comme je te l'écrivais de Marseille en fermant ma lettre par un adieu, et déjà je t'écris d'Afrique.

(4) aujourd'hui 27 octobre, amené par un grand vent du Nord-Ouest, le seul, je crois, qu'Ulysse n'eût pas enfermé dans ses outres, le même auquel Enée sacrifia une brebis blanche, celui qu'on appelait Zéphyre, joli nom pour un très vilain vent. On l'appelle aujourd'hui mistral ; il en est ainsi, hélas ! de tous les souvenirs laissés dans ces parages héroïques par les odyssées grecques et latines. Les choses restent, mais la mythologie des voyages a disparu. La géographie politique a fait trois îles espagnoles des trois corps du monstrueux Géryon. La vitesse a supprimé jusqu'aux aventures ; tout est plus simple, plus direct, pas du tout fabuleux et beaucoup moins charmant. La science a détrôné la poésie : l'homme a substitué sa propre force aux dieux jaloux, et nous voyageons orgueilleusement, mais assez tristement, dans la prose. *(Voir la suite, p. 13, n° 8).*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rante-*huit* (5) heures [..... (6)] de [..... (7)] roulis]. **J'ai revu la mer. Elle était irritée, mais sans grandeur, et je l'ai traversée dans un demi-sommeil presque indifférent.**

(8) [*Cette mer est* perfide] ; **elle a la couleur des pays de l'azur ;** [elle est *d'un bleu parfait*] **qui tranquillise : vue des côtes, on la prendrait pour un lac. Elle a**
0, col. 2. **été chantée dans des langues si douces, qu'il y a beaucoup de gens abusés qui croient encore à sa douceur. Puis, elle a recueilli tant de ruines, apaisé de si grands événements ; elle baigne aujourd'hui tant de pays morts ou de pays qui dorment, qu'il semblerait que ce long passé plein d'oublis doit s'étendre également sur cette mer historique et la rendre paisible. Mais ce sont là des sérénités imaginaires, et je ne l'ai plus trouvée que fort incommode, chaque fois que j'ai mis le pied sur le pont d'un navire. Le hasard m'a peut-être mal servi.**

Comme nous sortions du port, le capitaine héla un bateau pêcheur de thons, qui louvoyait pour gagner la passe et dont la voile était mouillée jusqu'à moitié. Le patron de la barque, en bon Marseillais qu'il était, répondit, en jurant, qu'il y avait de la mer au large. En effet, à peine avions-nous tourné le Château-d'If et dépassé l'abri des côtes, que le mistral nous prit, et désormais nous poussa vent arrière (1). **Nous courûmes**

---

(5) six *(transporté au paragraphe suivant. Voir plus bas, note 1).*

(6) à peu près

(7) fort

(8) [La mer est] ce qu'elle était ; on peut dire d'elle tout le bien et tout le mal possible, car elle est encore la plus belle, [la plus bleue] et peut-être [la plus perfide des mers du monde]. *Mare sævum,* disait Salluste, qui ne faisait plus de métaphores et déjà parlait en historien des flots orageux qui le conduisaient à son gouvernement d'Afrique.

(1) *Les deux pages qui suivent sont ramassées et résumées en un paragraphe : les traces de l'ancienne rédaction y sont signalées par des lettres qui correspondent à des renvois dans le texte de l'Artiste.* — Ainsi [quarante-six heures à peu près de fort roulis] un trajet trop long pour le plaisir qu'on y trouve, trop court pour donner le temps de s'habituer à la mer, de s'y attacher et de voir changer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ainsi, pendant deux cents lieues, toujours secoués de l'arrière à l'avant, entraînés d'une vague sur l'autre, avec l'impétuosité d'un cheval qui galope à travers les sillons, [*écorchant la mer avec nos roues*, (i) **et précédés, dans les eaux sombres, par les longs rouleaux de notre fumée, que le vent portait directement devant nous.**

Nous roulions sur [*une étendue blanchâtre* (b)] **animée d'un vaste remous circulaire, et d'où s'élevait une rumeur sans pareille.** [*Pas d'horizon distinct* (e)] : **la même athmosphère épaisse baignait le ciel et la mer confondus, à leur extrémité, dans** [*des clartés grises* (c)]. **Il faisait chaud, sans qu'on en eût le sentiment. Le soleil se leva et se coucha dans des vapeurs ; à peine, à midi, s'apercevait-on qu'il vous consumait. Seulement, quand on mettait les voiles, à voir quel relief extraordinaire prenaient alors ces grands carrés de toile blanche, fortement tendus sur leurs ris, on devinait que** [*la lumière était vive* (d)] **et le ciel bleu.**

[*A bord, il n'y avait que des gens malades*, (a)] **excepté peut-être une Anglaise qui voyageait pour son plaisir. C'était une femme entre deux âges, au maintien viril, parlant français, prenant des notes, et se disant « ro-**

---

les spectacles ; l'ennui du séjour à bord, l'incommodité d'être bercé dans un lit mouvant comme par une nourrice en colère ; [autour de soi, des scènes d'hôpital] *(a)*; au dehors, [des ondes grisâtres] *(b)*, [un ciel grisâtre] *(c)* ; de longues nuits obscures malgré les étoiles, deux journées blafardes malgré [un vif soleil] *(d)*, [un horizon confus] *(e)*, des dimensions douteuses à cause du point de vue placé trop bas ; ni grandeur, ni beauté ; [des îles qui fuyaient dans le brouillard] *(f)* ; [des oiseaux qui venaient nous visiter au passage] *(g)*, comme des sentinelles insulaires chargées d'apprendre qui nous étions ; d'autres, comme nous frileux émigrans, qui fuyaient l'hiver et nous devançaient de toute la légèreté de leurs ailes ; d'autres encore, mais en petit nombre, qui croisaient notre route, remontaient au nord et [naviguaient presque à fleur d'eau] *(h)* avec des peines inouïes ; une ou deux voiles à l'horizon qui se balançaient sur des collines écumeuses ; un grand bruit de vent dans les voiles, de [roues déchirant la mer] *(i)*, de balancier frappant à coups redoublés dans les entrailles du navire : — voilà, pour ne rien omettre, le bulletin de ce court voyage, un des moins héroïques à coup sûr qui aient été accomplis sur cette mer fameuse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mantique ». Elle allait faire son tour d'Orient, sans compagnon, sans domestique, n'ayant pour tout bagage que le contenu d'un petit sac à fermoir de cuivre. Debout, jour et nuit, malgré la houle et toujours à côté du timonnier, le mouvement du bateau ne parvint pas à troubler cette voyageuse au cœur solide. Elle paraissait se plaire au bruit étourdissant du flot ; et, dans une sorte d'abandon lyrique, elle laissait le vent terrible hérisser tout autour de ses joues, ses papillotes de cheveux jaunes. Homme, elle se fût prise, à n'en pas douter, pour Childe Harold ou Don Juan. — « Il n'y a que les Anglaises qui sachent voyager, » me disait-elle. Son excursion devait durer deux ans ; peut-être, irait-elle en Perse et jusque dans l'Inde, au-devant d'une amie qui se proposait d'en revenir par terre. L'idée que j'allais modestement m'établir dans un faubourg d'Alger la fit sourire.

A la hauteur des Baléares, le vent fraîchit encore et la mer devint plus ample. Le navire alors roula plus largement ; des vallées se creusèrent ; la mâture et la
M, col. 1. cheminée mesurèrent, dans leur inclinaison sur l'horizon, un arc de cercle énorme ; la mer aspergea le pont et le spectacle faillit prendre un peu de solennité. [*Des brouillards*] inclinés dans le sens du vent [*s'étendaient sur les îles et les voilaient à demi* (1)]. Je pus distinguer de longues côtes montueuses et des amas de points lumineux, disposés dans un dessin facile à suivre et représentant des petites villes espagnoles ou des villages. [*Des volées d'oiseaux*] blancs [*passaient* à fleur d'eau, *entre la terre et nous* (2)] ; des mouettes arrivaient jusqu'entre les mâts [..... (3)].

Pendant un moment du second jour, on côtoya Mayorque de si près, que je pus examiner la terre, à la distance d'une portée de canon, tout au plus. On y voyait des meules de fourrage posées sur des prairies d'un vert fané et des taches mobiles et brunes qui changeaient de place ; c'était des animaux qui paissaient. La falaise était haute, escarpée, partout inabordable, comme un mur de citadelle. La mer en battait la base avec fureur.

---

(1) *Voir p. 14, note 1 (f).*

(2) *Voir p. 14, note 1 (g).*

(3) *Ce passage a été légèrement développé. Même renvoi.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Voilà tout ce que je découvris des Baléares. C'était peu de chose et je ne pourrai guère expliquer pourquoi l'impression que j'en ai ressentie fut aussi vive.

Tel qu'il est, ce petit détail insignifiant, très fugitif, restera néanmoins fixé dans mon souvenir, aussi nettement que les tableaux les plus mémorables de ma vie de voyage. Quel en est l'attrait ? je ne puis le dire. Fût-il exprimable avec des mots, comment faire comprendre, mon ami, ce qui n'est pour moi-même que l'ombre d'un rêve ?

Je ne sais rien de ce petit coin de pays formant l'angle avancé d'une île. Un hasard de route m'en fait approcher ; un tour de roue m'en éloigne, et probablement pour toujours. Il a un nom familier pour ceux qui l'habitent, étranger pour moi. Ce point géographique à peine indiqué sur la carte d'Europe, c'est une petite société qui vit de sa terre, s'administre, se perpétue, et, s'estimant après tout le centre vrai du monde, ne doit pas admettre qu'on l'ignore. C'est une patrie, un lieu natal ; c'est la famille avec ses devoirs, la maison paternelle où l'on vit, le cimetière où l'on ira dormir, l'habitude fixe et le sol sacré où l'on demeure, pendant que nous autres [émigrants, (1)] nous passons. Peut-être y a-t-il là-bas quelqu'un qui a les yeux sur nous, sans nous voir, et pour qui je ne suis rien non plus qu'un bateau qui voyage. Inconnu, je regarde des choses inconnues.

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de considérer, du rivage où je suis né, un navire mouillé dans la rade ! Je l'apercevais droit et sans voiles, appuyé sur les cordes tendues de ses deux ancres, quelquefois tournant au mouvement naturel du flot, mais sans changer de place et comme un cheval au piquet, qui pivote autour de ses entraves. Il partait pour un voyage inconnu, ou bien il en revenait ; la même incertitude dans les deux cas, car je pouvais aussi bien me demander : Que verra-t-il ? ou : Qu'a-t-il vu ? Pas un bruit ne venait à terre de cette petite coquille habitée par des hommes, ayant là les habitudes, les passions, les agitations de la vie commune. Quelquefois seulement, la

---

(1) *Le mot réapparaît dans le passage reproduit p. 14, note 1 :* Comme nous, [frileux émigrans].

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

col. 2. **forme imperceptible d'un matelot se montrait au-dessus du pont, pour rappeler qu'en effet la vie était à bord. Le soir, un feu brillait à l'arrière, par les sabords donnant dans le salon des passagers, ou dans la chambre du capitaine ; et souvent, par les nuits paisibles, on entendait la voix d'un chien qui répondait, du fond de la mer, à des aboiements répandus dans la campagne.**

Tant que le vent n'était pas pour lui, le navire continuait d'être là, quelque temps qu'il fît. J'imaginais alors comment on y pouvait vivre, ce qu'on y voyait de nous, ce qu'on y découvrait de mon village, quels bruits champêtres devaient arriver jusqu'à lui. Je transposais ainsi les perspectives, par une inquiétude bizarre et par des curiosités dont la définition n'est presque pas possible. Un jour le navire se couvrait de toiles, tournait lentement le dos à la terre, mettait le cap au couchant, afin de sortir du golfe ; et le voyageur partait sans m'apprendre ni son nom, ni sa nation, ni ses entreprises, et peut-être, pour ne plus reparaître à ce mouillage.

Ces souvenirs, qui n'ont pas de date, me revenaient en mémoire, pendant que nous doublions ce promontoire inconnu de Mayorque ; et, jusqu'au soir, je m'y complus, au milieu de rêveries sans objet défini, sans limites, et, je dois l'avouer, sans conclusion.....

(1) [..... (a)] A la tombée de la nuit, *la mer s'étant*

---

(1) *Ce paragraphe, remanié — a été transposé deux paragraphes plus loin : les remaniements sont signalés par des lettres qui correspondent à des renvois dans le texte de l'Artiste. — (a)* Cette lettre, mon ami, ne partira pas seule. Je viens à ce moment même de t'envoyer un messager, c'est un oiseau que j'ai recueilli en route [*1re éd. :* et] que j'ai ramené jusqu'ici comme un compagnon, le seul à bord dont l'intimité me fût agréable, et qui fût discret. Peut-être oubliera-t-il que [je l'ai sauvé du naufrage] *(b)* pour se souvenir seulement d'avoir été mon prisonnier. [Il est entré dans ma cabine hier au soir, à la tombée de la nuit, par le hublot que j'avais ouvert pendant une courte embellie *(c)*. Il était à demi-mort de fatigue *(d)* ; de lui-même il vint se réfugier dans ma main *(e)*] tant il avait peur de cette vaste mer sans limites et sans point d'appui *(f)*. Je l'ai nourri, comme j'ai pu, de pain qu'il n'aimait guère et de mouches auxquelles toute la nuit j'ai donné la chasse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

adoucie, j'ouvris le hublot de ma cabine. Un petit oiseau entra brusquement (c) *et* vint se réfugier *sur mon lit* (e) [..... (f)]. *C'était* (g) un rouge-gorge [..... (h)]. *Il était si palpitant* de fatigue, *d'effroi*, (d) **et si hors de lui, que je pus le prendre sans qu'il fît le moindre mouvement pour m'échapper. Je l'ai gardé jusqu'au lendemain, voulant qu'il achevât la traversée avec moi, et ne l'ai mis en liberté qu'à terre.** *Ai-je empêché son voyage en Europe ? je ne le crois pas* (i) [..... (k)]. *Car, à peine avait-il pris son vol, qu'il s'orienta pour se remettre en route (n).* Le vent, [..... (o)] qui soufflait *du sud (p)*, le décida sans doute à partir, et je le vis s'élancer en droite ligne vers *la mer* (q). **Je l'avais rendu libre**, *après l'avoir sauvé du naufrage* (b). *S'il allait en France, il a pu le dire* (k) *aux* oiseaux de son espèce (m), *qui chantent*, **à l'heure où j'écris ceci**, *dans* les tilleuls (l) *frissonnants de mon jardin.* **Je n'eus pas d'autre aventure dans ma traversée.**

Alger, quand on l'aperçut, nageait dans des brumes. Il avait plu, et la chaux mouillée des terrasses étincelait comme de l'acier, sous les rayons blancs du soleil d'Afrique. Des fumées montaient droites, et se mêlaient

---

[C'est un rouge-gorge] *(g)*, de tous les oiseaux peut-être le plus familier, le plus humble, le plus intéressant par sa faiblesse, son vol court et ses goût sédentaires *(h)*. [Où donc allait-il dans cette saison ? Il retournait en France ; il en revenait peut-être ?] *(i)* Sans doute il avait son but, comme j'ai le mien. — [*1re éd. à la ligne, non dans la 9e.*] *(k)* Connais-tu, lui ai-je dit, avant de le rendre à sa destinée, avant de le remettre au vent qui l'emporte, à la mer à qui je le confie, connais-tu, sur une côte où j'aurais pu te voir, un village blanc dans un pays pâle, où l'absynthe [*1re éd.* absinthe] amère croît jusqu'aux bords des champs d'avoine? Connais-tu une maison silencieuse et souvent fermée, une allée de [tilleuls] *(l)* où l'on marche peu, des sentiers sous un bois grêle où les feuilles mortes s'amassent de bonne heure, et dont les [oiseaux de ton espèce] *(m)* font leur séjour d'automne et d'hiver ? Si tu connais ce pays, cette maison champêtre qui est la mienne, retournes-y, ne fût ce que pour un jour, et porte de mes nouvelles à ceux qui sont restés. — [*1re éd. à la ligne, non dans la 9e*]. [Je le posai sur ma fenêêtre ; il hésita ; je l'aidai de la main ; alors il ouvrit brusquement ses ailes *(n)* ; le vent] du soir *(o)*, [qui soufflait de la terre *(p)* le décida sans doute à partir, et je le vis s'élancer en droite ligne vers] le nord *(q)*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au brouillard ; des lambeaux de nuages traînaient sur la haute ville, semblables à des rideaux qui se déchirent. C'était comme un souvenir du Nord qui se dissipait à notre approche. Une flotte de bateaux alignés près du quai roulaient silencieusement sur leurs amarres. Le navire vint accoster au milieu d'eux, fila son ancre, et s'arrêta. Alors, on put respirer, dans l'air devenu subitement moite et bienfaisant comme un bain tiède, les bouffées d'un arome exquis. C'était comme un parfum d'encens qui s'exhalait d'Alger [..... (1)] : je reconnaissais cette ville charmante à son odeur (2).

Une heure après, je roulais sur la route de Mustapha, et mon ancien ami le voiturier Slimen, que le hasard m'avait fait **heureusement** rencontrer, à la porte de la Marine, *arrêtait sa carriole* (3) devant une petite maison carrée, blanche et sans toiture ; j'étais chez moi.

[(4) .....
.....
.....]

---

(1) *La première partie du paragraphe a été remplacée par les lignes suivantes :* Ce matin même à neuf heures, quarante-deux heures après avoir salué les côtes à demi-africaines de Provence [*1re éd.* et] trois heures avant d'être au port, on voyait la terre. Le premier sommet qu'on aperçoit, c'est le vieux Atlas ; puis se présente la tête un peu plus voisine de la Bouzaréah, puis Alger, un triangle blanchâtre sur des plateaux verts. A midi précis, l'ancre tomba sous les canons de la marine et dans des eaux paisibles. Il faisait chaud. Le vent ne soufflait plus : la mer était d'un bleu sombre, le ciel net et très coloré ; [je ne sais quelle odeur de benjoin remplissait l'air. Nous entrions dans un climat nouveau et

(2) *L'à la ligne est supprimé.*

(3) m' [arrêtait] bientôt. *1re éd.* bientôt *supprimé.*

(4) *Deux paragraphes ajoutés, entre lesquels est intercalé un troisième, celui sur le rouge-gorge. Voir p. 17 note 1.* Ma première étape est donc achevée. Je viens à Alger, comme au plus près, car c'est ainsi que j'entends les migrations. J'ai passé l'été dernier en Provence, dans un pays qui prépare à celui-ci et le fait désirer : des eaux sereines, un ciel exquis, et presque la vive lumière de l'Orient ; je ne suis pas fâché de m'arrêter, les pieds sur la vraie terre arabe, mais à l'autre bord seulement de la mer qui me sépare de France, et face à face avec le pays que je quitte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

P. 302, col. 1.

II (1)

[..... (2)]

[..... (3)]

Comprends-tu, mon ami, le plaisir tout nouveau que j'ai à *me sentir* chez moi, *dans un pays qui n'est pas la France, qui n'est même pas l'Europe* (4) ? [..... (5)]. **Cette maison bizarre et semblable à certains ermitages qu'on a rêvés va donc m'appartenir pour six mois, pour un an peut-être, et n'aura pas d'autre habitant que moi. Je ne viens pas visiter Alger, que je connais, que j'ai vu dix fois, mais** [.....] l'habiter. Je viens y vivre (6), *ce qui est, selon moi, l'unique, la vraie ma-*

En attendant que je me déplace, je cherche un titre à ce journal. Peut-être l'appellerons-nous plus tard *Journal de voyage*. Aujourd'hui soyons modeste, et nommons-le tout simplement *Journal d'un absent*.

. . . . . .

Adieu, mon ami, adieu pour ce soir du moins. Je commence une absence dont je ne veux pas encore déterminer la durée ; mais sois tranquille : je ne viens pas au pays des Lotophages pour manger le fruit qui fait oublier la patrie.

(1) *Supprimé.*

(2) Mustapha, 5 novembre.

(3) A tous ceux qui me croient un voyageur, tu laisseras en effet supposer que je voyage, et tu diras que je pars. Si l'on demande où je vais, tu répondras que je suis en Afrique : c'est un mot magique qui prête aux conjectures, et qui fait rêver les amateurs de découvertes. A toi je puis avec humilité dire le fait comme il est : ce pays me plaît, il me suffit, et pour le moment je n'irai pas plus loin que Mustapha d'Alger, c'est-à-dire à deux pas de la plage où le bateau m'a débarqué.

(4) Je veux essayer du [*chez moi*] sur cette terre étrangère...

(5) ...où jusqu'à présent je n'ai fait que passer, dans les auberges, dans les caravansérails ou sous la tente, changeant tantôt de demeure et tantôt de bivouac, campant toujours, arrivant et partant, dans la mobilité du provisoire et en pèlerin.

(6) Cette fois [je viens y vivre et l'habiter].

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nière de voyager sans changer de place (7). J'y verrai s'écouler toute une année [..... (8)] ; et je saurai comment les saisons se *renouvellent* (9), dans ce bienheureux climat qu'on dit inaltérable. J'y prendrai des habitudes, *comme* (10) autant de liens plus étroits pour m'attacher à l'intimité des lieux. Je veux y planter mes souvenirs, comme on plante un arbre, afin de demeurer, de près ou de loin, enraciné dans cette terre d'adoption.

[..... (11)] **Je ne suis ni curieux, ni vagabond ;** *je n'aime ni les nomenclatures, ni les itinéraires, ni les listes des lieux qui sont à voir* (11) ; *je les considère un peu comme des dictionnaires ; et j'ai pas besoin de tant de synonymes pour le si petit nombre d'idées simples que je veux exprimer. Il en est de même des endroits célèbres. C'est un luxe, à mon avis, dont le récit d'un voyageur peut se priver, sans y perdre rien (1).* J'ai fait, autrefois, deux cents lieues pour aller vivre un mois, qui durera toujours, dans un bois de dattiers [..... (2)] presque inconnu ; et je suis passé à deux heures de galop du tombeau numide de Syphax, sans me détourner de mon chemin (3).

---

(7) [C'est à mon avis le meilleur moyen de] beaucoup connaître en voyant peu, de bien voir en observant souvent, [de voyager] cependant, mais comme on assiste à un spectacle, en laissant les tableaux changeants se renouveler d'eux-mêmes autour d'un point de vue fixe et d'une existence immobile.

(8) peut-être

(9) succèdent

(10) qui seront

(11) A quoi bon multiplier les souvenirs, accumuler les faits, courir après les curiosités inédites, s'embarrasser [de nomenclatures, d'itinéraires et de listes] ?

(1) Le monde extérieur [est comme un dictionnaire] ; c'est un livre rempli de répétitions et de [synonymes ; beaucoup de mots équivalens pour la même idée. Les idées sont simples], les formes multiples, c'est à nous de choisir et de résumer. Quant aux [endroits célèbres], je les compare à des locutions rares, [luxe inutile, dont le langage humain peut se priver sans y perdre rien.]

(2) sans nom

(3) *L'à la ligne est supprimé ;* [*rétabli dans la 1re édition, non dans la 9e*].

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

[..... (4)] *Je m'imagine avoir un* (5) résumé des pays algériens, (5) dans le petit espace encadré par ma fenêtre ; *et je crois fermement, qu'en un jour*, (6) le peuple arabe **tout entier** *aura défilé* (7) sous mes yeux, *sur* (8) la grande route [..... (9)] qui *borde* mon jardin. **Sans gêne, sans précipitation, sans fatigue, je puis donc, avec certitude, tout voir, tout étudier, presque tout posséder.** Ici, comme à l'ordinaire, je trace un cercle autour de ma maison, je l'étends jusqu'où il faut pour que le monde entier *tienne* (10) à peu près dans ses limites ; et alors, je me retire au fond de mon univers **et j'y fais un voyage immense** [..... (11)]. Ai-je tort ? je ne le crois pas ; car cette *pensée* (12), raisonnable ou non, **me** donne aussitôt le plus grand calme, en **me** promettant des loisirs sans bornes, et **me** fait considérer *toutes* (13) choses d'un regard **plus** paisible, plus attentif **et d'un œil** pour ainsi dire accoutumé dès le premier jour. Il faut donc que tu saches que je réside à trente-cinq minutes d'Alger, assez loin de la ville, *et cependant* (14) pas tout à fait en pleins champs ; **que je suis domicilié sur la commune de Mustapha,** et que je puis voir d'ici, plantée sur la colline, entre deux cyprès, la tour municipale de ma mairie.

Au reste, *ma maison* (1) est charmante..... (2). J'ai presque deux jardins. L'un est petit, enclos de murs, planté de rosiers, d'orangers, de caoutchoucs et d'arbres

---

(4) Tout est dans tout.

(5) Pourquoi le..... ne tiendrait-il pas...

(6) et ne puis-je espérer voir...?

(7) [défiler]

(8) par

(9) ou dans les prairies [qui bordent]

(10) soit [à peu près] contenu

(11) Tout converge au centre que j'habite et l'imprévu vient m'y chercher.

(12) méthode

(13) les

(14) mais

(1) La [maison] que j'habite

(2) *La suite de ce paragraphe et le suivant ont été déplacés, et renvoyés trois paragraphes plus loin. Voir ici p. 24, note 3.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à haut feuillage qui vont me prêter de l'ombre *durant* (3) tout l'hiver, ce qui fait que, par reconnaissance
02, col. 2. au moins, j'apprendrai *leur* (4) nom. *Il y a derrière* (5) une écurie, avec des chevaux **qui sont à moi, puisque j'en dispose** ; [*une* niche *avec* un chien de garde, et toute une compagnie de pigeons blancs et bleus, *barraqués* au-dessus *du chien* (6)]. On ne saurait être plus propriétaire. Mon second jardin n'est, à proprement parler, qu'un parterre enclavé dans un pré pâturé, que des pluies récentes ont fait [..... (7)] reverdir et qui commence à se garnir **de gazons et** de mauves sauvages. Un troupeau de vaches, plus décharnées que les animaux de Karel et Berghem, s'y promènent, tout le jour, tondant l'herbe, à mesure qu'elle pousse, *ou* (8) léchant la terre aux endroits stériles. Ces petites bêtes, aux os saillants, me rappellent les cantons pauvres de la France ; et, *comme je n'ai pas quitté mon pays pour l'oublier* (9), ce souvenir est loin de me déplaire (10).

Quelquefois, deux ou trois chameaux *noirs* (11) et galeux, escortés d'un petit ânon tout à fait étrange à cause de la longueur de ses poils, s'y rencontrent avec le troupeau des bêtes à cornes. L'âne se couche et s'endort. Les grands animaux bossus *y demeurent debout, des heures durant* (12), dans des méditations de derviches. Le berger est un jeune Arabe habillé de blanc, beau de visage, et dont la *chechia* (1) brille de loin, parmi les cactus, comme une fleur singulière de couleur écarlate (2).....

---

(3) pendant

(4) j'en [apprendrai] le ; 9e *éd.* : les

(5) Au fond, j'ai

(6) et [toute une compagnie]... est [baraquée au-dessus] de la niche [du chien de garde].

(7) un peu

(8) et

(9) dans les dispositions d'esprit où je suis

(10) *L'à la ligne est supprimé.*

(11) noirâtres

(12) y passent de longues [heures],

(1) [*Chachia*].

(2) *Ce paragraphe est suivi dans la* Revue des Deux-Mondes *par celui de la page 28* « Au surplus... ». *Dans la 1re éd. par celui de la p. 26* « Ma chambre... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

(3) **De mon atelier, dont j'ai fait, avant tout,** *un observatoire*, **et qui regarde le nord,** *j'embrasse* (4) un horizon merveilleux : à gauche, Alger ; à droite, tout le bassin du golfe jusqu'au cap *Matifou*, qui s'indique par un point grisâtre entre le ciel et l'eau ; en face de moi, la mer (5).

Je découvre ainsi tout *ce* (6) côté du Sahel [..... (7)] ; c'est-à-dire une longue *perspective de coteaux verts*, *semés* (8) de maisons turques et doucement *inclinés* (8) vers le golfe. Une petite plaine, étroite et longue comme un ruban, *les* (9) rattache au rivage. C'est un pays de bocages, fertile, humide, presque partout marécageux. On y voit des prairies, des vergers, des cultures, des fermes, des maisons de plaisance aux toits plats, aux murs blanchis ; des casernes transformées en métairies, d'anciens forts devenus des villages ; le tout sillonné de routes, clair-semé [..... (10)] d'arbres et découpé par d'innombrables haies de [nopals et de cactus (11)], toutes pareilles à des broderies d'argent. A l'endroit où le Sahel expire, vers l'embouchure de l'Arrach, **c'est-à-dire à quatre lieues d'ici,** on peut apercevoir, quand le soleil le fait briller, le massif un peu blanchâtre de la *Maison-Carrée*. Plus près du cap encore, on voit *trembler* (12) des étincelles à fleur d'eau : c'est un petit village maltais, nommé le village du *Fort-de-l'Eau*. Malgré la fièvre, il prospère, *précisément à* (13) l'endroit où la flotte de Charles-Quint prit terre et où *l'* (14) armée

---

(3) *Ce paragraphe et le suivant sont placés à la suite des premiers mots du paragraphe :* Au reste ma maison est charmante... *(Voir p. 22).*

(4) [La maison que j'habite est charmante]. Elle est posée comme un [observatoire] entre les coteaux et le rivage et domine

(5) *L'à la ligne est supprimé.*

(6) un

(7) et tout le Hamma ;

(8) terrasse boisée, [semée]... [inclinée]

(9) la

(10) de bouquets d'

(11) [de cactus et de nopals],

(12) briller

(13) à quelques pas de

(14) son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

périt. Derrière la Maison-Carrée, on devine une étendue vide et sans mouvement, un grand espace où l'azur commence, où l'air vibre continuellement : c'est l'entrée de la *Mitidja*. Enfin, tout à fait au fond, dans l'est, la chaîne dentelée et toujours bleue des montagnes kabyles ferme, par un dessin sévère, ce magnifique horizon de quarante lieues.

Alger se montre à l'autre extrémité du demi-cercle, au couchant, déployée de profil et descendant par échelons les degrés escarpés de sa haute colline. Quelle ville, mon cher ami ! Les Arabes l'appelaient *El-Bahadja*, la blanche ; et comme elle est encore la bien nommée ! A vrai dire, elle est déshonorée, puisqu'elle est française. L'enceinte hautaine de ses remparts turcs, cette vieille ceinture ardente et brunie est brisée partout et déjà ne la contient plus tout entière. **A bien regarder, j'y trouverais de toutes parts des fenêtres françaises avec des contrevents.** La haute ville a perdu ses minarets ; *en revanche, (1)* on y pourrait compter *des* (2) toitures. Toutes les nations de l'Europe et du monde viennent aujourd'hui, par tous les vents, amarrer leurs navires de guerre et de commerce au pied de la grande mosquée ; *Bordj-el-Fannar* n'effraie plus personne et se pavoise du drapeau tricolore en signe de ralliement. N'importe ! Alger demeure toujours la capitale et la vraie reine des Moghrebins. Elle a toujours sa *Kasbah* pour couronne, avec un cyprès, dernier vestige apparent des jardins intérieurs du dey Hussein ; un maigre cyprès pointant dans le ciel comme un fil sombre, mais qui, de loin, ressemble à une aigrette sur un turban. — Quoi qu'on fasse, elle est encore, et pour longtemps, j'espère, El-Bahadja, c'est-à-dire la plus blanche ville peut-être de tout l'Orient. Et quand le soleil se lève pour l'éclairer, quand elle s'illumine et se colore à ce rayon vermeil qui, tous les matins, lui vient de La Mecque, on la croirait sortie de la veille d'un immense bloc de marbre blanc veiné de rose.

La ville est flanquée de ses deux forts, le fort *Bab-Azoun*, qui ne l'a pas défendue, et le fort de l'Empereur *Bordj-Moulaye-Hassan* qui l'a fait prendre. En avant,

---

(1) et peut-être [y pourrait-on]

(2) quelques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'étendent *des* (3) faubourgs qu'heureusement je ne vois pas d'ici. Les bâtiments de la marine, jolie ligne architecturale animée de couleurs vives, se reflètent avec des miroitements infinis dans des eaux du bleu le plus tendre ; et je puis dire que je ne perds pas un seul trait regrettable de cette silhouette exquise (1).

La mer est devant moi. Ainsi je regarde la France.

Comme tu le vois, ce n'est pas l'étendue, ni l'air vif, ni la lumière qui manquent à ce panorama, **beaucoup plus facile à géographier qu'à décrire. Rien ne me borne.** Le soleil se promène tout autour de ma cellule sans y pénétrer jamais. Il y règne une ombre inviolable [..... (2)]. Le demi-jour azuré qui descend du ciel se répand avec *tranquillité* (3) sur les murs blancs, sur les lambris et sur le *parquet composé* (4) de faïences à fleurs. Rien n'est plus abrité ni plus ouvert, plus sonore *et* (5) plus paisible ; il y a dans ce réduit, aussi favorable au repos qu'au travail, une sorte de tranquillité froide et blême, et comme une habitude de douceur qui me ravit profondément (6)...

(7) **Un mot encore sur mon intérieur, et je termine.** Ma chambre à coucher est au midi. De là, j'ai vue sur les collines dont le premier renflement commence à cinquante mètres au delà de mon enclos. **Deux maisons turques sont posées en face de la mienne, enfoncées dans des massifs sombres et dominées par de longs cyprès en forme de flammes, dont le feuillage compacte, appliqué sur une tige unique, ressemble à du chanvre autour d'une quenouille.** Toute la pente est

(3) les

(1) *L'à la ligne est supprimé ; rétabli dans la 1re éd.; non dans la 9e.*

(2) Pour vis-à-vis direct, j'ai le ciel fixe du nord-est et le rideau bleu de la haute mer.

(3) égalité

(4) sol [parqueté]

(5) ni

(6) *Dans la R. D. M., ce paragraphe est suivi 1° de celui de la page* 22, « ...J'ai presque deux jardins... » ; *2° de celui de la page* 28 : « Au surplus... ».

(7) [*Les quatre paragraphes qui suivent sont supprimés dans la R. D. M. Ils ont été rétablis dans la 1re éd.*].

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tapissée d'arbres et colorée d'un vert plus âpre, à mesure que l'année décline. A peine y voit-on quelques arbres blancs, de vieux trembles dorés par l'automne et qu'on dirait couverts de sequins. Les amandiers seuls ont déjà perdu leurs feuilles. **Elles tombent ici moins tristement que dans nos climats, par un ciel clair, au souffle d'un vent toujours tiède et sous les atteintes presque invisibles d'une saison qui, d'ailleurs, ressemble à l'été.**

Les petites maisons construites dans ce paradis par des voluptueux qui sont morts, sont du plus pur style arabe et d'une blancheur de lis. Peu de fenêtres, des compartiments singuliers, des chambres **intérieures** qu'on devine, des divans circulaires indiqués par de petites (8) dômes, et des ouvertures treillagées qui font rêver. Le ciel matinal couvre ces mystères de lueurs fraîches et vives. Les pigeons de ma basse-cour roucoulent comme pour donner la note musicale de ce tableau aimable ; et de temps en temps, un couple blanc passe avec bruit devant ma fenêtre et fait voler son ombre jusque sur mon lit.

Presque tous les jours, il y a des manœuvres de cavalerie dans l'hippodrome. L'hippodrome est un grand terrain vide et battu, sans verdure, enclos d'aloès et d'oliviers, qui commence au bout de mon parterre et se termine au rivage. On n'y voit jamais que de rares chameliers arabes, qui coupent au plus court, pour éviter le circuit de la route d'Alger, — des enterrements maures, qui se rendent au cimetière de *Sidi-Abderraman* (9), et des exercices de cavalerie, le matin depuis l'aube jusqu'à neuf heures. Souvent, la mousqueterie me réveille. J'entends le galop des chevaux, des bruits de sabre frappant contre les étriers, et la voix des commandements, claire et timbrée comme des notes de clairon. Les cavaliers manœuvrent par petits pelotons, soit au pas, soit au trot, quelquefois au galop de charge. Des lignes de tirailleurs se déploient sur la lisière du champ. Le soleil fait briller les canons fourbis et les capucines de cuivre ; à chaque arme qui se rabat, on voit jaillir un filet de fumée blanche, et l'odeur âcre de la poudre arrive jusque chez moi. Pendant ce

(8) *Sic.* [*Corrigé dans la 1re éd.*].
(9) Sid-Abd-el-Kader

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

temps, des officiers inoccupés se promènent à l'écart, dressant à des exercices de souplesse de jolis chevaux, plus élégants sous leur selle étroite, et délicatement bridés comme avec des fils.

C'est un spectacle quotidien en dehors de mes prévisions de voyage et dont je me suis déjà fait une agréable habitude. Je n'aime pas la guerre ; cependant je me sens frémir au moindre bruit qui m'en donne l'idée. La voix ferme et mâle d'un clairon me donne un battement de cœur un peu plus vif ; et, dans ce très petit simulacre d'escarmouche, dans l'éclair des armes, dans le mouvement des chevaux, il y a je ne sais quoi de martial et d'entraînant qui s'encadre à merveille *dans cet allègre tableau* (10) des matinées d'Afrique. col. 2.

P. 321, col. 1. (11) Au surplus, tout me charme dans ce pays; je n'ai pas à te l'apprendre. La saison est *superbe* (12) ; l'étonnante beauté du ciel embellirait même un pays sans grâce [..... (1)].

[.....(2)].

Mon voisinage est des plus singuliers ; **il est bon que tu le connaisses, car** *il* (3) peut faire imaginer de quoi se compose une colonie qui naît. **C'est un léger trait de physionomie morale que je te livre au surplus pour ce qu'il vaut** (4).

De toutes les maisons qui m'entourent, il n'y en a pas deux qui se ressemblent ni dont les habitants

(10) les [allègres tableaux]

(11) *Ce paragraphe vient dans la R. D. M. immédiatement après celui de la page qui se termine par les mots «... de* couleur écarlate ». *(Voir p. 23, note 7).*

(12) magnifique

(1) L'été continue, quoique nous soyons en novembre. L'humidité de la nuit rafraîchit la terre en attendant la pluie, que rien ne fait prévoir. L'année s'achèvera sans tristesse ; l'hiver viendra sans qu'on s'en aperçoive et qu'on le redoute. Pourquoi la vie humaine ne finit-elle pas comme les automnes d'Afrique, par un ciel clair, avec des vents tièdes, sans décrépitude ni pressentimens ? [*Ensuite, un large interligne.*]

(2) 8 novembre.

(3) et

(4) *L'à la ligne est supprimé.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soient de même race. On y parle [..... (5)] toutes les langues, **excepté le français** ; et je crois qu'on y pourrait trouver tous les degrés à peu près de l'aisance et de la misère ; les industries y sont incompréhensibles, les habitudes *suspectes* (6), les existences y prennent la forme d'un mystère. **L'une est une maison de campagne arabe enfermée dans des haies de** col. 2. **opais sans issues, fort propre, jolie d'aspect, toujours silencieuse comme une sépulture, quoique habitée. L'autre est une grande bâtisse italienne, d'un goût détestable, sans jardin, sans clôture, une sorte de villa pour rire, posée au beau milieu de la prairie et d'où je vois sortir vers le soir, dans un riche équipage attelé de chevaux gris, une femme enveloppée de mousseline, qu'on dit être une Anglaise.**

Quatre murs gris, bâtis près du chemin en manière de bastide provençale, contiennent, tant bien que mal, un cabaret tenu par des Maltais. A côté ce sont des Espagnols, de vrais Espagnols, aux petits chapeaux pomponnés de velours, qui font commerce de cigares, de poivre rouge et de raisiné. Plus loin, il y a des blanchisseurs, et des ruisseaux d'eau savonneuse coulent incessamment des égoûts dans la poussière. Puis, commence une ligne interminable de [restaurants **et** de buvettes *formant*, depuis le champ de manœuvres jusqu'à Alger, et comme pour scandaliser la ville sobre où l'on buvait de l'eau, une sorte d'avenue sacrilège consacrée surtout à la vendange (7)]. **Le nombre de ces débits est si grand qu'il est impossible de s'expliquer un pareil commerce, à moins de supposer que ce sont autant d'établissements de famille et, pour ainsi dire, de salles à manger exposées sur la route, où le maître de la maison boit plus souvent encore qu'il ne donne à boire.**

[Mais la plus étrange de toutes ces demeures (8)] [...

---

(5) à peu près

(6) équivoques

(7) *Les mots entre crochets se retrouvent légèrement remaniés : R. D. M., p. 62. Voir ici p. 37, n. 2* : C'est le faubourg de l'Agha, bordé de [restaurants, de buvettes] et d'auberges, [qui forment...] *le reste comme ici.*

(8) [de toutes ces demeures] bizarres [la plus étrange]

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... (9)] est, sans contredit, une petite maison d'aspect *misérable* (10), dévastée, horriblement malpropre et située *précisément dans mon voisinage immédiat* (1). Elle est occupée par une légion d'oiseaux de basse-cour, poulets, pigeons, pintades, jusqu'à des oies. Le matin toute cette famille emplumée s'échappe à la fois par toutes les issues, portes et fenêtres ; les plus agiles se précipitent de l'étage en volant. La journée finie, chacun revient *à son* (2) gîte, et le soleil n'est pas couché que la dernière poule a regagné son perchoir. Quelquefois cependant un homme paraît au seuil de la maison, [..... (3)] siffle pour appeler les oiseaux dispersés et jette, en faisant un cercle avec le bras, des poignées de grains dans la prairie. Avec des yeux bleus, des cheveux blonds, il conserve, malgré *son* (4) hâle, le teint rosé d'un homme à peau blanche. Il est vêtu de toile et coiffé d'une casquette sans bords; il fume, à grosses bouffées, dans une pipe allemande. Mon domestique, qui ne *sait* (5) de lui que son prénom, **l'appelle M. Adam, et** m'apprend qu'il est Polonais, et que depuis plusieurs années il habite cette volière. Tous les jours, à la même heure, je l'aperçois qui rentre en compagnie de gens inconnus dans le voisinage, mis pauvrement et parlant très bas. Une douce odeur de tabac maure se mêle alors aux fortes exhalaisons de ce taudis. On n'y allume jamais ni feu ni lumière, mais on y fume et l'on y cause. Puis, quand la soirée s'est écoulée dans des conversations en sourdine, la triste maison ne fait plus aucun bruit. La nuit seulement, depuis minuit jusqu'à l'aurore, on entend des coqs qui chantent au-dessus de ce rendez-vous d'exilés (6).

Si les hôtes de ce lieu misérable n'ont pas d'autre hôtellerie sur la terre étrangère, ils sont à plaindre,

---

(9) bizarres
(10) funeste
(1) à quelques pas de la mienne
(2) au
(3) il
(4) le
(5) connaît
(6) *L'à la ligne est supprimé.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais je me demande par quelle rencontre cruelle tous ces oiseaux sont placés sous la garde de gens qui probablement n'ont pas toujours dîné.

2, col. 1.

III (7)

[..... (8)] *15* (9) novembre.....

(10) **Je rentre après une journée passée tout entière à parcourir le vieux Alger. Dès ce soir, mon ami, je veux consacrer les loisirs d'une nuit magnifique à résumer tant bien que mal des souvenirs que j'utiliserai plus tard, si je le puis. Je n'essayerai pas d'y mettre un ordre ; je les inscrirai seulement à leur date, au début de ce journal, plutôt sous forme de notes que de tableaux ; et sans m'occuper de savoir si ce nouveau préambule, absolument descriptif, sera dans des proportions heureuses avec la suite de mon récit.**

[..... (1)]

---

(7) *Supprimé dans la R. D. M. ; le paragraphe qui suit commence par* « Il y a deux villes... ». *Voir ici p. 42, n. 5.*

(8) Mustapha.

(9) 10

(10) *Les pages qui suivent ont été disposées sur un plan nouveau ; les pp. 42-56 ont été reportées en tête de celles qui décrivent la route de Mustapha à Alger (31-41) [R. D. M. pp. 52-60 ; pp. 60-64]. En outre des traits empruntés au texte de l'Artiste ont été remaniés et transportés en divers endroits. Voir ici p. 32 n. 5, et p. 24 n. 10.*

(1) *Le récit du voyage d'Alger à Mustapha est précédé dans la R. D. M. par le paragraphe que voici :*

J'ai fait aujourd'hui ma visite ordinaire et presque quotidienne au vieux Alger. En pareil cas, je ne m'occupe ni d'histoire, ni d'archéologie. J'y vais très naïvement, comme au spectacle ; peu m'importe que la pièce soit vieillie, pourvu qu'elle m'intéresse encore et me paraisse nouvelle. D'ailleurs je ne suis pas difficile en fait de nouveautés. Ce que je n'ai pas vu par moi-même est pour moi l'inconnu, et, si j'en parle innocemment, comme on parlerait d'une découverte, c'est qu'à [*1re éd.* c'est que à] tort ou à raison, j'estime qu'en fait d'art, il n'y a pas de redites à craindre. Tout est vieux et tout est nouveau : les choses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

(2) [Alger n'est pas détruit (3)] ; **c'était là mon inquiétude et je suis heureux d'être rassuré sur ce point :** [on l'oublie], **donc on n'y changera plus rien. On construit à côté de l'ancien un Alger moderne, qui va permettre à la Colonie grandissante de se développer** [*par des faubourgs indéfinis* (4)] ..... (5).

[La haute ville, en devenant inutile, échappe aux projets qu'on aurait eus *de l'embellir. La voilà donc*

---

changent avec le point de vue ; il n'y a de définitif et d'absolu que les lois du beau. Heureusement pour nous, l'art n'épuise rien, il transforme tout ce qu'il touche, il ajoute aux choses plus encore qu'il ne leur enlève ; il renouvellerait, plutôt que de l'épuiser, la source intarissable des idées. Le jour où paraît une œuvre d'art, fût-elle accomplie, chacun peut dire, avec l'ambition de poursuivre la sienne et la certitude de ne répéter personne, que cette œuvre est à refaire, ce qui est très encourageant pour l'esprit humain. Il en est de nos problèmes d'art, comme de toutes choses; combien de vérités, aussi âgées que le monde, et qui, si Dieu ne nous aide, seront encore à définir dans mille ans.

Voici donc la promenade que j'ai faite aujourd'hui...

(2) *Ce paragraphe a été fondu dans la R. D. M. avec le développement des pp. 42 et 43. Voir p. 42, n. 5.*

(3) *Voir la note 5.*

(4) *Les mots entre crochets semblent avoir été repris dans la R. D. M. (pp. 52 et 53)...* la ville française ou pour mieux dire européenne, qui occupe les bas quartiers et [se prolonge aujourd'hui sans interruption jusqu'au faubourg] de l'Agha... Voilà pour la ville française. L'autre [on l'oublie]... etc.

(5) *Après le développement sur la ville française et la ville arabe (R. D. M., pp. 52-3) il y a 4 paragraphes sur le peuple arabe (voir ici p. 42, note 5) puis un court paragraphe où ont été gardés quelques traits de celui-ci.* On a donc oublié [la haute ville], et j'y reviens après ce long détour. [En devenant inutile, elle échappe aux projets qu'on aurait eus de] la rendre française, et [la voilà sauvée des démolisseurs et des architectes]. Le vieux [Alger n'est pas détruit] ; à considérer les choses au point de vue pittoresque, ce qu'on avait de mieux à faire, c'était de respecter ce dernier monument de l'architecture et de l'existence arabes, le seul peut-être avec Constantine, qui subsiste en Algérie, non pas intact, mais reconnaissable.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à la fois sauvée des démolisseurs et des architectes [..... (1 *bis*)].

J'ai retrouvé tout à sa place, ou presque tout ; et comme je reprends moi-même aujourd'hui, sans y rien changer, des habitudes interrompues depuis deux ans, les quelques amis algériens que j'avais, et qui, Dieu merci ! sont vivants pour la plupart, n'ont pas eu de peine à reconnaître en moi le voyageur méthodique qui regarde les gens de travers, écrit en marchant avec des signes bizarres, et régulièrement se promène à midi.

[(1) .....] **Pour demeurer fidèle à tous mes usages,** *j'ai commencé par me faire conduire en voiturin* (2). *C'est* [..... (3)] un moyen de transport moins commode [..... (4)] que la promenade à pied, mais de beaucoup plus expéditif et plus gai, surtout quand on voyage en compagnie (5).

La route de Mustapha étant la seule grande voie de communication qui mette Alger en rapport avec sa banlieue de l'est, le service y est fait par environ quatre vingts voitures, qui se succèdent de cinq minutes en cinq minutes. Je n'ai donc que l'embarras du choix et je puis les prendre à leur passage, au bout de mon jardin.

[..... (6)] Ces carrioles, [..... (7)] aussi peu sus-

(1 *bis*) *Voir p. 32, note 5 à partir de* « à considérer... ».

(1) [*R. D. M.*, p. 60] (Voici donc la promenade que j'ai faite aujourd'hui) : d'abord je suis parti de ma maison, que tu connais à peine, et [j'ai suivi une route], que tu connais mal, [en voiturin], selon les usages du pays,

(2) *Voir les mots entre crochets, note 1.*

(3) car on aurait tort de se refuser

(4) , il est vrai,

(5) *L'à la ligne est supprimé ; rétabli : 1re édition ; non pas dans la 9e.*

(6) Le voiturin d'Alger est une voiture à claire-voie, faite exprès pour le midi, qui vous abrite à peu près comme un parasol et vous évente avec des rideaux toujours agités.

(7) aujourd'hui très nombreuses, surtout dans la banlieue que j'habite, sont... *Cette incidente résume l'alinéa supprimé.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pendues que possible, vont horriblement vite, et, chose *estimable* (8), ne versent jamais. Ce sont de petits omnibus au coffre large assis sur des roues grêles, **avec un siège qui peut contenir trois personnes outre le cocher** ; menées par de petites rosses barbes à tous crins, efflanquées, haletantes, ayant la maigreur, la coupe aiguë et la vive allure des hirondelles. On les appelle des *corricolos*. Jamais nom ne fut plus exact, car elles vont toujours au galop, courant sur un lit de poussière, volant, **pour ainsi dire,** comme un char mythologique, au milieu d'un nuage, avec un bruit aérien tout particulier de grelots, de claquements de vitre et de coups de fouet. **C'est l'usage ici de conduire en poste, usage entretenu sans doute entre les cochers, plutôt par une sorte de point d'honneur que par rivalité de métier. Moins ils sont chargés, plus ils vont vite ; car leur rapidité s'accélère alors de la légèreté de l'équipage.** On dirait que chaque voiture porte un message. Que le cocher soit provençal, espagnol ou maure, la vitesse est **d'ailleurs** la même ; la seule chose qui varie; ce sont les procédés pour l'obtenir. Le Provençal aiguillonne son attelage avec des blasphèmes ; l'Espagnol le harcèle à coups de lanières ; le Maure l'épouvante avec un cri du gosier effrayant. Lucrative ou non, cette industrie pleine de verve a pour effet *le plus ordinaire* (9) de mettre également tous les voituriers de bonne humeur.

P. 322, col. 2.

C'était Slimen en personne qui me conduisait dans son voiturin peint en jaune, [..... (1)] appelé *la Gazelle* [..... (2)]. Il était frais, rasé, dispos, joyeux, tout habillé des couleurs de l'Aurore : culotte blanche, veste gris-perle, écharpe rose ; et portait, comme une femme au bal, une fleur de grenadier piquée près de l'oreille. Menant son équipage d'une main, de l'autre il fumait une cigarette ; et chaque fois qu'il ouvrait la bouche

---

(8) incroyable

(9) certain

(1) clair, et

(2) Slimen est un jeune Maure qui se civilise. Il parle français, regarde effrontément les étrangères et s'arrête aux cabarets pour y boire du vin.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour exciter *les chevaux* (3), des bouffées odorantes lui sortaient des lèvres (4).

J'avais pour voisin de droite un vieux Maure, à figure courtoise, qui rentrait *évidemment* (5) de son jardin, avec une récolte d'oignons et d'oranges mêlés confusément dans un **petit** cabas de paille. En face de moi, un nègre maçon, **entièrement** éclaboussé de chaux vive, se dandinait au cahot des roues, souriant à des idées joyeuses qui lui remontaient à tout propos dans l'esprit. Au fond, trois mauresques de mine évaporée, babillaient sous leur masque blanc (6) ; elles sentaient le musc et la pâtisserie, et leurs haïks s'échappaient par les fenêtres comme de légers pavillons.

Les Arabes aiment beaucoup à se faire voiturer, ceux du moins qui n'ont plus à craindre le mal de mer, et qui peuvent se permettre ce petit luxe assez modeste d'ailleurs, car [le prix de *la course*] **entre le champ de manœuvres et Bab-Azoun** [est de cinq sous, monnaie de France (7)]. **Le trajet dure** [*un peu moins d'un quart d'heure* (8)] (9).

[..... (10) **La route n'a rien de bien extraordinaire ; son**

---

(3) ses bêtes

(4) *L'à la ligne est supprimé ; rétabli dans la 1re édition, non dans la 9e.*

(5) honnêtement

(6) [leur]s [masque]s [blanc]s

(7) [*Ces traits ont été transportés ailleurs, R. D. M...*, p. 63, *à l'arrivée à Alger...* on n'a plus... qu'à régler [le prix] de sa place qui [est de cinq sous, monnaie de France].

(8) *Même observation :* on a fait, en quelques minutes, un long voyage.

(9) *L'à la ligne est supprimé ; rétabli dans la 1re éd., non pas dans la 9e.*

(10) Ainsi attelé, ainsi conduit, ainsi accompagné, par un beau temps, par un beau soleil, [l'air matinal entrant à pleines portières], égayé moi-même et comme enivré par la sensation de la vitesse, [emporté dans un tourbillon mêlé de lumière, de poudre ardente et de bruit], j'aurais pu me croire entraîné vers la ville la plus vivante et la plus joyeuse de la terre. *Cette addition a été faite avec deux phrases, déplacées et remaniées, que l'on retrouve dans le texte de l'Artiste quatre paragraphes plus loin.* *Voir p. 37.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mérite le plus réel est de ne ressembler en rien aux grands chemins de notre pays ; mais c'est un lieu que nous traverserons souvent ensemble, mon ami, si tu tiens à m'accompagner partout où j'irai : à ce titre, et pour m'épargner dorénavant des redites, permets que nous l'examinions tout en courant.

Cette (1) route est sans ombre, **à quelque heure du jour qu'on s'y promène,** et tout ce qui l'avoisine est poudré à blanc. *On la suit, comme entre* deux *rideaux grisâtres, parmi des* (2) aloès qui n'ont plus ni forme animée, ni couleur, et **des rangées** d'oliviers **penchés par l'âge et** plus pâles que des saules ; *jusqu'à ce qu'on la perde* (3), **après de légers détours,** dans une perspective noyée de blancheurs et de brumes. Partout où quelque chose remue, sur cette longue traînée de poussière rendue plus subtile encore après six mois de sécheresse, on voit s'élever des nuages. Et quand le moindre vent passe sur la campagne, la tête allourdie des vieux arbres semble **alors** se dissoudre en fumée ; **cela soit dit sans aucune exagération d'image**..... (4).

A deux minutes à peu près du champ de manœuvres, nous rencontrons le quartier de cavalerie du premier régiment de Chasseurs d'Afrique, immense caserne champêtre, avec des rues comme un village, et des meules de foin monumentales, qui font penser aux
P. 323, col. 1. **grandes fermes de Normandie.** [(5) Des chevaux (b)

---

(1) La

(2) Les [deux] berges sont garnies d

(3) l'extrémité se perd

(4) *Les trois paragraphes qui suivent ont été transposés. Le paragraphe qui fait suite dans la R. D. M.* « Quelquefois on côtoie... » *correspond ici au 4e paragraphe de la page 37. L'à la ligne est supprimé entre* « ...dissoudre en fumée » et « Quelquefois on côtoie... » — *rétabli dans la 1re édition ; supprimé dans la 9e.*

(5) [*Ce passage remanié a été transposé quelques lignes plus loin. R. D. M.*, p. 62]. [La mer], qui de distance en distance continue d'apparaître, [est splendide, d'un azur doux, moiré de larges raies couleur de nacre *(a)*]. Des chevaux *(b)* s'y baignent *(c)*, la queue au vent, la tête haute, les crins abondans et peignés comme des cheveux de femme *(d)*]. Ils entrent dans l'eau jusqu'au ventre, [et se cabrent sous leurs palefreniers *(e)*. A l'horizon *(f)*, des voi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en sortent, tous chevaux arabes, queue au vent, tête haute, les crins abondants et peignés comme des cheveux de femme (d). **Ils se précipitent deux par deux, par un étroit sentier qui descend à la grève.** La mer est splendide, d'un azur doux, moirée de larges raies couleur de nacre (a). **Les chevaux** s'y baignent (c) **en faisant jaillir l'eau,** et se cabrent sur leurs palefreniers (e). *Au loin* (f), **sur cette nappe sans mouvement,** des voiles maltaises découpent leur triangle blanc, pareil aux ailes relevées en ciseaux d'un goëland qui pêche (g).]

Cependant la voiture avance, [*entraînée* dans un tourbillon mêlé de lumière, de poudre ardente et de bruit. L'air matinal *entre* à pleines portières, (6)] **et le soleil qui les traverse obliquement y darde autant de rayons d'or qu'il y a de rideaux levés.**

Les carrioles se croisent et les cochers s'apostrophent en termes qui n'ont rien d'hostile, mais avec des voix pleines de fureur, tant l'habitude de vociférer les a rendues rauques. Ils échangent un coup de fouet en manière de salut, puis continuent leur route, avec des éclats de rire et frappant de plus belle leur attelage en sueur.

[..... (1)] L'Agha [..... (2)] **qui fait suite aux casernes n'est qu'une affreuse rue de banlieue, en train de se transformer en faubourg, et qui plus tard deviendra « la Villette » ou le « Montrouge » d'Alger, le jour où Alger sera lui-même un second Paris.**

Au delà et tout à coup l'Afrique reparaît sur une longueur de quelque cent mètres, dans [..... (4)] des terrains vagues où bivouaquent tout le jour des bataillons d'âniers avec leurs ânes, venus les uns et les autres des tribus et non pas des plus riches. *C'est* (5)

---

les maltaises découpent leur triangle blanc, pareil aux ailes relevées en ciseaux d'un goëland qui pêche *(g)*].

(6) *Passage remanié et transposé quelques lignes plus haut. Voir p. 35, note 10.*

(1) Quelquefois on côtoie la mer ; plus loin c'est le faubourg de

(2) *Addition empruntée à un passage situé quelques pages plus haut : voir p. 29, note 7.*

(3) *L'à la ligne est supprimé.*

(4) ; puis

(5) ...; enfin

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un endroit désolé, consumé de soleil, calciné même en plein hiver ; pareil, pour la couleur et pour le désordre, à un vaste foyer dont il ne resterait plus que *des* (6) cendres. **Tout** au fond se cache une petite fontaine en maçonnerie blanche ; tandis que près de la route, accroupies, quelque temps qu'il fasse, sur un tertre nu, des négresses marchandes de galettes attendent, rangées en ligne et dans un tenue sinistre, la chance impossible d'un ânier qui voudrait manger. A droite, le vieux fort turc, qui sert aujourd'hui de pénitencier militaire, *élève* (7) au milieu d'un fourré d'aloès, pareils à des faisceaux de sabres brisés, **ses murs sans fenêtres,** et tourne du côté de la mer ses embrasures armées (8). [..... (9)].

Dans tout cela, pas un arbre, rien qui fasse une ombre ou qui porte des feuilles. La terre, écorchée jusqu'à la banche, n'a pas une herbe pour la vêtir. La pioche est partout, sapant, fouillant, abattant les talus, redressant la route. Puis aux terrassiers succèdent les maçons ; après la terre rouge et fraîchement ouverte, vient la terre plus grise et mêlée de chaux.

La voie se resserre à l'entrée du faubourg Bab Azoun (1) **et forme** *une* rue, *bordée de* maisons *françaises* (2) [..... (3)]. Un palmier, *tu t'en souviens* (4) ? subsiste **encore, je ne sais comment,** *parmi ces constructions* (5) à six étages (5 *bis*) ; **et chaque fois que je passe au pied de ce vieux arbre, intérieurement**

---

(6) les

(7) s' [élève]

(8) *Dans la 1re éd. un à la ligne, avec le paragraphe reproduit p. 36, note 5 ; non dans la 9e.*

(9) *Cette addition est le remaniement de quelques lignes de la page 36 : voir la note 4. — Dans la 1re édition elle forme un alinéa indépendant ; pas dans la 9e éd.*

(1) Un peu plus loin commence un second faubourg, ou, pour mieux dire, l'Alger moderne,..

(2) grande [rue] droite, [avec des maisons à six étages],

(3) quelque chose comme un tronçon de rue des Batignolles.

(4 et 5) [Un palmier subsiste en cet endroit, tu le connais].

(5 *bis*) *Détail transporté à la ligne précédente. Voir note 2.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

je le salue. [..... (7)] Son large éventail ne reverdit plus ; les noires fumées **des cheminées françaises** tourbillonnent autour de sa tête stérile ; la pluie froide *de février* (8) crispe son feuillage hérissé ; [..... (9)] il est morne, mais il dure ; [..... (10)] **et dans cet état, et dans ce lieu, on peut comprendre que, toute imagination mise à part, ce centenaire expatrié fait pitié** (11).

P. 323, col. 2.

Le mouvement augmente et fait pressentir *Alger* (12). Voici le bureau arabe, ancienne maison turque, toute blanche, très pittoresque, autour de laquelle il y a toujours un va et vient de cavaliers, de messagers avec leur gibecière en sautoir, de *chaoucks* (13) armés de cannes, de spahis en livrée rouge. En face, c'est une boucherie. [... 14] De maigres animaux, parqués le long du mur et liés par les cornes à des anneaux, **tournent un œil ombrageux du côté d'où vient l'attelage au collier de grelots.** La porte est ouverte et permet d'entendre des cris d'agonie. Des égorgeurs à mine farouche, le couteau dans les dents, saisissent des moutons pantelants et les emportent avec des gestes de Médée. Ce sont des *Mozabites* (15) ; car le désert fournit à la fois les meilleurs moutons et les meilleurs bouchers. Ils sont [..... (16)] noirs, sans être nègres, et leur peau foncée se teignant en violet dans *les* (17) rouges ablutions de l'abattoir, on les dirait barbouillés de lie plutôt que de sang.

La route ici, presque impossible à décrire, s'encombre à ce point qu'on aurait de la peine même à noter

---

(7) ...; il est toujours là, le pied muré dans un bloc de plâtre qui le déshonore et ne l'empêchera pas de mourir.

(8) des durs hivers

(9) il ressemble au peuple qui l'a planté ; comme lui,

(10) peut-être lui survivra-t-il.

(11) *L'à la ligne est supprimé.*

(12) une ville

(13) [chaouchs]

(14) avec [de]

(15) [Mzabites]

(16) très

(17) ces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les choses qui passent. Ce sont des promeneurs à pied, des gens à cheval, des chariots militaires chargés de fourrage, des fourgons chargés de munitions marchant sous escorte, des mendiants couvrant les trottoirs : une foule paisible, ce sont des (1) Arabes ; une foule turbulente, ce sont les Européens. Par ci, par là, des chameaux que ce tumulte effraye et qui regimbent ; des processions de femmes allant à la mer, et des légions d'enfants de toutes races dont le plaisir, ici com*partout* (1 bis), est de circuler dans les cohues (2).

Au beau milieu de ce carrefour, et sans se désunir, défilent à *toute* (3) minute des troupeaux de petits ânes *faisant le métier de charroyer* (4) du sable, les uns rentrant en ville avec leurs paniers pleins, les autres revenant les paniers vides et courant à la sablière. Les conducteurs, Biskris pour la plupart portent la calotte de feutre, la jaquette flottante et le tablier de cuir ou le sarrau des portefaix. C'est une race bonne à connaître ; car on la retrouve partout avec des habitudes qui lui sont propres. Ces âniers ont aussi leur cri ; un cri du gosier, bizarre, aigu, imité des bêtes fauves et combiné pour accélérer par la frayeur le pas docile et régulier de leur convoi. Quand les ânes sont chargés, ils suivent à pied, prenant le trot quand ceux-ci trottent. Mais au retour, ils enfourchent leurs bêtes, et se font impitoyablement porter par ces petites montures de la grosseur d'un grand mouton. Assis tout à fait sur la croupe, leur bâton piqué dans une écorchure de la peau, plaie qu'ils enveniment sans cesse pour la rendre plus sensible ; très fiers et très droits, comme s'ils *montaient* (5) des chevaux de prix, et serrant entre leurs jambes trop longues l'échine endolorie du baudet, ils n'ont qu'à poser leur talon qui touche à terre ou à le relever pour se trouver alternativement à pied ou *à*

---

(1) les *9e éd.*

(1 *bis*) ailleurs

(2) *L'à la ligne est supprimé dans la R. D. M. — rétabli dans la 1re édition — non pas dans la 9e.*

(3) chaque

(4) qu'on emploie à [charrier]

(5) maniaient

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cheval (6). Ils se délassent ainsi en écrasant sous leur taille le petit animal courageux ; et au moindre cri, au moindre signal **de prendre le galop,** toute la bande, **ébranlée** [à la fois (7)], s'élance [..... (8)] en droite ligne, les oreilles en arrière, avec ce bruit sec et précipité d'un troupeau de moutons qui fuit.

324, col. 1. L'entrée d'Alger, ce qui *s'appelait autrefois* (1) Bab-Azoun, *quand il y avait une porte* [.....] (2), se montre enfin très confusément, **même à peu de distance,** à travers un nuage de poussière **plus épais que partout ailleurs et tout** enflammé par le soleil direct du matin [..... (3)] (4). **Un grand platane s'y trouve encore debout, moins dépaysé que le palmier, et plus vivace, car il a gardé l'habitude annuelle de se couvrir de feuilles et de les perdre. Rarement je l'ai vu d'une couleur qui ressemblât à du vert. En cette saison, son feuillage émaillé d'or miroite avec des apparences de métal sur le fond de ce tableau presque entièrement voilé de poussière. Mais en été, du moins, son ombre arrondie en parasol est très utile aux promeneurs peu pressés. Il est énorme, en hauteur comme en largeur : On dirait un grand corps dont les bras sont fatigués de rester tendus et fléchissent.**

---

(6) montés.

(7) *Mots placés après « s'élance ».*

(8) [à la fois] *Voir plus haut note 7.*

(1) [ce qui s'appelle] encore

(2) en souvenir de [la porte] rasée depuis longtemps,

(3) *Addition où ont été transportés, très remaniés, quelques traits de la page 35 : Voir notes 6 et 7.* Arrivé là, on n'a plus qu'à mettre pied à terre, qu'à [régler le prix de sa place qui est de cinq sous monnaie de France], et qu'à monter jusqu'à l'ancienne Bab-el-Djeddid. On a fait, en quelques minutes, un long voyage, car aussitôt après on se trouve à deux cent lieues d'Europe.

(4) *Le paragraphe qui suit dans la R. D. M.,* « Il était dix heures à peu près... », *correspond au paragraphe du texte de l'Artiste* : « Il était dix heures... », *ici p. 53. Les réflexions sur le peuple arabe et une partie de la description du vieil Alger qui occupent ici les pp. 42 à 52. (Artiste p. 324 et pp. 335-337), ont été transposées dans la R. D. M. en tête du récit du voyage d'Alger à Mustapha et occupent avec d'importants remaniements les pp. 52-60.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

[(5) .....
.....
.....
.....
.....
.....
.....]

Cette place ou ce carrefour, comme tu voudras l'appeler, représente assez bien l'entrée d'une ruche où des abeilles seraient dans une agitation continuelle. Imagine une esplanade dominant à droite tout le bassin du golfe, et où fourmille, au pied des murailles démantelées, une foule bigarrée, mouvante, animée de couleurs éclatantes, d'autant plus active que le soleil est moins supportable. A gauche, les débris de l'ancien faubourg ; en face, la rue [*par laquelle est entrée la conquête* (6)]. **Au loin, par dessus les parapets provisoires qui bordent la mer, on devine, du côté du port, des mâts compliqués d'agrès ; on voit flotter des pavillons, et l'air se pénètre d'âcres odeurs de sapin, de chanvre et de goudron.**

Tel est le rendez-vous où, depuis vingt-cinq ans, l'Europe et l'Afrique se rencontrent matin et soir, en attendant qu'elles s'habituent l'une à l'autre (1). **Chaque peuple sort de ses quartiers pour venir ici confondre ses costumes et croiser ses langues dans** [un idiome international [..... (2)] appelé, **comme tu le sais,**

35, col. 1.

35, col. 2.

---

(5) *Les trois paragraphes qui suivent ont disparu, et l'auteur n'en a gardé que quelques traits. Ils ont été remplacés par 7 paragraphes qui occupent dans la R. D. M. les pp. 52-55 depuis* « Il y a deux villes dans Alger... » *jusqu'à* « ..... et de se faire oublier ». *(1re Ed. pp. 20-26 ; — 9e édition : pp. 17-23.) Je ne les reproduis pas, me bornant à signaler en note les traces de la rédaction de l'Artiste.*

(6) *(R. D. M., 53, 1re éd., p. 22 — 9e éd. 19)*, enfin la Porte Neuve (Bab-el-Djeddid), celle-là même par laquelle l'armée de 1830 est entrée.

(1) *Peut-être ce trait a-t-il été repris dans la phrase :* Des places ont été créées comme autant de centres de fusion pour les deux races. *(R. D. M., 52, 1re éd. : 18).*

(2) *R. D. M., 53. 1re éd. 23, 9e éd. 20).* De l'une à l'autre, et comme à moitié chemin des deux villes, circule [un idiome international] et barbare, [appelé de ce nom de *sabir* qui lui-même est figuratif et veut dire « comprendre »].

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de ce nom de *sabir*, qui, lui-même est figuratif et veut dire *comprendre*] . **C'est ici que la fusion des races** (3) **s'accomplirait, si cette chose impossible devait se réaliser jamais.**

Pour procéder d'après le principe de la table rase, la civilisation a commencé par abattre tout ce qui n'était pas de son goût. De Bab-Azoun il ne reste plus que le nom et le souvenir d'un monument regrettable dans un pays où l'architecture arabe est très rare (4). **La porte est rasée.** [L'énorme rampe qui **conduisait à la Kasbah et** formait le glacis escarpé du rempart turc *commence à s'aplanir* (5)]. **Presque rien n'a survécu des faubourgs où logeaient les teinturiers et les tanneurs. Le pittoresque a disparu devant le nécessaire, ce qui coupe court à toute réflexion ; car on a toujours tort de réclamer contre l'utile.** [Le Marché au savon [..... (6)] **n'existe plus, non plus que les arbres qui l'ombrageaient ; et la vasque de son bassin abandonné sert de banquette aux pouilleux** (7) **de tous les pays, toujours les mêmes depuis Murillo. En revanche, un** [théâtre (8)] **français précède aujourd'hui la citadelle des deys.**

[..... (9)].

35, col. 1. **J'ai mis pied à terre à la station des voitures, c'est-à-dire « en pleine civilisation »; — suppose une place de fiacres à Marseille, et tout est dit. Très lestement j'ai côtoyé le rempart, et moins d'un quart d'heure après**

35, col. 2. **mon départ de chez moi,** [une brèche ouverte à mi-

---

(3) *Voir p. 42 la note 1.*

(4) *Peut-être ce passage a-t-il fourni une addition à la page 32 : voir note 5.*

(5) *R. D. M., 53,* 1re éd. 21, — 9e éd. 18) ... nos ingénieurs ont transformé en terrasse [l'énorme rampe qui formait le glacis escarpé du rempart turc]

(6) *R. D. M., 52,* — 1re éd. 21, — 9e éd. 18 [le marché au savon], où se donnaient rendez-vous tous les mendiants de la ville, est devenu la place du théâtre

(7) *Voir note 6 : les mots entre crochets.*

(8) *(R. D. M., 52, — 1re éd. 21, — 9e éd. 18)* ce [théâtre] existe et pour le construire... *Voir note 5.*

(9) *Un alinéa est ajouté : remaniement de quelques lignes de la page 32 : Voir note 5.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

côte (10)] **m'introduisait au cœur des quartiers arabes.** [..... (11)] Il y a précisément à cet endroit une petite place, [..... (12)] **agrandie par des démolitions** *et sur laquelle* (13) aboutissent les rues qui montent *vers* (14) la Kasbah et celles qui descendent vers le port. **On la traverse pour passer d'une ville à l'autre. C'est en quelque sorte la limite** *où* (15) *viennent expirer* (16) les coutumes, les industries, les bruits **et** jusqu'aux odeurs *de ces* (17) deux mondes **si profondément différents, quoique voisins. Le lieu ne saurait être mieux choisi pour faire une halte philosophique d'un moment, et c'est une habitude à laquelle je n'ai jamais manqué.**

A droite, les rues plongeantes mènent en Europe, *je veux dire à des* (1) quartiers [..... (2)] *pleins d'enseignes, de volets verts, de modes françaises* (3) ; [... (4)] *bordées* (5) de maisons suspectes,[peuplées] (5) de matelots qui rôdent, **de fantassins portant leurs gamelles** [... (6)], d'agents de police en observation. *Les* (7) bruits

---

(10) *Trait utilisé dans une addition du texte de la R. D. M. Voir ici p. 56, note 18.*

(11) C'est l'ancienne porte Bab-el-Djeddid qui marque à peu près d'une façon visible le point de séparation des deux villes.

(12)... solitaire, sorte de terrain neutre, où les gamins français fraternisent avec les enfants maures, où des Juifs, les plus concilians de tous les hommes en matière de nationalité, vendent de la ferraille et de vieux clous.

(13) Ici

(14) à : *9e éd.* les rues de...

(15) ...; ici

(16) expirent

(17) des

(1) ..... — Tu te rappelles ces

(2) pauvres, bruyans et [mesquins], mal habités, [*1re éd.* et *non dans la 9e*] mal famés.

(3) avec des [volets verts], des]enseignes] ridicules et des [modes] inconnues ;

(4) ces rues suspectes

(5) peuplées [*supprimé 4 mots plus loin*].

(6) d'industriels sans industrie

(7) Ces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'on y entend sont cosmopolites, **et quels bruits !** (7 bis) **Ce sont des** *gens* (8) qui pérorent dans des patois violents, **des** juifs qui se querellent, **des** femmes qui jurent, **des** fruitiers espagnols qui chantent des chansons obscènes, en s'accompagnant sur la guitare de Blanca. **Chaque pays semble avoir remisé là ses** [..... (9)] habitudes **les plus** *mesquines* (10), *ses* (11) mœurs **les plus** *indigentes* (12), [..... (13)] avec **les échantillons les plus sordides et les plus dégradés de son langage et de ses vices** [..... (14)].

A gauche, [..... (15)] [*les rues montantes* (16)] **se perdent dans des** quartiers recueillis [..... (17)], comme autant d'escaliers mystérieux qui conduiraient au silence (18).

[..... (19)] **Une chose entre toutes sauve le peuple arabe**, c'est qu'il échappe au ridicule. Il est pauvre sans être indigent, *et* (20) sordide sans trivialité. Sa malpropreté touche au grandiose ; ses mendiants sont devenus épiques : il y a toujours en lui du Lazare et du Job. Il est grave, il est violent ; jamais il n'est ni

---

(7 *bis*) *Les mots* « Et quels bruits ! » *ont été rétablis dans la 1re éd.*

(8) émigrans

(9) En résumé on retrouve ici les

(10) triviales : *voir p. 44, note 2.*

(11) les

(12) bâtardes

(13) la parodie de nos petites bourgades de province,

(14) la dépravation des grandes villes, la misère mal portée, l'indigence à l'état de vice, le vice à l'état de laideur.

(15) A l'opposite de cette colonie sans nom, on voit s'ouvrir discrètement les...

(16) *Voir note 17.*

(17) ...du vieux Alger, et [monter des rues] bizarres

(18) *L'à la ligne est supprimé.*

(19) La transition est si rapide, le changement de lieu est si complet, que tout d'abord on aperçoit du peuple arabe les meilleurs côtés, les plus beaux, ceux qui font précisément contraste avec le triste échantillon de notre état social. Ce peuple a pour lui un privilège unique et qui malgré tout le grandit :

(20) ..., il est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bête ni grossier [..... (21)]. Il est effréné dans ses mœurs ; mais il n'a pas de cabaret, ce qui purge au moins ses débauches de l'odeur du vin. Il sait se taire, autre qualité rare que nous n'avons pas ; il peut par là se passer d'esprit [..... (22)]. Il a la dignité naturelle du corps, le sérieux du langage, la solennité du salut, le courage [..... (23)] dans sa dévotion. Il est sauvage, inculte, ignorant ; mais, en revanche, il touche **à la fois** aux deux extrêmes de l'esprit humain, l'enfance et le génie, par une faculté sans pareille : l'amour du merveilleux. Enfin, ses dons extérieurs font de lui un type accompli de la beauté humaine, et pour des yeux exigeants, c'est bien quelque chose.

Quelques pas de plus dans la haute ville et j'oubliais l'Europe.

Ici, le peuple arabe est chez lui, et je te l'ai dit, avec [..... (1)] ses usages, ses superstitions, son costume et **toute** la mise en scène à peu près complète de cette existence opiniâtre dans la religion du passé. On pourra le déposséder *tout à fait* (2), l'expulser **même** de *ce* (3) dernier refuge, sans obtenir de lui quoi que ce soit qui ressemble à l'abandon de lui-même. On

---

(21) Toujours pittoresque dans le bon sens du mot, artiste sans en donner la preuve autrement que par sa tenue, naturellement et par je ne sais quel instinct supérieur, il relève jusqu'à ses défauts et prête à ses petitesses l'énergie des difformités. Ses passions, qui sont à peu près les nôtres, ont un tour plus grand qui les rend presque intéressantes, même quand elles sont coupables.

(22) « *La parole est d'argent, le silence est d'or* », c'est une de **ses maximes.**

(23) absolu

(1) Tous ces attributs il les garde ; toutes ces qualités, il les conserve sans en rien perdre, avec une force de résistance ou d'inertie qui de toutes les forces est la plus invincible. On en peut juger ici, où son obstination n'a pas faibli plus qu'ailleurs, quoiqu'il eût toutes les raisons possibles d'être policé malgré lui-même, d'être usé par les contacts et de s'effacer. Il a tout retenu comme au premier jour,

(2) entièrement

(3) son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'anéantira plutôt que de le faire abdiquer ; [..... (4)] il disparaîtra, **crois-le bien,** avant de se mêler à nous.

En attendant, cerné de toutes parts [..... (5)] par *la* (6) colonie *qui l'envahit* (7), [serré de près (8)] par des casernes et des corps de garde, dont il n'a d'ailleurs *aucun* souci (9) ; mais éloigné volontairement du *réel courant des affaires* (10), **des transactions, des idées européennes ;** *imperméable* (11) à tout progrès ; indifférent même aux destinées qu'on lui prépare, aussi libre *au surplus* (12) que peut l'être un peuple exproprié ; sans commerce, presque sans industrie, il subsiste, en vertu de son immobilité même, [... (13)] dans un état voisin de la ruine, **et** sans qu'on puisse imaginer s'il désespère ou s'il attend. Quel que soit le sentiment vrai qui se cache sous la profonde impassibilité de ces quelques milliers d'hommes isolés *dorénavant* (14) parmi nous [..... (15)] et qui n'existent plus que par tolérance, **tu peux supposer, toi qui les connais, que deux années de plus ou de moins sont peu de chose, quand il s'agit de fondre cet** *acier trempé* (16) **dans plusieurs siècles de servitude et de** *patience* (16) [..... (17)].

---

(4) je le répète,

(5) [serré de près], j'allais dire étranglé... *Voir note 8.*

(6) une

(7) envahissante

(8) *Voir note 5.*

(9) qu'un vague

10 du cours réel des choses

(11) et rebelle

(12) néanmoins

(13) et

(14) désormais

(15) désarmés,

(16) *Voir note 17.*

(17) ... il leur reste encore un moyen de défense insaisissable : ils sont patients, et la [patience] arabe est une arme de [trempe] extraordinaire, dont le secret leur appartient, comme celui de leur [acier].

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

(18) Ils sont [..... (19)] là tels que *tu* les *as* (20) vus [..... (21)], dans leurs rues sombres, fuyant le soleil, tenant plus que jamais leurs maisons closes, *méprisant* (22) le trafic, économisant leurs besoins, s'environnant de solitude par précaution contre la foule, se prémunissant par le silence contre les envahissements d'un fléau *plus* (1) grand pour eux que tous les autres, les importuns.

Que te dirai-je à présent d'une ville si bien moulée sur la physionomie morale de ses habitants, qu'elle en est pour ainsi dire [l'emblême (2)] **et le portrait physique ? Qu'ajouterai-je à ce qu'on en connaît ? Qu'apprendrai-je de plus exact que les intuitions qu'on en peut avoir ?**

[..... (3)] Des rues en forme de *couloirs* (4), **juste assez larges pour laisser passer un mulet chargé ;** [..... (5)] **des sentiers faits surtout pour des gens qui vont à pied, où les attroupements, s'il y en avait jamais de possibles, seraient obligés de défiler homme par homme ; de longs escaliers sinueux tournant entre** des maisons *à* portes basses, **presque** sans fenêtres (6), **tantôt coupées par** [*des voûtes* (7)], **tantôt aboutissant à des carrefours, où le soleil forme des îlots de lumière. Des étages qui surplombent, et souvent s'appuient l'un sur l'autre par le bord supérieur des ter-**

---

(18) *L'à la ligne est supprimé.*

(19) donc

(20) on les a

(21) de tout temps

(22) négligeant

(1) aussi

(2) *L'idée et le mot ont été repris dans une addition. Voir note 3.*

(3) Leur ville dont la construction même est le plus significatif des [emblèmes], leur *ville blanche* les abrite à peu près comme le burnous national les habille, d'une enveloppe uniforme et grossière.

(4) défilés

(5) obscures et [fréquemment voûtées] ; *voir note* 7.

(6) [des maisons sans fenêtres], des [portes basses] ;

(7) *Voir note 5.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rasses, au point qu'on peut se tendre la main à travers la rue. Là-dessous des échoppes *misérables* (8), **creusées comme des cages, moins les barreaux, avec une banquette où les visiteurs s'asseyent ; des rayons où sont** *empilées des marchandises* (9) **quand il y en a de précieuses** [..... (10)] **et des auvents badigeonnés de chaux et soutenus par des béquilles.** Pas de jardins, pas de verdure ; à peine un pied mourant de vigne ou de figuier qui croupit dans les décombres des carrefours. Des mosquées qu'on ne voit pas, des bains où l'on va mystérieusement ; **en somme,** une seule masse compacte et *serrée* (11) de maçonnerie **blanche,** bâtie comme un sépulcre, où la vie se dérobe, où la gaieté craindrait de se faire entendre [..... (12)].

Quant à [..... (1)] *l'* (2) industrie [..... (3)], **on peut présumer combien elle est** [*réduite* (4)]. La statistique *en est* (5) des plus simples : des brodeurs sur étoffes, des cordonniers, des marchands de chaux, des bijoutiers du dernier ordre, des *grènetiers* (6) ven-

---

(8) de la plus pauvre apparence.

(9)...; des [marchandises empilées] pêle-mêle

(10)..., comme si le marchand avait peur de les montrer ; des industries presque sans outils, certains petits commerces risibles, quelquefois des richesses au fond d'un chausson ;

(11) confuse

(12) ..... : telle est l'étrange cité où vit, où s'éteint plutôt un peuple qui ne fut jamais aussi grand qu'on l'a cru, mais qui fut riche, actif, entreprenant. J'ai parlé de sépulcre, et j'ai dit vrai. L'Arabe croit vivre dans sa ville blanche ; il s'y enterre, enseveli dans une inaction qui l'épuise, accablé de ce silence même qui me [1re *éd.* le] charme, enveloppé de réticences et mourant de langueur.

(1) Tu sais à quoi se [réduit] ce qu'on aperçoit de sa vie publique, ce que j'appelle par analogie... *Voir note 4.*

(2) son [industrie]

(3) ou son commerce ;

(4) *Voir note 1.*

(5) [est] ici

(6) grainetiers

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dant à la fois des épices et du tabac ; des fruitiers approvisionnés, suivant la saison, d'oranges ou de pastèques, de bananes ou d'artichauts ; quelques laiteries, des barbiers surtout, des boulangeries banales et des cafés. Cette énumération, qui n'est pas complète, donne au moins la mesure assez exacte des besoins ; **elle explique aussi le peu d'activité qu'il y a pour acheter comme pour vendre ;** elle définit mieux [..... (7)] les causes matérielles de cette tranquillité sans exemple où ce peuple se complaît ; et c'est la seule chose qui m'importe *dans* (8) ce récit.

P. 336, col. 2.

[..... (9)] Il en est des maisons particulières comme des boutiques. [Même incurie *pour* l'extérieur ; même apparence discrète, (10) **quand elle n'est pas triste.** Les portes, *qu'on n'ouvre* (11) jamais qu'à demi [..... (12)], retombent d'elles-mêmes, par leur propre poids. Tout est ombrageux dans ces constructions singulières, admirablement complices des cachoteries du maître. Les fenêtres **ou plutôt les lucarnes** ont des barreaux et toute sorte de précautions [...(12 *bis*)] prises aussi bien [contre les curiosités du dedans que contre les indiscrétions du dehors (13)]. Derrière ces *murs* (14) taciturnes [..... (15)], **à travers** *des* (16) guichets barricadés avec du fer, il y a **des existences**

---

(7) que toutes les redites

(8) en

(9) Quant à la vie privée, elle est, comme dans tout l'Orient, protégée par des murs impénétrables.

(10) [même apparence discrète] et [même incurie] à [l'extérieur].

(11) [ne] s' [ouvre]nt

(12) et

(12 *bis*) sont

(13) [contre les indiscrétions du dehors que contre les curiosités du dedans].

(14) clôtures

(15) ces portes massives comme des portes de citadelles

(16) ces

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de femmes qu'on devine, et dont on n'aperçoit rien [..... (17)] (18).

Le [*mystère* (19)], **voilà dans ce pays le grand obstacle et le grand attrait, le réel ennui, et peut-être le charme réel aussi. Quelquefois,** *un rideau* (20) de mousseline **à fleurs ou de soie** légère *tremble* (21) au vent de la rue, **derrière un grillage ; plus rarement, on y voit** des fleurs *poussant* (22) dans un pot de faïence **lustrée** [..... (23)]. — **Un de leurs poètes l'a dit : « Le bonheur, cette fleur solitaire, éclôt dans les maisons bien fermées. » Je ne cherche pas les emblèmes ; je les trouve partout dans la vie de ce peuple subtil, plus épris des petites idées que des grandes** (1).

Les [... (2)] bruits **qu'on discerne sont si faibles, les issues pour les laisser transpirer sont si rares** [..... (3)], qu'on **les** prendrait **plus volontiers** pour des soupirs. Tantôt c'est [..... (4)] la plainte d'un enfant qui se lamente dans une langue déjà singulière et dont le balbutiement mêlé de pleurs n'a plus de signification

---

(17) des choses qu'on ignore, il y a les deux grands [mystères] de ce pays-ci, la fortune mobilière et les femmes. De l'une et des autres on ne connaît presque rien. L'argent circule à peine, les femmes sortent peu. L'argent ne se montre guère que pour passer d'une main arabe dans une main arabe, pour se convertir en petite consommation ou en bijoux. Les femmes ne sortent que voilées, et leur rendez-vous le plus habituel est un lieu d'asile inviolable : ce sont les bains.

(18) *L'à la ligne est supprimé.*

(19) *Voir note 17.*

(20) Des [rideau]x

(21) qui se soulèvent

(22) soignées

(23) de forme bizarre, voilà à peu près tout ce qu'on aperçoit de ces gynécées qui nous font rêver.

(1) *L'à la ligne est supprimé.*

(2) On entend sortir de ces retraites des

(3) qui ne sont plus des bruits, ou des chuchotemens

(4) une voix qui parle à travers une ouverture cachée, ou qui descend de la terrasse et qui semble voltiger au-dessus de la rue, comme la voix d'un oiseau invisible ; tantôt

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour une oreille étrangère ; *tantôt* (5) un son d'instrument, le bruit mat des *darboukas*, qui marque avec lenteur [..... (6)] un chant qu'on n'entend pas, et dont la note unique et scandée comme une rime sourde semble accompagner la mélodie d'un rêve [..... (7)].

[..... (8)] (9) .....

(10) Je cheminais lentement, **mon ami,** dans ce dédale **tout enveloppé de réticences et de langueur, montant toujours,** allant d'une impasse à l'autre, et m'arrêtant de préférence à certains lieux *que je connais pour contenir* (11) un silence encore plus inquiétant qu'ailleurs. — Pardonne-moi, **je te prie** [..... (12)], ce mot de silence, qui reviendra (12 bis) dans ces lettres beaucoup plus souvent que je ne voudrais. Il n'y a malheureusement qu'un seul mot dans notre langue pour exprimer à tous les degrés imaginables le fait très complexe et tout à fait local de la douceur, de la faiblesse *ou* (13) de l'absence totale des bruits.....

---

(5) Ou bien c'est

(6) la mesure d'

(7) La captivité se console ainsi, en rêvant d'une liberté qu'elle n'a jamais eue et qu'elle ne peut comprendre.

(8) Il y a un proverbe arabe qui dit :*Quand la femme a vu l'hôte, elle ne veut plus de son mari.* Les Arabes ont un livre de la sagesse à leur usage, et toute la politique conjugale est réglée sur ce précepte. Il est donc bien convenu que, délicieuse ou non, pour ceux qui l'habitent, luxueuse ou pauvre, une maison d'Arabe est une prison à forte serrure, et fermée comme un coffre-fort. Le maître avare en a la clé, il y renferme ensemble tous ses secrets, et nul ne sait, nul ne peut dire ce qu'il possède, ni combien, ni quel en est le prix.

(9) *Ce paragraphe est suivi dans la R. D. M. de deux paragraphes sur les Juives et les négresses, remaniements du texte de l'Artiste : voir ici page 54.*

(10) *Ce paragraphe a été déplacé et mis à la suite des deux suivants. Le paragraphe unique ainsi formé, a été transporté p. 64 dans la R. D. M., à la fin du récit du Voyage d'Alger à Mustapha, voir ici p. 41, n. 4.*

(11) où règne

(12) une fois pour toutes

(12 *bis*) 9e *éd.* revient

(13) et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

(14) Il était dix heures [..... (15)]. Le soleil montait, l'ombre insensiblement se retirait au fond des rues, et l'obscurité qui *s'épaississait* (16) sous les voûtes, la profondeur assombrie des boutiques, le pavé noir qui reposait encore [..... (17)] dans des douceurs nocturnes, faisaient éclater **des points de** [... (1)] lumière à tous les endroits que le soleil frappait. Tandis qu'au-dessus des couloirs, et collé pour ainsi dire à l'angle éblouissant des terrasses, le ciel s'étendait comme un rideau d'un violet foncé, sans tache et presque sans transparence (2).

(3) L'heure était délicieuse. Les ouvriers travail-
P. 337, col. 1. laient comme les Maures travaillent, paisiblement assis devant leurs établis. Les *Mozabites* (4) en gandoura rayée, sommeillaient à l'abri de *leur voile* (5) **blanc.** Ceux qui n'avaient rien à faire, et le nombre en est toujours très grand, fumaient au seuil des cafés. On entendait des bruits charmants ; des voix d'enfant qui psalmodiaient dans les écoles publiques ; des rossignols captifs qui chantaient comme par une matinée de mai ; des fontaines qui ruisselaient **en cascades et remplissaient** [..... (6)] des vases aux parois sonores.....
[..... (7)] (8) .....

---

(14) *Voir p. 52 note 10, voir aussi plus bas note 7.*

(15) à peu près, quand, ce matin, j'atteignis le but de mes promenades habituelles.

(16) s'amassait

(17) en attendant midi,

(1) la

(2) *L'à la ligne est supprimé.*

(3) *Voir page 52, note 10.*

(4) [Mzabites]

(5) [leur]s [voile]s

(6) dans

(7) *Voir p. 52, n. 10. A la suite du paragraphe transposé a été ajouté ce paragraphe :* Entre onze heures et midi, c'est-à-dire à l'heure où je suis à peu près certain d'y trouver mes amis réunis, je parle ici de mes amis algériens, j'arrivais au carrefour de Si-Mohammed-el-Scheriff. C'est un lieu que je t'ai fait connaître à ton dernier voyage, et c'est là, mon ami, que je veux encore te conduire.

(8) *A ce paragraphe font suite dans la R. D. M., précé-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En suivant la piste des puiseurs d'eau, je me dirigeai jusqu'au lieu toujours sombre et toujours peuplé, où se trouve le petit bassin. On y parlait aussi peu qu'ailleurs, réserve inconnue en France, où les fontaines publiques servent de rendez-vous aux bavards.

J'y rencontrai peu d'hommes ; un grand nombre d'enfants algériens de toutes races, des deux sexes et dans tous les costumes ; quelques femmes, et seulement des juives et des négresses.

(9) [..... (10)] Les juives [..... (11)] *cheminaient* (12) [..... (13)], traînant leurs pieds nus dans *leurs* (14) sandales sans quartiers, *avec de longs corps serrés* (15) dans des fourreaux de soie [..... (16)] **plastronnés d'or,** et portant toutes, comme des veuves, un bandeau noir sur leurs cheveux nattés. *Elles n'ont pas de voile* (1), **tu le sais**, et ces femmes en robe collante, *aux visages découverts* (2), aux beaux yeux fixes accoutumées aux hardiesses du regard, semblent toutes singulières dans ce monde, **au**

---

dés de la date : 11 novembre : 1° Cinq paragraphes nouveaux sur le carrefour de Si-Mohammed-el-Scheriff ; 2° les paragraphes remaniés du texte de l'Artiste, depuis : « Je t'ai parlé tout à l'heure », *(voir ici p. 57) jusqu'à la fin.*

(9) *Les trois paragraphes qui suivent sur les juives et les négresses ont été transportés dans le texte de la R.D.M. (p. 58) à la suite du développement sur la vie arabe. Voir ici p. 52, note 9.*

(10) Beaucoup plus tolérans que les Arabes, les Juifs et les nègres permettent à leurs femmes de sortir sans voiles.

(11) ...sont belles ; à l'inverse des Mauresques, on les voit partout, aux fontaines, sur le seuil des portes, devant les boutiques, ou réunies autour des boulangeries banales à l'heure où les galettes sont tirées du four. Elles

(12) s'en vont alors

(13) soit avec leur cruche remplie, soit avec leur planche au pain

(14) des

(15) [leur long corps serré]

(16) de couleur sombre

(1) Elles marchent visage au vent

(2) aux joues [découvert]es

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moral comme au physique, presque universellement voilé. **Elles sont** grandes et bien faites ; elles ont le port languissant, les traits réguliers, peut-être un peu fades ; **mais aussi** les bras [..... (3)] **trop** rouges, [..... (4)] *et n'en déplaise à* (5) leurs admirateurs, qui sont nombreux [..... (6)], [les talons sales (7)] (8).

Des (9) petites filles mal tenues, dans des accoutrements plus somptueux que choisis, accompagnent ces matrones *au corps mince*, (10) *que l'on* (11) prendrait pour leurs sœurs aînées. La peau rose de ces enfants ne blêmit pas à l'action de la chaleur comme celle des petits Maures ; *leur joue s'empourpre* (12) aisément ; et comme une forêt de cheveux roux accompagne ordinairement le teint de ces visages où le sang fleurit, ces têtes enluminées et coiffées d'une sorte de broussaille ardente sont d'un effet *peu imaginable* (13), surtout quand le soleil les enflamme.

Quant aux négresses, [..... (14)] elles arpentent les rues **plus** lestement, d'un pas viril, ne bronchant jamais sous leur charge, et marchant avec l'aplomb propre aux gens dont l'allure est aisée, le geste libre et le cœur à l'abri des tristesses. Elles ont beaucoup de gorge, le buste long, les reins énormes ; [..... ..... (15)] leur maintien, composé d'un dan-

---

(3) gros et

(4) assez propres d'ailleurs, mais avec [les talons sales] *Voir le trait des talons plus loin (note 7).*

(5) ...; il faut bien que

(6) pardonnent quelque chose à cette infirmité des Juifs du bas-peuple : heureux encore quand leur malpropreté n'apparaît qu'au talon, comme l'humanité d'Achille.

(7) *Voir note 4.*

(8) *L'à la ligne est supprimé.*

(9) De

(10) [au]x corps [mince]s

(11) qu'on

(12) [leur]s [joue]s [s'empourpre]nt

(13) qu'on [imagine] malaisément

(14) ce sont, comme les nègres, des êtres à part.

(15) La nature les a destinées à leurs doubles fonctions

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dinement difficile à décrire, met encore en relief **toute** *leur* (16) robuste opulence [..... (17)], et leurs haïks, quadrillés de blanc, flottent comme un voile nuptial autour de ces grands corps immodestes.

[..... (18)] ..... (19)

[..... (1)]

[(2) .....

.....

.....

.....

.....

---

de nourrices et de bêtes de somme. — *Anesse le jour, femme la nuit,* — dit un proverbe local, qui s'applique aux négresses aussi justement qu'à la femme arabe.

(16) la

(17) de leurs formes.

(18) La ville arabe nous offre donc à peu près les mœurs, les habitudes extérieures ou domestiques d'autrefois ; c'est à peu près l'Alger des Turcs, réduit seulement, appauvri et n'ayant plus que le simulacre d'un état social. Quand on entre d'emblée dans cette ville, quand on y pénètre, comme je le fais habituellement, par une [brèche ouverte à mi-côte] *(Voir ici p. 44, note 10)* et sans passer par les quartiers francs, quand on oublie l'histoire au milieu de la bizarrerie du présent et les ruines pour ne considérer que ce qui survit, on peut encore se procurer des illusions de quelques heures, et ces illusions me suffisent. N'existât-il plus qu'un Arabe, on pourrait, d'après l'individu, retrouver le caractère physique et moral du peuple ; ne restât-il qu'une rue de cette ville, originale même en Orient, on pourrait, à la rigueur, reconstituer l'Alger d'Omar et du dey Hussein. L'Alger politique est plus difficile à recomposer : c'est un fantôme turc qui s'est évanoui avec les Turcs, et dont l'existence, trop réelle pourtant, semblait improbable, même de leur vivant.

(19) *Suivent dans le texte de la R. D. M. les pages sur le voyage de Mustapha à Alger (60-64) ici 31-41.*

(1) 11 novembre. *R. D. M. p. 64.*

(2) *Cinq paragraphes ajoutés dans le texte de la R.D.M. pp. 64-67, depuis* « Te souviens-tu du carrefour... » *jusqu'à* « Tel est le centre... » *Ils ne correspondent à aucun développement dans le texte de l'*Artiste. *Je ne les reproduis pas.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

(3) [..... (4)] *Je t'ai parlé tout à l'heure de mes amis algériens* (5) ; [..... (6)] **j'aurai occasion d'y revenir plus tard. En attendant,** je désire que tu saches ce que la destinée a fait de quelques-uns d'entre eux pendant mon absence (7).

Il en est qui n'existent plus, je le crains ; et, jusqu'à plus amples informations, mon vieux (8) ami, le brodeur, est du nombre des individus disparus.

Celui-ci, le plus vieux par l'âge et le plus ancien par la date, s'appelait, en raison de son origine tunisienne, *Si-Brahim el Tounsi*. C'était un Maure de bonne souche, brodeur de son état, qui vivait en patriarche, moins les enfants, dans une petite échoppe isolée, **située rue du Darfour.** Notre rencontre, qui date, hélas ! d'une époque éloignée de plusieurs années, a pris déjà (9) pour moi le charme des souvenirs d'un autre âge, voilà pourquoi je t'en parle avec un double regret, aujourd'hui que probablement (10) ce brave homme est mort (A). (11) C'était le soir même de mon débarque-

---

(3) *Voir page 53, note 8.*

(4) Tel est le centre de mes habitudes, et je dirai volontiers mon cercle. J'y suis connu et j'y connais à peu près tous les visages. On me réserve à titre d'habitué ma place sur la banquette où l'on sait que je viendrai m'asseoir, et dans cette compagnie fort mêlée de gens de toute classe et de tout état, je prends à la fois des leçons de langue et de savoir-vivre. *Ces lignes servent de transition entre les cinq paragraphes ajoutés (voir p. 56, n. 2) et le texte repris de l'*Artiste.

(5) Quant aux [amis algériens] dont [j'ai parlé],

(6) et qui sont pour la plupart des connaissances de carrefour

(7) *L'à la ligne est supprimé.*

(8) *9e éd. :* vieil

(9) *mot supprimé 1re éd. ; maintenu 9e éd.*

(10) *9e éd. :* probablement que

(11) *Un à la ligne. 1re éd.; non dans la 9e éd.*

(A) *L'épisode du brodeur avait été noté dans le journal de Fromentin (octobre 1847) ; avant de l'utiliser dans* l'Artiste *il y a fait d'importants remaniements. Voici ce*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ment, en pleine nuit ; je m'étais égaré **sans le vouloir**

---

premier texte tel qu'il est reproduit dans : Eugène Fromentin. Lettres de Jeunesse, *1909, p. 240 et suiv.*

Voici un détail que je note dans mon journal, et que je transcris de la lettre à ma mère : Avant-hier soir, Salzmann et moi, nous visitions à la nuit des recoins obscurs de la haute ville. *A cette heure-là toutes les boutiques étaient fermées.* **Les chiens errants fouillaient au coin des bornes, et les Bédouins sans asile dormaient, roulés dans leur burnous, sur les dalles de marbre noir. Des bruits vagues de tambourins et de musettes nous venaient, à travers les profondeurs des rues étouffées, d'une « festa » qui se donnait dans les environs. Arrivés dans une impasse** rue Darfour, **nous nous arrêtâmes devant** une échoppe ouverte, où travaillait seul, **assis devant** *une petite lampe, un vieux Maure* **que nous avions déjà remarqué dans la journée travaillant de même, et également seul. Ce vieux brave homme** [....] brode *en* fils d'or **des pantoufles et** *des fonds de bourses* **et de calottes. Il était là, propre, paisible, souriant à son travail, avec un écheveau d'or passé autour de ses oreilles et découpait attentivement avec un canif des arabesques dans un rond de parchemin. Sa petite** *lampe* **en cristal était suspendue par un fil de fer fixé au plafond, à la hauteur de son œil, et pour mieux y voir, il avait posé sur un escabeau encore plus près de lui, une petite bougie de cire verte et rouge qui touchait à sa fin.** *Devant lui, dans un vase* **en terre** *à long goulot, trempaient deux tiges d'une plante qui ressemble à un petit lys* **avec une faible odeur d'oranger** [*et qu'on appelle misk-romi (à l'orthographe près)* [.....]. **De temps en temps, il interrompait son travail, regardait ses fleurs et se penchait en avant pour les sentir** [...]. **Nous nous assimes sur le seuil, et liâmes par gestes (car il ne savait du français que le mot « bonjour ») une espèce d'entretien avec lui. Sa femme est morte et dans le ciel ; du moins il nous le fit comprendre en mauvais patois italien. Il est seul, et comme nous avions l'air de le plaindre d'avoir perdu sa « mouchera », et de nous étonner de sa constance au travail dans la solitude, il leva ses deux mains en l'air, et fit un mouvement de tête et d'épaules qui voulait dire : « A quoi bon se plaindre, « Dieu est grand et Mahomet... etc. » Tout ce qu'il y a de profonde sécurité et de soumission dans le fatalisme oriental se résumait là dedans. En nous séparant,** *il nous donna, sans que nous les eussions demandées, ses deux tiges de misk-romi.* **Nous gardons la fleur de ce vieux juste.**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans ce haut quartier, encore moins bien (12) éclairé qu' [..... (13] aujourd'hui [..... (14)]. Tout était **également** clos, muet et éteint. Il n'y avait, pour me guider dans la rue déserte, qu'une petite lueur venant d'une échoppe encore ouverte et où veillait **tout** seul, brodant avec des fils d'or un fond de bourse arabe, un vieillard blême aux mains **fort** blanches, la tête enveloppée de mousseline, et rendu plus vénérable encore par la longueur et la blancheur de sa barbe. Une lampe éclairait son travail de nuit ; une très petite fleur d'un blanc pur, ayant la forme d'un lis, trempait dans un vase à long goulot posé devant lui, pour égayer la veillée de ce solitaire.

Il entendit mon pas, me salua, en m'indiquant par un geste poli que je pouvais m'asseoir, m'offrit sa pipe et se remit au travail, avec la sérénité d'un esprit en paix avec les hommes comme avec *lui-même* (1).

(2) Il était onze heures. La ville dormait, et j'entendais dans le fond du port la mer se soulever par un mouvement calme et régulier, comparable à la respiration d'une poitrine humaine. Je trouvai ce tableau si simple et si complet, d'une mélancolie si mâle et *dans* (3) une harmonie si parfaite, que ce souvenir me parut être de ceux qu'on n'oublie pas.

Quand je me levai pour le saluer, *il* (4) prit sa fleur, en essuya la tige et me l'offrit. Cette fleur que je ne connaissais pas, que je n'ai jamais revue nulle part depuis, s'appelle d'un nom que j'hésite à transcrire, tant je suis peu certain de *son* (5) exactitude et de *son* (5) orthographe. J'ai cru (6) comprendre qu'il l'avait nommée *miskromi*. Tel qu'il est, imaginaire ou réel, ce

---

(12) 9e *éd.* : bien moins

(13) il ne l'est

(14) c'est-à-dire absolument obscur, excepté pendant les nuits de lune.

(1) sa conscience.

(2) *L'à la ligne est supprimé.*

(3) d'

(4) le brodeur

(5) l'

(6) 9e *éd.* : pu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nom me plut, et je n'ai [..... (7)] pas songé [depuis] à vérifier [..... (8)] s'il figure [même] dans la nomenclature arabe (9).

Aujourd'hui, la boutique de Si-Brahim est occupée par un tourneur, qui fabrique des bouquins de pipe en ivoire, à la place où j'avais vu le *miskromi*.

En revanche, *Mohammed* (10) est vivant, bien vivant, — toujours dans son pittoresque carrefour **de Si-Mohammed el Scheriff**, au fond de sa même boutique, approvisionnée comme un bazar ; **car chaque jour son commerce s'enrichit de quelques nouveautés** ; — un peu maigri peut-être, ce qui fait que la peau de ses joues devient trop large ; mais aimable, *enjoué* (11), *recherché presque dans son costume*, (12) [..... (13)] et toujours pilant son poivre dans son éclat de bombe anglaise. Ce morceau de bombe, historique conservé depuis le bombardement de lord Exmouth, **fera, si tu le permets, le sujet d'un chapitre** [..... (1)] dans la *biographie* (2) de ce vieillard malicieux [..... (3)].

Quant à Nâman, il fume encore un peu plus de *haschisch* que jamais. Grâce à ce régime meurtrier, il devient **tous les jours** d'autant plus contemplatif qu'il existe moins. Sa pâleur est effrayante, et sa maigreur ne saurait suprendre, quand on sait qu'il ne se nourrit plus que de fumée. Je pourrais bien le voir s'éteindre, ou, s'il traîne jusqu'à mon départ, je lui dirai alors avec certitude adieu pour l'éternité. Il passera doucement de ce monde dans l'autre au milieu d'un rêve qu'aucune agonie, j'espère, ne viendra briser. Il n'a plus de la vie que le sommeil quand il dort et s'il

---

(7) même : *supprimé quelques mots plus loin.*

(8) depuis : *supprimé deux mots plus haut.*

(9) *L'à la ligne est supprimé.*

(10) Si-Hadj-Abdallah,

(11) courtois

(12) mis avec le soin d'un homme bien né

(13) plein de bonhomie comme un homme heureux

(1) rappelle une date mémorable

(2) vie

(3) type accompli de la petite bourgeoisie algérienne.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dort, ce qui n'est pas probable. Déjà il appartient à la mort par l'immuable repos de l'esprit et par la légèreté d'une âme dont les liens terrestres sont aux trois quarts détachés. Ce sage aura donc résolu le problème de mourir sans cesser de vivre, ou plutôt de continuer de vivre sans mourir.

Il m'a reconnu ; peut-être m'a-t-il pris pour un habitué de ses rêves, car il m'a souri sans surprise, d'un sourire familier, et comme s'il m'avait vu la veille (4).

Il m'a cependant demandé d'où je venais. Je lui ai répondu : — De France.

— Tu aimes donc les voyages ?

— Beaucoup.

— Et moi aussi [..... (5)].

Toujours étendu sur la même banquette, au fond du même café où je l'avais laissé, il fumait encore la même petite pipe à tuyau mince, enjolivé d'un fourreau d'argent. Toute sa barbe est tombée ; son visage est celui d'un enfant mourant. Certains fumeurs évaluent la distance qu'ils ont *parcourue* (6) d'après la durée d'un cigare : on peut calculer dès aujourd'hui à combien de pipes Nâman est du cimetière *de Si-Abderraman*, (7) où je l'attends.

---

(4) *L'à la ligne est supprimé.*

(5) Vivre, c'est quelque chose pour apprendre, ajouta-t-il ; mais voyager, c'est mieux.

(6) à [parcour]ir

(7) Sid-Abd-el-Kader

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES DESCRIPTIONS DE FROMENTIN

DEUXIÈME PARTIE

I

LES IDÉES DIRECTRICES ET LES INFLUENCES DÉTERMINANTES

Flaubert et Maupassant écrivirent longtemps et beaucoup, sans vouloir d'abord rien donner à l'imprimeur de ces premières œuvres, où ils ne voyaient que des exercices d'entraînement littéraire (1) : Comme eux Fromentin, quoiqu'il se soit acharné à écrire dès ses années de collège, ne se crut digne que fort tard de paraître devant le public (2) ; il approchait de la quarantaine quand il publia en volume son *Été dans le Sahara* (3). Le voyage dont il y reproduisait les plus saisissantes impressions, n'était pas le premier qu'il eût fait en Algérie ; deux fois déjà (4) il avait passé la Méditerranée, et ses séjours

(1) Dès 1838 Flaubert écrit, il ne publie pour la première fois qu'en 1856 à 35 ans. Maupassant travailla sous la direction de Flaubert de 1873 à 1880 : il ne publie qu'en 1880, à 30 ans.

(2) A 34 ans : on ne peut pas tenir compte de quelques rares articles donnés à des journaux de province et dont il ne fit nul cas par la suite.

(3) L'œuvre avait d'abord paru dans la *Revue de Paris* (juin-décembre 1854), il la publia en volume en 1856.

(4) La première fois en mars-avril 1847, puis d'octobre 1847 à mai 1848.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avaient été d'assez de durée (1) pour qu'il accoutumât ses yeux et son esprit à la nouveauté des paysages africains et des mœurs indigènes ; tout un travail de départ et de choix parmi ses souvenirs se réalisa ainsi lentement durant les dix années où l'Algérie fut presque l'objet exclusif de son travail de peintre et d'écrivain.

Au moment même où il y vint pour la première fois, à 25 ans, il avait déjà des habitudes affermies de voir les choses, de les sentir et de les interpréter : il avait beaucoup lu, beaucoup étudié, il s'était prêté volontiers aux principales influences dont un jeune homme de son âge pouvait ressentir l'effet à Paris, vers 1840. Cette éducation lui avait été plus profitable qu'à beaucoup d'autres, tant il avait mis de scrupule inquiet à sans cesse se connaître lui-même, à noter le degré de sentimentalité où il était monté, à préciser la direction momentanée de ses goûts, les préférences essentielles de son jugement.

Ce jeune homme avait, à vingt-cinq ans, des théories d'existence et d'esthétique, ce qui n'est point rare certes ! mais les siennes n'étaient point des théories superficielles ou de pure mode ; qui plus est, ses principes le dirigeaient tout de bon. C'est pourquoi si l'on veut bien connaître les impressions que firent sur lui les paysages algériens, et la manière dont il les réalisa dans ses descriptions, il faut d'abord — ainsi d'ailleurs on saura par avance l'essentiel — fixer les idées et les sentiments qui régissaient l'activité intellectuelle de Fromentin aux environs de la trentième année, et en même temps, cela va de soi, les influences prépondérantes qu'il avait reçues.

On y est d'ailleurs tout naturellement amené, par la lecture même de l'*Été dans le Sahara* et de l'*Année dans le Sahel* ; et il ne s'agit point, par un procédé trop

(1) Un mois en 1846 — près de huit mois en 1847-1848 — un an en 1852-1853.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

scolaire, de construire nous mêmes, d'après l'œuvre, une théorie d'esthétique pour un auteur qui n'eut jamais souci de l'édifier. Fromentin a toujours été « un des plus grands parleurs d'art et fileurs d'esthétique » (1), et, en de nombreuses pages de ses premiers livres, il s'est abandonné au plaisir familier de méditer sur son travail et de justifier sa méthode. Vingt ans plus tard il y est revenu, avec le même scrupule : c'est une sorte de manifeste littéraire que cette préface qu'il a mise en tête de la troisième édition de l'*Été dans le Sahara* (1874); les idées que Fromentin y formule sont les mêmes qu'il avait esquissées, en cours du livre même, lors de la première publication, devenues simplement plus nettes avec les années ; mais elles étaient dès alors si clairement exprimées que tous les critiques qui rendirent compte de son livre, Th. Gautier, G. Sand, Sainte-Beuve, Montégut, y trouvèrent matière à d'essentielles observations : tous convinrent que l'auteur avait une manière bien à lui et qu'il savait la raisonner et la justifier.

Ce qui frappa surtout c'était le souci que Fromentin marquait de garder une relative indépendance à côté de ses plus chauds amis, le groupe des écrivains pittoresques, descriptifs, plastiques — c'est là quelques une des épithètes qu'ils acceptaient — dont le maître était Th. Gautier. Il fut en effet l'aîné et le boute-en-train d'une bonne partie de la seconde génération romantique, celle qui vint à la vie littéraire entre 1830 et 1845 ; les circonstances firent de lui le chef d'une nouvelle école ; très jeune, il avait voulu être peintre, et, toute sa vie, il regretta de n'avoir pas un vrai talent d'artiste ; du moins il fut rapin, et il ne renonça pas plus tard à fréquenter les ateliers ; pendant près de vingt ans il fut critique d'art à la *Presse* ; et d'avoir vécu longtemps dans un monde où les peintres parlaient littérature et

(1) *Journal des Goncourt*, II, 275.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

où les écrivains dissertaient des couleurs (1), d'avoir été obligé par son métier à décrire exactement les toiles qu'il voulait faire connaître au public (2), il s'était accoutumé à considérer que le peintre et l'écrivain poursuivent un but commun d'art. « Cette immixtion de l'art dans la poésie, a-t-il écrit lui-même, a été et demeure un des signes caractéristiques de la nouvelle Ecole, et fait comprendre pourquoi ses premiers adeptes se recrutèrent plutôt parmi les artistes que parmi les gens de lettres. Une foule d'objets, d'images, de comparaisons qu'on croyait irréductibles au verbe, sont entrés dans la langue et y sont restés. La sphère de la littérature s'est élargie et renferme maintenant la sphère de l'art dans son orbe immense » (3). Dès lors il professa que le mot devait égaler les effets de la couleur, il « [changea] le dictionnaire en palette » (4).

A première vue, il pouvait paraître que *Un Été dans le Sahara* n'était que le recommencement de la gageure que Th. Gautier avait tenté de tenir dans le *Voyage en Espagne* ou dans *Constantinople* (5), par exemple : celle de peindre, rien qu'avec des mots, des paysages aux chaudes couleurs et d'éclatants effets de lumière. Nul doute, en effet, que Fromentin n'ait ressenti très fortement l'influence de Th. Gautier et de son groupe : lui aussi, il avait hésité quelque temps à Paris entre la littérature et l'art ; il fréquenta les ateliers, suivit des cours littéraires, écrivit des vers ; et il ne cacha pas dans son premier livre, et plus tard dans la préface de 1874, son admiration pour le chef de l'école pittoresque ; il adhérait de bonne volonté à sa doctrine :

(1) *Manette Salomon*, des Goncourt, dont l'action se passe vers 1840 met en scène, d'une manière très vive, tout ce monde.

(2) E. Feydeau, *Théophile Gautier, souvenirs intimes*, 1874, p. 56 et suiv.

(3) *Histoire du romantisme*, 1874, p. 18.

(4) *L'Artiste*, 14 déc. 1856, p. 3.

(5) 1843 et 1853.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« ... décrire au lieu de raconter, peindre au lieu d'indiquer : peindre surtout, c'est-à-dire donner à l'expression plus de relief, d'éclat, de consistance, plus de vie réelle ; étudier la nature extérieure de beaucoup plus près dans sa variété, dans ses habitudes, jusque dans ses bizarreries » (1). Aussi Th. Gautier accueillit-il *Un Été dans le Sahara*, avec un « air si rayonnant que chacun... crut qu'il venait de survenir dans sa vie quelque événement heureux » (2). « M. E. Fromentin, écrivait-il, a du premier coup pénétré tous nos secrets..... [son livre] rend avec un bonheur rare des effets qui ne semblent pas du domaine de la littérature. Ce voyage, qu'on me passe le mot, est une transposition d'art complète : au lieu de noircir sa plume d'encre, M. Fromentin trempe un pinceau dans les godets d'une boîte d'aquarelles et lave des phrases que la typographie peut reproduire avec une idéale pureté de ton. Trois nuances composent son style : blanc, gris de perle, et bleu » (3).

Le maître exagérait ! — C'était assez son habitude que ces griseries de mots. Comme tous les écrivains, Fromentin « noircissait sa plume d'encre », et il le savait ; aussi son adhésion à l'école pittoresque n'était point dévotieuse. Certes, il croyait à la nécessité d'une technique pour l'écrivain, il admettait la recherche des effets plastiques par le moyen des mots, il avait de la littérature une conception bien plus artiste qu'intellectuelle ; mais ce ne sont là que des principes très généraux, et, chez les gens de lettres comme ailleurs, dès qu'on n'est d'accord que sur les principes, on ne s'entend plus du tout. Fromentin n'estimait pas que cette alliance entre les deux arts, que Th. Gautier était convaincu d'avoir réalisée, pût être complète. « La plastique a ses lois,

(1) Préface de 1874. (*Sahara*, 16e éd. p. XII). Voir les *Maîtres d'autrefois*, p. 279 et suiv.

(2) E. Feydeau, *Théophile Gautier*, 1874, p. 115.

(3) *L'Artiste*, 22 février 1857. Recueilli dans *l'Orient*, 1882. II. 337.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses limites, ses conditions d'existence, ce qu'on appelle en un mot son domaine. J'apercevais d'assez fortes raisons pour que la littérature réservât et préservât le sien... Il y a des formes pour l'esprit, comme il y a des formes pour les yeux ; la langue qui parle aux yeux n'est pas celle qui parle à l'esprit. (1)

C'est principalement sur l'expression « transposition d'art », — où se résume d'ailleurs l'essentiel de la doctrine pittoresque, que Fromentin se sépare du maître. Th. Gautier entend par ces mots que l'écrivain doit, avec sa plume, produire, chez le lecteur, la même impression que provoqueraient des tableaux exécutés par des peintres : mieux encore, il faut s'appliquer à donner, non la vision de la réalité, mais celle du tableau qu'un peintre aimé Delacroix, Decamps, Marilhat, etc., ayant ses théories et sa manière de voir, donnerait de cette réalité. De là une attitude si fréquente de Gautier en face de ses « paysages » ou de ceux d'autrui ; il recule en pensée, les admire, et la transposition lui paraissant tout à fait réussie, il écrit sincèrement : c'est, au sens propre, un tableau, il n'y manque qu'un cadre et qu'un clou pour l'accrocher. « Ces lignes, dit-il, d'un passage de Fromentin, ne valent-elles pas le tableau de Marilhat qu'elles rappellent ? Il ne leur manque qu'une bordure d'or pour les suspendre au mur d'une galerie » (3). Fromentin n'eut point d'illusions aussi obstinées sur la toute puissance du verbe ; s'il représentait, comme il lui arriva souvent, un même paysage par le pinceau et par la plume, il ne prétendit jamais que ces deux reproductions pussent tenir lieu l'une de l'autre. « J'avais en main deux instruments distincts. Il y avait lieu de partager ce qui convenait à l'un, ce qui convenait à l'autre.

---

(1) *Sahara*, p. xv.

(2) Le mot, en musique, a un sens analogue ; faire passer d'un ton dans un autre ton,

(3) *L'Orient*, *II*, 357 : de même pp. 359, 367, 370. Fromentin lui-même a quelquefois cette manière de juger, Voir ici p. 359.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je le fis. Le lot du peintre était forcément si réduit (1) que celui de l'écrivain me parut immense. Je me promis seulement de ne pas me tromper d'outil en changeant de métier ». (2)

Jusque dans le détail du style et le choix des mots, Fromentin voulut manifester son indépendance à l'égard de Th. Gautier, ou du moins bien marquer en quoi il se séparait de lui. Les effets plastiques ne peuvent guère être réalisés que par les adjectifs ; la langue française n'en est pas très riche, et ceux qu'elle possède ne sont guère à l'usage des pays d'Orient. Faut-il en créer de nouveaux ? faut-il prêcher le néologisme comme une vertu de l'écrivain ? C'était l'avis de Gautier : « Je me suis lancé, affirmait-il, à la conquête des adjectifs : j'en ai déterré de charmants et même d'admirables dont on ne pourra plus se passer... J'ai mis sur la palette du style tous les tons de l'aurore et toutes les nuances du couchant : je vous ai rendu le rouge, déshonoré par les politiqueurs, j'ai fait des poèmes en blanc majeur, et quand j'ai vu que le résultat était bon, que les écrivains de race se jetaient à me suivre, j'ai formulé une maxime : celui qu'une pensée, fût-ce la plus complexe, une vision, fût-ce la plus apocalyptique, surprend sans mots, pour la réaliser, n'est pas un écrivain » (3). Fromentin n'aimait point du tout le néologisme ; notre langue lui apparaît « comme inépuisable en ses ressources » : à son avis même, il n'y a pas de néologisme : « un néologisme est tout simplement l'emploi nouveau d'un terme connu » (4).

Il s'est obligé très rigoureusement à cette règle, et peut être, en cela, son style est-il plus vraiment plastique

(1) De même (*Sahara*, p. xi) « la difficulté de peindre avec le pinceau me fit essayer de la plume ».

(2) *Sahara*, p. xvi.

(3) E. Bergerat. *Th. Gautier : entretiens, souvenirs et correspondance.* 1879, p. 117.

(4) *Sahara*, pp. xvii, xviii.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que celui de Th. Gautier : il en est des adjectifs inquiétants, que le maître a quelquefois rapportés de sa chasse, comme des couleurs trop crues et étranges de certains tableaux, qui amusent l'œil, suggèrent des visions colorées, mais ne décrivent rien du tout. Au fond, c'est de l'à peu près ; Fromentin n'en veut point ; il ne prétend pas à montrer tout ce qu'il a vu, mais seulement ce qui, dans ce qu'il a vu, peut s'exprimer avec des mots connus de tout le monde. Ses scrupules sont quelquefois très vifs ; ainsi il vient d'écrire qu'un paysage est *jaune* ; ce mot « brutal » le choque, car « il dénature un ton de toute finesse et qui n'est qu'une apparence. Exprimer l'action du soleil sur cette terre ardente en disant que cette terre est jaune, c'est enlaidir et gâter tout. *Autant vaut donc ne pas parler de couleur et déclarer que c'est très beau ; libre à ceux qui n'ont pas vu Boghari d'en fixer le ton d'après la préférence de leur esprit* » (1).

Ce respect, presque craintif, de la langue a beaucoup frappé Montégut et Sainte-Beuve ; tous deux par une sorte d'accord ont appelé Fromentin « le classique » de la littérature pittoresque (2) ; Gautier, du coup, en devenait « le romantique ». En réalité, Fromentin avait sur le style, sur ses effets plastiques et pittoresques, les mêmes idées que Th. Gautier ; mais, avec plus de réserve et plus d'adresse dans les moyens d'expression, le disciple a réussi, là où le maître, par sa faconde et son exubérance, dépassait presque toujours le but.

Si l'*Eté dans le Sahara* et l'*Année dans le Sahel* ont eu, et gardent un si réel attrait, ce n'est pas uniquement pour les raisons qui motivèrent les truculents éloges de Th. Gautier. Il y a dans ces descriptions bien autre chose que de la littérature descriptive, et c'est par là

(1) *Sahara*, p. 29. Les italiques ne sont pas dans le texte.

(2) Montégut. *Revue des deux mondes*, 15 juin 1860, p. 901. Sainte-Beuve. *Nouveaux Lundis*. VII, 108, 111, 114.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'elles plurent à des juges très différemment prévenus, George Sand, Sainte Beuve et même l'intransigeant Montégut ; tous ils reprochaient plus ou moins vivement à l'école pittoresque de restreindre le fameux *moi*, d'assujettir étroitement l'écrivain à la représentation de l'objet, de négliger dans l'homme et dans la nature tout ce qu'ils y voyaient, eux, de sentiment, d'intelligence, d'aspirations morales. Ils se réjouirent de retrouver tout cela chez Fromentin : « l'humanité générale... l'homme sous le costume... les impressions morales... la rêverie qui corrige ce que la beauté pittoresque de l'Afrique a d'excessif (1)... une âme rêveuse et contemplative, mariée pour ainsi dire avec l'éternel spectacle de la nature (2) ». Bref, suivant l'expression classique, qui revient si souvent chez les critiques du XIXe siècle, ils s'attendaient de voir un auteur, par théorie impassible, — ils trouvaient un homme. Fromentin l'avait voulu, jamais il n'avait rêvé que son œuvre fût impersonnelle, et, plus tard, la relisant, c'était à ses seules manifestations de sa personnalité qu'il affectait de s'intéresser : « il m'importe à peine qu'il y soit question d'un pays plutôt que d'un autre, du désert plutôt que des lieux encombrés, et du soleil en permanence plutôt que de l'ombre de nos hivers. Le seul intérêt qu'à mes yeux ils n'aient pas perdu..., c'est une certaine manière de voir, de sentir et d'exprimer qui m'est personnelle... » (3). Et il n'attendit pas la préface de 1874 pour revendiquer ainsi ce droit à parler de soi, si délibérément nié par l'école de Théophile Gautier ; en plusieurs pages de l'*Eté dans le Sahara* (4), il disait son penchant à la rêverie, le plaisir

(1) Expressions de l'article de Montégut. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1860.

(2) G. Sand. *La Presse*, 10 mars 1859

(3) *Sahara*, p. IX.

(4) *Sahara*, par ex. pp. 2, 3, 106

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'il ressentait à adoucir les couleurs trop crues d'un tableau ; il consentait au besoin — et c'est la négation de toute doctrine pittoresque — que « l'émotion tînt lieu de l'image » (1).

Est-il possible de préciser ces mots essentiellement vagues : émotion, rêverie, personnalité, au sens qu'ils ont pour Fromentin ? peut-on définir à peu près les habitudes sentimentales et intellectuelles qui s'imposaient à lui et déterminaient sa manière de voir ? Il en a fait, avec discrétion, mais très longuement confidence dans *Dominique* (2) ; la publication récente de ses *Lettres de Jeunesse* a dissipé ce qu'il pouvait rester de mystère dans ce roman intime. En combinant les indications du roman avec celles de la correspondance, on peut se représenter assez bien l'âme inquiète de Fromentin, prompte à l'émotion qui brouille un peu la vue, amie de l'imagination qui va par delà la réalité du spectacle : on goûte mieux ainsi ses descriptions si nettes à la fois et si estompées, si pittoresques et si simples, dont l'attrait singulier est sans doute fait pour beaucoup de cette ambiguité fondamentale.

Dominique n'est pas, à proprement parler, un roman, c'est l'histoire d'une vie manquée, et d'une vie où il ne se passe rien ; un jeune homme aime une jeune fille, sans le lui dire ; elle en épouse un autre ; pendant des années la passion du jeune homme grandit ; la jeune femme la devine et s'y prend ; au moment ou le roman commencerait pour d'autres héros, et pour un autre écrivain, il s'achève. Après l'aveu, Dominique et Madeleine s'éloignent à jamais ; Dominique enterre son existence dans un petit village ; il n'est plus question de Madeleine. Mais dans cette banale histoire d'un jeune homme qui n'épouse pas la jeune fille qu'il aime, et qui

---

(1) *Sahara*, p. XIX.

(2) Voir l'article de Louis Gillet. *Eugène Fromentin et « Dominique »*. Revue de Paris. 1er août 1905.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne fait pas sa maîtresse de la femme mariée dont il est aimé, Fromentin a étudié, avec une analyse infiniment exacte, une sensibilité et un tempérament, dont nous sommes assurés qu'ils sont les siens.

On peut dire en gros, et d'une manière peu rigoureuse, pour commencer, que Dominique est une variété du jeune romantique, tel qu'on en a vu de nombreux exemplaires entre 1840 et 1860 ; non pas le romantique pittoresque et truculent, mais le tendre et le mélancolique ; George Sand l'a pris en affection ; il n'aime point la vie réelle, ni l'énergie de l'action. Pour mieux faire ressortir ce caractère, deux hommes sont opposés à Dominique : Augustin, intellectuel, raisonneur, vite décidé, actif et heureux d'agir ; Olivier, aimable, indolent, ne demandant à la vie que ses plaisirs ordinaires, point capable de vrai sentiment. Ils n'ont ni l'un ni l'autre cette nervosité dont souffre leur ami. « Je suis un exemple, dit Dominique (1), de certaines affinités malheureuses qu'on ne parvient jamais à conjurer tout à fait. J'ai fait l'impossible pour n'être point un mélancolique, car rien n'est plus ridicule à tout âge, et surtout au mien ; mais il y a dans l'esprit de certains hommes, je ne sais quelle brume élégiaque toujours prête à se répandre en pluie sur leurs idées. Tant pis pour ceux qui sont nés dans les brouillards d'octobre ! (2) » A vingt-deux ans Fromentin donnait de lui-même un portrait analogue : « Ne connaissez-vous pas, autour de vous, des esprits heureusement doués, rêveurs, enthousiastes... toujours séduits par le mirage éblouissant des souvenirs et des espérances, et se faisant de la sorte un monde impossible en dehors de la réalité du temps et des choses..., ne vivant pas, comme dit Pascal, mais se préparant à vivre, jusqu'à ce que leur imagination mal alimentée s'épuise de consomption, et que le hasard des circons-

(1) *Dominique*, 10e édit., p. 4.

(2) Fromentin est né le 24 octobre 1820.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tances les fasse échouer quelque part à trente ans, dans un coin médiocre, imprévu de la vie sociale ? je suis de ces esprits là, mon ami » (1).

La matière de ces rêveries, c'était une sorte de poésie tout à la fois mystique et familière de la nature, comme Sainte-Beuve l'avait quelquefois tentée (2) ; Fromentin lui-même, en lisant Sainte-Beuve, vers 1840, notait ceci : « *Analyse de la nature*... Il la sent plus qu'il ne la voit.. Intimité jusque dans la description. Il ne voit dans la nature que son rapport psychologique avec un sentiment et une idée (3) » ; et cette appréciation, qui exagère peut-être la sensibilité de Sainte-Beuve convient tout à fait aux essais poétiques de Fromentin, aux petits tableaux de la nature qui reviennent si souvent dans ses lettres, à quelques-uns des paysages de *Dominique*. Fromentin avait passé toute sa jeunesse à la campagne, et son attachement aux choses champêtres était si grand qu'il souffrit de vivre à Paris ; il retournait avec joie à la maison paternelle, où il lui semblait « rajeunir sous une ablution de souvenirs » (4).

Un poème inédit de 1841 (5), nous révèle cette affection intime et mystique de la nature :

... j'offrirais tous les vers
Pour entendre ce soir, au loin, un rouge-gorge
Se plaindre, — ou le grillon chanter dans les champs d'orge.

Aussi n'écrit-il que pour recueillir, avec soin, les menues sensations qu'il reçoit du monde extérieur, et

---

(1) Lettre à Paul Bataillard, 13 octobre 1842. *Lettres de Jeunesse*, p. 82.

(2) Par exemple, *Le Creux de la Vallée*, *Pensée d'Automne*, *La Plaine*, etc...

(3) *Lettres de Jeunesse*, p. 30.

(4) Lettre à P. Bataillard, 8 septembre 1842. *Lettres de Jeunesse*, p. 79.

(5) Louis Gonse. *Eugène Fromentin*, 1881, pp. 15-20.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'il tâche à les fixer précisément, c'est pour pouvoir renouveler à volonté, par le souvenir, le trouble délicat d'un instant. Dominique dira ses émois préférés : « le clair de lune au bord de la Seine, les soleils doux, les rêveries aux fenêtres, les promenades sous les arbres, le malaise ou le bien-être produit par un rayon de soleil ou par une goutte de pluie, les rigueurs qui me venaient d'un air trop vif, et les bonnes pensées qui m'étaient inspirées par un écart du vent, toutes [les] mollesses du cœur » (1). Les lettres de Fromentin sont pleines de ces confidences : tantôt c'est l'émotion qu'il éprouve « à cueillir du raisin avec sa mère » (2), tantôt des notations simultanées de l'automne : « Comme on entend de loin tomber les feuilles dans les allées et crier les laboureurs dans les champs, et comme ces brumes roussâtres qui s'élèvent des remparts de la ville, les cloches du soir qui viennent des églises apportés par les premiers vents d'hiver, ces toiles rouges sur la mer ardoisée, ce mince croissant de lune dans le ciel clair presque dépeuplé d'étoiles ; moins encore cette vieille odeur de vendange gardée par les cours de fermes, cette paille de la moisson dernière convertie maintenant en litière pour le bétail, et ces sillons déjà gonflés où germent les moissons prochaines, — comme tout cela... me jette en d'inexprimables confusions ! » (3). Pareille sera l'émotion de Dominique enfant, occupé à rédiger une composition latine sur les adieux d'Annibal quittant l'Italie, et qui pleure parce qu'il fait chaud, que des lézards se promènent près de lui, que les pommes tombent, que les oiseaux chantent, et que tout a « le charme sérieux, propre à l'automne, de déclin, de défaillance et

(1) *Dominique*, p. 272.

(2) Lettre à Paul Bataillard, 7 septembre 1848. *Lettres de Jeunesse*, p. 53.

(3) Lettre à Paul Bataillard, 17 novembre 1844. *Lettres de Jeunesse*, p. 127.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'adieux » (1). — Longtemps Fromentin espéra que cette richesse de sensations ferait de lui un grand poète ; peu à peu, il reconnut que la poésie, chez lui, était « une qualité, non une faculté » (2) ; en 1845 il crut sentir définitivement qu'il ne saurait être écrivain : « J'ai manqué d'être poète, si j'étais peintre ! » (3) ; et il chercha désormais à satisfaire, par la peinture des paysages, son goût pour la nature et pour la langueur sentimentale qu'elle faisait naître en lui (4).

« Paysage » ou poésie, tableau ou description, on voit ce que Fromentin demande avant tout à son œuvre d'artiste, et ce qu'il cherche à réaliser par le pinceau comme par la plume. « En recueillant mes impressions et mes idées, les émanations de mon âme, *il me semble que je multiplie chacune d'elles par toutes les autres* et que je réunis les éléments de ma vie future même au delà de ce monde (5) ». *Dominique* est une longue analyse de cette âme si curieusement éprise de ses propres émotions : c'est au plein de sa crise juvénile de sensibilité que Dominique rencontre Madeleine ; parce qu'on le croit amoureux d'elle, parce que son ami Olivier lui a fait des confidences troublantes, il devient amoureux de la seule jeune fille qu'il voit : il aime à aimer ; et dès lors il cultive avec soin, en lui et en elle, cet impossible désir dont l'impossibilité même lui agrée ; il cherche les situations sans issue et douloureuses et il en jouit : il sort complètement de la réalité. Augustin et Olivier le voient et lui disent : « le spectacle d'une âme émue est ce qui vous satisfait le plus dans l'émotion..., vous

(1) *Dominique*, p. 63.

(2) Lettre à Paul Bataillard, 26 octobre 1844. *Lettres de Jeunesse*, p. 166.

(3) Lettre à Paul Bataillard, 17 novembre 1844. *Lettres de Jeunesse*, p. 127.

(4) Lettre à Ch. Godélier, 2 juillet 1845, *Lettres de Jeunesse*, p. 149.

(5) Lettre à Paul Bataillard, 19 novembre 1844. *Lettres de Jeunesse*, p. 128. Les italiques ne sont pas dans le texte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vous entourez de miroirs convergents pour en multiplier l'image à l'infini » (1). Bientôt les ordinaires complications du sentiment ne lui suffisent plus : il faut qu'autour de l'émotion amoureuse d'un moment il groupe toutes les autres impressions ou sensations qu'il reçoit par ailleurs en même temps, afin que son sentiment jette tout d'un coup une lueur plus vive (2). Ainsi au moment où il s'aperçoit qu'il aime Madeleine, pendant deux pages, il recueille toutes les sensations qu'il subit alors : les cris des courlis de mer, l'air froid de la nuit, l'absence de vent, et aussi les souvenirs de son enfance qui lui reviennent en un afflux subit, la vision nette du village où il a vécu, toutes ses joies, toutes ses agitations (3). Plus tard, sur les bords de la Méditerranée, son amour s'exalte, s'associant à tous les détails du ciel et de la grève, et aussi à tous les souvenirs d'histoire qui surgissent de la mer latine ; alors il jette au vent le nom de Madeleine : « je le criai de toutes mes forces pour qu'il se répercutât à l'infini dans les rochers sonores du rivage, et je me demandai, la confusion dans le cœur, si les hommes d'il y a deux mille ans, si intrépides, si grands et si forts, avaient aimé comme nous » (4).

Ces correspondances inattendues et secrètes entre le sentiment, la nature, l'histoire, etc., sont si familières à Dominique, et il finit par si bien les raisonner qu'il en use à l'égard de Madeleine ; quand il veut hâter leur intimité, il cultive la sensibilité de l'amie, comme il a cultivé la sienne ; il la promène dans les lieux où il a vécu son enfance, sachant que son pays lui ressemble, et que c'est là déjà une sorte de confidence qui établira entre eux « mille rapports d'éducation, d'intelligence,

(1) *Dominique*, p. 118. Voir aussi pp, 138 et 258.
(2) Il le compare (*Dominique*, p. 82) à un phare à éclats.
(3) *Dominique*, p. 134.
(4) *Dominique*, p. 227.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de sensibilité, presque de naissance et de parenté » ; peu à peu, par la communauté des impressions de nature, il distingue chez elle « l'écho tout à fait exact et comme l'unisson de la corde émue qui vibrait en [lui] (1) » : de la sensibilité extérieure il passe à la sensibilité intérieure par un chemin qu'il connaît, et qui s'était tout naturellement tracé en lui.

En un mot Fromentin était — il l'a reconnu lui-même — « un voluptueux en fait de sensations (2) » ; et n'en ayant point, par tempérament, de puissantes, il s'est satisfait avec le nombre ; il a aimé à mêler des émotions confuses, belles ou médiocres, douloureuses ou bonnes, des sensations présentes avec des souvenirs, pour que de leur amas il sortit une grande douceur et une bienfaisante mélancolie. Ce qu'il avait fait dans sa jeunesse pour le pays natal, il le fera plus tard pour l'Algérie ; il y a cherché, le plus souvent, l'occasion de ces délicats émois ; les occasions, je veux dire les paysages, ont été à l'ordinaire admirablement décrits pour eux-mêmes ; mais ce n'était pas l'essentiel.

Ce peintre qui avait voulu être poète, et qui demandait avant tout au tableau d'exprimer les états de sa sensibilité, dut pourtant se soumettre à une préparation profesionnelle, étudier, copier, imiter ; et ce furent là de nouvelles influences qui déterminèrent d'un autre côté sa manière de voir et de rendre. En 1847, un an après son premier voyage d'Algérie, quelques jours avant le second, il avouait lui-même cette déformation fatale de sa spontanéité : « Il m'est trop bien démontré que jusqu'à ce jour... j'ai travaillé sous l'inspiration des autres : que je n'ai vu la nature qu'à travers les peintres eux-mêmes (3). » Ces influences du métier se

(1) *Dominique*, p. 179.

(2) Juillet 1844. *Lettres de jeunesse*, p. 106.

(3) Lettre à M. Fromentin père, 13 août 1847. *Lettres de jeunesse*, p. 223.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

décèlent souvent dans ses livres ; combien de fois il voit et transcrit ses impressions à travers des termes techniques ou des souvenirs d'atelier ! tel paysage a un affreux ton d'encre de Chine étendue d'eau », tel autre est du Delacroix, d'autres sont de purs Rembrandt (1)... etc. ; et nous pourrons constater, par la suite, que quand Fromentin décrit, il cherche toujours à faire un tableau au sens exact du mot : il voit surtout le parti à tirer du paysage et la manière de le rendre par des procédés qui sont ceux d'un peintre.

Ce sont aussi des théories sur l'art et les moyens d'expression, plus ou moins paradoxales, celles qui retentissaient dans les ateliers vers 1845. Fromentin s'y passionnait plus qu'aucun autre et il les emporta en Algérie. Voit-il des haillons ? il songe à faire une « théorie sur la beauté des haillons (2) », et tout de suite les guenilles qu'il a rencontrées deviennent héroïques et presque divines ! Un paysage aux lignes simples l'engagera à méditer sur la manière des maîtres, et il apprend d'eux à « voir les choses par le côté simple, pour [en obtenir la forme vraie et grande (3). » Ailleurs, devant un spectacle aux couleurs criardes, il s'efforce à oublier « les règles », pour pouvoir le goûter : il s'interdit de discuter « ce tableau sans discipline qui n'a presque rien de commun avec l'art (4) » ; sans doute il a eu quelquefois plus de scrupules.

Quelques-unes de de ces théories, vite bâties, ne lui tiennent peut-être pas beaucoup à cœur ; c'est plutôt une sorte de causerie suggestive. « Mon but, dira-t-il plus tard, dans les *Maîtres d'autrefois* (5), [est] de soulever des questions, de donner l'envie d'y réfléchir

(1) Par exemple *Sahara*, pp. 2, 3, 16, 31, 73, 151, 156, 163, 249, 265.
(2) *Sahara*, p. 148.
(3) *Sahara*, pp. 73 et suiv,
(4) *Sahel*, p. 193.
(5) P. 3.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et d'inspirer à ceux qui seraient capables de nous rendre un pareil service, la curiosité de les résoudre. » Mais d'autres théories ont été plus efficaces, et malgré le soin avec lequel il surveille son activité intellectuelle, il a plus cherché, au cours de ses voyages d'Algérie, à les trouver vraies, quand même, qu'à les contrôler devant la réalité. Ainsi il est arrivé avec ce préjugé que l'Algérie était le pays des éclatantes couleurs et des costumes ardents de blancheur sous le plein soleil ; il a eu quelque peine à admettre que le gris y était fréquent, et qu'un paysage africain pouvait avoir parfois les teintes de la campagne de France (1). Il ne pensait pas avec Horace Vernet, que, pour restituer aux figures de la Bible leur couleur locale, il fallût les dessiner sous les traits et les vêtements des Arabes modernes (2) ; mais il voyait d'avance l'Algérie comme une « Bible en images (3) » ; « certains horizons de montagnes du côté de Milianah, vagues et bleus dans la brume ardente du soir, ... nous faisaient crier d'un même instinct : ô Palestine, ô Palestine (4). » Il aime l'Algérie parce qu'elle est « un anachronisme vivant (5) » ; de la Bible il passe à la Grèce et à son épopée ; il évoque la beauté de la nature et de l'humanité antiques, divinisées par l'art, et embellit ainsi sa vision des réalités quotidiennes ; certains lits de rivière le font songer à l'Eurotas (6), dont le nom harmonieux permet à ceux qui ne l'ont vu que dans les légendes, d'imaginer un fleuve merveilleux aux enroulements lascifs et symboliques, qui a retenu quelque chose de la beauté d'Hélène. Pareillement, les Arabes, parce que la draperie de leur

(1) Par exemple *Sahara*, p. 145.

(2) Lettre à Paul Bataillard, 22 mars 1846. *Lettres de jeunesse*, p. 172. Voir, *Sahara*, p. 57, et *Sahel*, pp. 217 et 249.

(3) Lettre à sa mère, 27 juillet 1846. *Lettres de jeunesse*, p. 186.

(4) Même référence.

(5) Même référence.

(6) Même référence.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

costume rappelle les statues antiques, revêtent, tous, d'avance, à ses yeux, une beauté supérieure, qui n'est réellement dévolue qu'à quelques-uns ; « les plis de ces haillons » ont une « beauté antique... Je défie qu'on me montre un antique mieux drapé, mieux proportionné, plus scrupuleusement beau qu'un Bédouin n'importe lequel pris au marché, au café, dans la rue (1). » Les scènes de la vie ordinaire lui rappellent l'Iliade (2). Fromentin s'obstine dans cette vision préconçue : cela devient un hymne. « [L'Arabe] est beau de la continuelle beauté des lieux et des saisons qui l'environnent.... Seul, par un privilège admirable, il conserve en héritage ce quelque chose qu'on appelle biblique, comme un parfum des anciens jours... Si plus fréquemment que d'autres il approche de l'épopée, c'est alors par l'absence même de tout costume, c'est-à-dire en quelque sorte en cessant d'être arabe pour devenir humain (3) ».

Cette théorie est évidemment pleine de suggestions poétiques. Mais comment s'étonner désormais si, de parti pris, Fromentin se refuse à considérer et surtout à transcrire les détails laids, les traits choquants ; si la nature et l'humanité algériennes voient leur beauté naturelle s'accroître de tout le prestige des œuvres d'art antique ! Quelquefois Fromentin aura du scrupule ; il se rappellera qu'il faudrait « sortir du bas relief », montrer « les difformités, les ridicules » ; mais il craint « le laid... le petit », et son hésitation n'est que d'un moment ; il revient à la théorie chère de la « splendeur inanimée des statues (4). »

On le voit ; avant même que Fromentin vînt en Algé-

(1) Lettre à Paul Bataillard, 22 mars 1846. *Lettres de jeunesse*, p. 173.

(2) *Sahara*, p. 273. Ailleurs la vie arabe lui rappelle les mœurs féodales. Il devait cette idée aux livres du général Daumas, dont l'ensemble constitue une sorte d'épopée du désert.

(3) *Sahara*, p. 60.

(4) *Sahara*, p. 98.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rie, une sorte d'écran s'était interposé entre ses yeux et la nature africaine qu'il allait voir ; sa sentimentalité, ses théories artistiques et littéraires, son activité intellectuelle et émotive, tout avait teinté cet écran : plus ou moins consciemment, il savait quels traits constitueraient pour lui la beauté des spectacles, et il les chercherait ; il était habitué à certains émois du cœur que lui donnait la nature, et il les ressentirait.

II

LE CHOIX, LA CONSERVATION ET L'ÉLABORATION DES SOUVENIRS

Les éléments de la description et la composition du tableau

A en croire quelques phrases de l'*Été dans le Sahara*, et des conversations rapportées par les Goncourt, Fromentin aurait été un cas rare de mémoire visuelle. « Après des années, le petit espace où j'ai mis ma tente un soir et d'où je suis parti le lendemain m'est présent avec tous ses détails. L'endroit occupé par mon lit, je le vois ; il y avait là de l'herbe ou des cailloux, une touffe d'où j'ai vu sortir un lézard, des pierres qui m'empêchaient de dormir (1). » — « J'ai eu une longue conversation avec Fromentin... Il était curieux, parlant de lui, nous disant... que jamais il n'avait travaillé d'après nature, qu'il n'avait jamais pris de croquis, pour se forcer à regarder simplement, que les choses ne lui reviennent que des années après, — que ce soit de la peinture ou de la littérature. Il affirmait que ses livres du *Sahara* et du *Sahel* avaient été écrits dans la réapparition de choses, qu'il croyait ne pas avoir vues (2). »

---

(1) *Sahara*, p. 83.

(2) *Journal des Goncourt*, II, 275 (25 mai 1865).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

– « Longtemps il nous décrit le pays avec une mémoire qui a le souvenir du jour, du vent, du nuage : une mémoire locale inouie... Il disait en terminant : « Oh ! j'ai une mémoire tout à fait particulière, je ne prends pas de notes, il m'arrive même quelquefois, dans la fatigue du voyage, de fermer les yeux, de sommeiller à demi, et je suis tout à fait de mauvaise humeur en me disant : « Tu perds ça. » Eh bien non, car au bout de deux ou trois ans, j'en retrouve le souvenir rigoureux (1). » Si l'on admettait, à la lettre, de pareilles déclarations : pas de notes, pas d'esquisses, une reviviscence merveilleuse du souvenir, on s'abuserait tout à fait sur le talent descriptif de Fromentin.

Ces propos, à supposer qu'ils aient été exactement rapportés, sont de ces paradoxes où la conversation entraîne facilement, et Fromentin a démenti plus d'une fois, par avance, de telles déclarations, qui le représenteraient comme un improvisateur insouciant, un artiste plein de laisser-aller : il écrivait plus exactement à George Sand, au moment de la publication d'une *Anné dans le Sahel :* « ... je me suis proposé de faire revivre *volontairement* des souvenirs trop éloignés de moi pour conserver la vivacité d'élan des premiers jours (2). » Ce mot *volontairement*, qu'il souligne à dessein, résume tout un travail d'élaboration consciente du souvenir, dont il nous est possible, avec ses lettres surtout, de marquer les principales étapes.

Au premier moment c'était un tumulte de souvenirs et d'impressions : Fromentin, dans *Dominique*, esquisse l'attitude de l'héroïne, revenant de voyage ; et c'est sa propre image. « Madeleine avait tant à nous dire ! Elle avait vu de beaux pays, découvert toutes sortes de nouveautés, de mœurs, d'idées, de costumes. Elle en par-

(1) *Journal des Goncourt*, V. 193 (9 mars 1875).

(2) Lettre du 15 décembre 1858. Louis Gonse. *Eugène Fromentin*, p. 150.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lait dans le premier désordre d'une mémoire encombrée de souvenirs tumultueux avec la volubilité d'un esprit impatient de répandre en quelques minutes cette multitude d'acquisitions faites en deux mois (1). » Quand, en Algérie même, Fromentin écrivait à sa famille et à ses amis, il lui semblait que ses impressions, toutes récentes, étaient si profondément marquées que rien n'en pourrait user le relief. « Mes souvenirs sont fidèles,... précis, minutieux et jamais il ne se transformeront au dépens du vrai, ni du beau (2). »

Mais, peu à peu, le temps agissait, l'image première s'estompait : Fromentin en prenait vite son parti ; il n'y trouvait bientôt que des avantages. « Ayez... soin seulement de voir beaucoup, de regarder longtemps, de sentir souvent, et puis tout se transfigurera naturellement dans vos souvenirs et vous serez heureux sans déception. Voyez-vous le souvenir est un merveilleux instrument d'optique » (3). — « Ne t'effraie pas, écrit-il plus tard à sa mère, de voir tes souvenirs s'effacer un peu et de sentir que les impressions perdent tous les jours quelque chose de leur première vivacité. Le souvenir, en vieillissant, se concentre, se simplifie, et comme les vins de bon cru devient plus limpide et en quelque sorte plus généreux. Il y a beaucoup de détails insignifiants dans un si grand voyage, dont le temps se fait justice et dont la mémoire se débarrasse afin de ne garder que les détails essentiels. En passant par le souvenir, la vérité devient un poème, le paysage un tableau. Si grande et si belle que soit la réalité, tu verras que le souvenir finit encore par la dépasser et réussit à l'embellir. Je suis bien sûr que tout ce que j'ai vu, il y a trois mois, reste maintenant au-dessous de l'image transfigurée que j'en ai gar-

(1) *Dominique*, p. 107.
(2) Lettre à A. Du Mesnil, 6 février 1848. *Lettres de Jeunesse*, p. 290.
(3) Lettre à A. Du Mesnil, 10 août 1843. *Lettres de Jeunesse*, p. 94.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dée (1). » Peu à peu « les souvenirs deviendront extraordinaires », et alors, alors seulement « ils prendront la forme littéraire (2) » ; c'est au moment où les impressions de voyage « cessent d'être des réalités... ; [elles] ne gardent que les traits essentiels à l'unité sans rien perdre de leur vie. [Elles] prennent même cette vie particulière et idéale, cette valeur absolue qui fait les œuvres d'art (3) ».

Un épisode de l'*Année dans le Sahel*, dont nous possèdons trois rédactions successives est un exemple typique de ce dépouillement progressif du souvenir : c'est la rencontre que Fromentin fait, en 1847, à Alger, la nuit, d'un brodeur indigène (4). Le premier récit, celui du journal de route est plein d'incidents, de détails pittoresques qui amusent notre curiosité ; dans le récit que publie l'*Artiste* dix ans après, c'est à peine si quelques traits rappellent la première rédaction : tout ce qui situait la scène, tout ce qui dessinait le cadre et l'image réelle du vieil homme a disparu ; cela devient une scène symbolique, qui dit la sérénité et la poétique mélancolie de la vie arabe, telle que la conçoit Fromentin : la nuit profonde, une petite lueur, une petite fleur blanche, un beau vieillard, des gestes harmonieux. Dans la *Revue des deux Mondes*, un an après, Fromentin reprend à peu près tel quel ce récit, mais il achève de lui ôter toute réalité apparente : il supprime le nom de la rue où la rencontre a lieu, et il accentue en quelques mots l'impression nécessaire d'obscurité. Le souvenir est devenu tout à fait une œuvre d'art.

Quelle déformation de la vision première ! Si Fromentin ne s'était confié qu'à sa mémoire, peu soucieuse,

---

(1) Lettre du 16 août 1846. *Lettres de Jeunesse*, p. 191.

(2) Lettre à A. Du Mesnil, 2 avril 1848. *Lettres de Jeunesse*, p. 333.

(3) Lettre à A. Du Mesnil, août 1848. *Lettres de Jeunesse*, p. 353.

(4) Voir notre édition critique : *Revue Africaine*, 1910, pp. 58 et suiv.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

on le voit, de garder l'empreinte des réalités, ses impressions algériennes seraient devenues de beaux poèmes, des chants élégiaques ou épiques, où le lecteur aurait pu difficilement retrouver les paysages inspirateurs. S'il en est tout autrement, et si ses descriptions plaisent à l'ordinaire par leur précision, c'est qu'il gardait en abondance des notes et des esquisses, qui lui permettaient au besoin de « donner sa forme, de... restituer sa couleur » (1) à un souvenir devenu par trop abstrait et idéal.

Dans un passage de l'*Année dans le Sahel*, que le texte définitif n'a pas reproduit, Fromentin a croqué au passage ses propres gestes de touriste : « ... je reprends moi-même aujourd'hui, sans y rien changer, des habitudes interrompues depuis deux ans, les quelques amis algériens que j'avais... n'ont pas eu de peine à reconnaître en moi le voyageur méthodique qui regarde les gens de travers, écrit en marchant avec des signes bizarres et régulièrement se promène à midi » (2). Dans une lettre, il se montre « [arrêté] debout au milieu de la rue et [dessinant] sur le pouce, sous peine d'être à chaque instant bousculé par les ânes, les mulets ou les chariots, ... [ayant] sur les épaules une masse de Bédouins ou de Maures que la curiosité rend fort indiscrets pour ne pas dire embêtants » (3). Ce voyageur méthodique avait deux carnets qu'il ne cessait de garnir, un album d'esquisses, « fouillis de croquis informes » (4), dont le *Catalogue de la vente de Fromentin* après sa mort suffirait à faire soupçonner la richesse. Fromentin songea même un moment à publier toute une série de ses dessins, formant une sorte d'itinéraire illustré avec texte explicatif. « Ce serait autant des *notes*

(1) *Lettres de jeunesse*, p. 354 (août 1848).
(2) *Revue africaine*, 1910, p. 33.
(3) Lettre à sa mère du 27 juillet 1846. *Lettres de jeunesse*, p. 189.
(4) *Sahel*, p. 197.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de peintres que de simples notes d'archéologues ou de touristes « (1). — Et puis, un véritable carnet de notes « pas lisibles, à peine déchiffrables ; ce sont d'*abondants mementos*, sur des pages d'album, l'équivalent des croquis que je fais d'après nature » (2).

On connaissait déjà depuis longtemps le carnet de notes du voyage d'Égypte (3) : M. Blanchon vient de publier le journal de route de Fromentin dans son voyage de Constantine à Biskra (février-mars 1848 (4) ; sans doute il publiera bientôt d'autres fragments. Or il est facile de constater que Fromentin y note, au jour le jour, non seulement les circonstances, les détails expressifs, l'indication des jeux de lumière qui lui permettront de compléter le carnet d'esquisses, le jour où il voudra tirer de son souvenir un tableau, — mais aussi, et c'est plus caractéristique, les émois familiers de son cœur devant les paysages ; par exemple : « *En Yacoub*, 25 février 1848. Nous atteignons un plateau d'où nous redescendons sur un nouveau lac *(Sebka)*. *Terrible émotion :* lumière, solitude, perspectives extraordinaires, grand vol de courlis... *Saada*, 9 mars 1848. Notre tente est préparée. Intérieur somptueux. Tapis. Trois lits couverts de riches tapis ou d'étoffes de soie. Oreillers en soie brochée d'or, en satin rouge et vert... Belle nuit froide. Rêves et réflexions sans nombre. 9 heures du soir. Souvenirs de France... *11 mars 1848*... Si Ahmet porte aujourd'hui un burnous en drap gris perle sur deux burnous blancs. Les bottes en maroquin jaune et un turban de cachemire jaune [illisible] de la corde de

---

(1) Lettre à A. Du Mesnil, 20 février 1848. *Lettres de jeunesse*, p. 301. — Voir aussi p. 332 (2 avril 1848).

(2) Ces expressions, Fromentin les emploie pour ses carnets de notes de Hollande (Lettre à sa femme du 25 juillet 1875. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1908) : mais elles conviennent tout à fait aux carnets de notes d'Afrique.

(3) Louis Gonse, *Eugène Fromentin*, pp. 257 et suiv.

(4) *Lettres de jeunesse*, pp. 312-316, 317-319.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chameau... Projets. Rêveries sans fin. Vraie nuit du désert, plénitude extraordinaire de l'esprit » (1). Le secret est donc bien simple de cette « mémoire spéciale assez peu sensible aux faits, mais d'une aptitude singulière à se pénétrer des impressions » (2). Fromentin ne nous a-t-il d'ailleurs pas montré Dominique, qui lui ressemble comme un frère d'élection, inscrivant sur les murs de sa maison « des dates, des chiffres, des symboles, des hiéroglyphes » ; il note « toute circonstance où [il se reconnaît] plus d'ampleur, de force, plus de sensibilité, plus de mémoire, où [sa] conscience, pour ainsi dire, [est] d'un meilleur timbre et [résonne] mieux, tout mouvement de concentration plus intense et d'expansion plus tendre » : il veut ainsi « imprimer la trace d'un moment de plénitude et d'exaltation » (3).

Voilà donc avec quelle méthode, jusque dans le sentiment, Fromentin recueillait, et provoquait par l'habitude d'y être si attentif, toutes les manifestations de sa sensibilité. En Afrique comme en France, la nature lui apparaissait bonne surtout à « conserver [ses] souvenirs » (4) : de sa visite à Sidi Okba, il lui reste seulement « la date d'une émotion politique mêlée subitement à une pastorale et un faisceau de palmes qui fixe à tout jamais ses souvenirs » (5) : il a oublié la mosquée. Il aimait à « résumer des années d'existence dans un petit bruit qui vous arrive à peine au creux de l'oreille » (6). Ainsi, en décembre 1852, à Mustapha, il passe une nuit à entendre aboyer des chiens ; aussitôt le souvenir lui revient de tous les cris pareils qu'il a entendus autrefois, et notés ; et à ces souvenirs il rattache tout natu-

(1) *Lettres de jeunesse*, pp. 313, 318, 319.

(2) *Dominique*, p. 50.

(3) *Dominique*, p. 81.

(4) Lettre à P. Bataillard, 7 septembre 1840. *Lettres de jeunesse*, p. 51.

(5) *Sahel*, p. 182 (Voir *Lettres de jeunesse*, pp. 327 et suiv.).

(6) Lettre à A Du Mesnil, 10 août 1843. *Lettres de jeunesse*, p. 95.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rellement aussitôt celui de toutes les émotions qu'il avait ressenties, de toutes les visions qu'il a eues chaque fois qu'il écoutait ces aboiements : un énorme afflux de sensibilité lui monte au cœur. « Ce que j'ai récapitulé de souvenirs, le nombre des lieux que j'ai revus, le nombre aussi des années écoulées qu'il m'a semblé revivre, je ne saurais l'écrire... C'étaient des visions instantanées, rapides, mais d'une vivacité qui m'allait au cœur comme un aiguillon... Que de coins de pays dans l'Ouest, vers la Manche ou vers le Midi ; que de petits villages dont je n'ai pas gardé le nom et que j'ai pour ainsi dire habités cette nuit pendant quelques secondes ! » (1) Trois pages, qui n'ont pas été conservées dans la rédaction définitive de l'*Année dans le Sahel*, nous font assister à un semblable trouble, provoqué de la même manière. Le paquebot qui amène Fromentin, côtoie Majorque ; le voyageur rêve sur cette terre lointaine ; il se rappelle ses impressions d'enfance, quand il voyait, au loin, un navire ancré dans la rade ; aussitôt lui reviennent toutes ses « inquiétudes bizarres » d'alors sur les pays inconnus que le navire avait vus ou devait voir, sur la vie mystérieuse du bord ; et le voilà jeté « jusqu'au soir... au milieu de rêveries sans objet défini, sans limites et... sans conclusion » (2). — En rouvrant son carnet de notes, Fromentin pouvait à volonté recommencer ces heures volupteuses ; il suffisait qu'il eût écrit « Aboiements de chiens dans la nuit » ou « Rêveries sur la côte vue de loin ; rêveries d'enfance sur les navires du port », et aussitôt le souvenir, très embelli, réapparaissait avec tout le cortège des souvenirs anciens ; la jouissance grandissait même à mesure que la réalité s'éloignait dans le temps. — « Qui sait si la réalité vaudrait pour moi maintenant l'illusion du souvenir » (3).

---

(1) *Sahel*, pp. 80 et suiv.

(2) *Revue africaine*, 1910, pp. 15 et suiv.

(3) Lettre à E. Beltrémieux 4 mai 1848. *Lettres de jeunesse*, p. 213.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans les esquisses et dans les notes, les futures descriptions — prose ou peinture — attendaient donc que le souvenir, et le travail des évocations successives achevassent de les transfigurer. Le moment venu, Fromentin reprenait ses lettres, son carnet de route, et il écrivait son journal de voyage, pour sa satisfaction personnelle et celle des amis intimes, « sauf à en tirer parti... si l'occasion s'en offre » ; en même temps il retravaillait son album, en tirait des esquisses, des dessins, des aquarelles (1) ; plus tard seulement il entreprend les tableaux. Il réalisait ainsi deux séries de descriptions : les unes avec des mots, les autres avec de la couleur. Nous pouvons facilement contrôler ce double travail : presque toutes les descriptions un peu importantes de l'*Eté dans le Sahara*, correspondent à des esquisses de l'album, à des dessins postérieurs, ou à des tableaux faits d'après les esquisses. Ainsi : *Sahara*, pp. 260 et suivante. L'entrée à Aïn-Madhy, le 7 juillet 1853 au soir, et le dessin « Fin du Rhamadan », Aïn-Madhy, 7 juillet (2). — P. 270. Une rue à Aïn-Madhy (8 juillet) ; le dessin porte : Aïn-Madhy, 9 h. 1/2, 8 juillet (3). — P. 281. Mort de huit voyageurs dans le pays de la soif ; Études d'Arabes pour le Pays de la Soif (4). — P. 229. La caravane en marche près de Tadjemout ; *Tribu nomade en voyage (Sahara)*, Salon de 1857, n° 1083 du livret. — P. 297. Diffa du soir à Tadjemout ; *Diffa, réception du soir (Sahara)*, Salon de 1857, n° 1084. — P. 255. Bateleurs nègres avec leurs marionnettes ; *Bateleurs nègres dans les tribus*, Salon de 1859, n° 1172. — P. 155. La rue Bab-el-Gharbi à Laghouat ; *Une rue à Laghouat*, Salon de 1859, n° 1173 (5).

(1) Lettre à A. Du Mesnil, 3 juin 1848. *Lettres de jeunesse*, pp. 339 et suiv. Voir aussi *Sahel*, p. 207.

(2) Reproduit dans l'édition illustrée 1887, p. 172.

(3) Reproduit dans Gonse. *Eugène Fromentin*, p. 44.

(4) Reproduit dans Gonse. *Eugène Fromentin*, p. 245.

(5) L'esquisse du tableau est reproduite dans Gonse. *Eugène Fromentin*, p. 132.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— P. 79. Audience du khalifat Si Cheriff; *Audience chez un Khalifat (Sahara)*, Salon de 1859, n° 1176 (1). — P. 227. Dans l'oued M'zi ; *Le lit de l'oued M'zi (Sahara)*, Salon de 1861, n° 1187..., etc. C'est une vraie curiosité, et combien instructive, que de rapprocher l'image et la prose ; lorsqu'il s'agit d'un tableau, on peut constater tout le travail de départ et de choix que le peintre a fait, pour composer un ensemble aux lignes simples et aux attitudes harmonieuses.

Il faut, par surcroit, remarquer que tous ces tableaux ont été exposés après la publication du livre (2), exécutés bien longtemps après la rédaction du récit de voyage ; et la conclusion qu'on en tire est curieuse. Ce n'est pas du tout, semble-t-il, « la difficulté de peindre avec le pinceau » qui décida Fromentin à essayer de la plume (3) ; il a d'abord traduit ses souvenirs avec des mots, s'aidant de ses notes et de ses esquisses ; et c'est beaucoup plus tard seulement qu'il est venu devant le chevalet, comme s'il se rendait compte qu'il avait tout mis dans ses descriptions excepté l'impossible couleur, comme si la description écrite n'avait été qu'une étape dans la préparation du tableau, terme définitif de l'idéalisation artistique (4). Du moins il faut convenir, contrairement à une opinion assez générale, que Fromentin fut presque toujours plus vraiment peintre qu'écrivain ; il se demande quelque part, lui-même, s'il est « le voyageur qui peint » ou « le peintre qui voyage » ; étudions directement ses descriptions écrites, la manière dont il y dispose et élabore les éléments que lui fournissent ses

---

(1) Reproduit dans l'édition illustrée, 1887.

(2) En 1854 *(Revue de Paris)*.

(3) *Sahara*, p. XI.

(4) *Sahel*, p. 219. — Lettre à G. Sand du 15 décembre 1858 (Gonse, p. 151). « Maintenant je peins. Que sortira-t-il de ma palette qui me semble « un dictionnaire encore plus effrayant que celui des mots... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

notes et ses esquisses ; visibles sont les habitudes et les soucis ordinaires du peintre, les trucs mêmes du métier quelquefois ; tout tendra à dissiper cette passagère incertitude : Fromentin a bien été « le peintre qui voyage ».

Trois éléments principaux, diversement utilisés, composent ses descriptions, suivant qu'il s'abandonne plus à telle ou telle de ses chères habitudes d'esprit et d'âme : des éléments plastiques où le peintre trouve satisfaction ; des éléments intellectuels, si je puis dire, où se réalisent ses théories d'esthétique ; des éléments sentimentaux, où se révèle toute sa faculté d'émotion. Essayons de déterminer quels sont ces éléments et comment il en use.

D'abord les éléments plastiques : il est capital de constater, comme d'ailleurs on devait s'y attendre chez un adepte de la doctrine pittoresque, qui, par surcroît, était peintre tout de bon, que presque toujours les éléments matériels de la description ont été traités comme ils l'auraient été dans un vrai tableau ; la plupart des indications du carnet de route avaient d'ailleurs cette destination, et la description écrite n'était le plus souvent qu'une sorte de mise au point en vue du tableau éventuel ; ne fût-ce que dans les lignes et les attitudes, elle s'éloigne déjà de la réalité telle que le souvenir ou les notes l'avaient conservée (1). En « composant » le tableau, Fromentin distribue à nouveau ses éléments : quelques soucis essentiels paraissent le diriger : d'abord et avant tout, la répartition de la lumière et de l'ombre ; ainsi, pour les paysages du Sahara, les tableaux, « à l'inverse de ce qu'on voit en Europe.... se composent dans l'ombre avec un centre obscur et des coins de lumière. C'est en quelque sorte du Rembrandt transposé. » (2). Puis il détermine les plans du paysage et

(1) Voir un aveu intéressant , *Sahel*, p. 134.
(2) *Sahara*, p. 156.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

échelonne à chacun de ces plans, les objets, les personnages, les horizons (1) ; s'il s'agit d'un portrait, le souci sera de dessiner les lignes simples qui rendent visible l'attitude d'un personnage ; Fromentin saura par exemple dessiner en quelques phrases « la ligne oblique et soutenue » du vêtement d'une femme de Laghouat (2). Cette simplification, que l'écrivain cherche à rendre aussi parfaite que possible, est un guide-âne bien commode pour le lecteur ; en effet, l'impression de celui qui voit un tableau se fait d'une seule perception où tout vient se fondre ; l'impression de celui qui lit tâche à se faire d'une série d'additions successives, et pour peu que la description se prolonge sur quelques phrases, l'esprit se fatigue à recomposer un ensemble avec tous les détails qu'il doit se représenter les uns après les autres ; à la fin, il garde le souvenir de quelques traits, mais il ne *voit* pas du tout le paysage ou le portrait qu'on a voulu lui décrire : c'est le cas bien souvent chez Théophile Gautier. Seule une préoccupation extrême, chez l'écrivain, des plans et des lignes générales peut permettre au lecteur de distribuer à mesure les conquêtes successives de son imagination sur les mots. Ce souci, Fromentin l'a toujours vivement ressenti. Pareillement il note avec beaucoup de précision la dégradation des teintes sur les différents plans du tableau, il se défend d'entasser des objets dont le bric à brac ferait de pittoresques effets de couleur locale, et simplifie complaisamment les costumes et les parures. Ce mot de *simple* revient d'ailleurs souvent chez lui, en tête ou à la fin d'une description ; déjà, au premier moment, en présence du spectacle réel, il avait vu *simple* : « Si nombreux, si discordants que soient les détails, ils forment un ensemble toujours simple, toujours lisible à

---

(1) Très caractéristique la description : *Sahara*, p. 27.

2) *Sahara*, p. 145 et suiv.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'œil et facile à inscrire dans un tableau (1) » ; et plus tard, tâchant à représenter à l'esprit cette réalité, il ne se proposait que d'être simple. « Chose admirable et accablante, la nature détaille et résume tout à la fois. Nous, nous ne pouvons tout au plus que résumer, heureux quand nous savons le faire ! Les petits esprits préfèrent le détail. Les maîtres seuls sont d'intelligence avec la nature... Ils ont appris d'elle ce secret de simplicité qui est la clef de tant de mystères. Elle leur a fait voir que le but est d'exprimer, et que pour y arriver, les moyens les plus simples sont les meilleurs (2). »

Voisines des éléments plastiques sont les impressions sonores que le peintre ne peut songer à représenter d'aucune manière, mais que Fromentin a voulu noter dans ses descriptions ; les bruits de la campagne aux diverses heures de la journée avaient toujours été parmi les plus douces sensations qu'il recevait de la nature. Sainte-Beuve et les Goncourt lui ont fait grand mérite de ces notations. « Ce n'est pas seulement vu et peint, c'est écouté, c'est modulé (3). » — « Pour rendre la nature, Th. Gautier faisait seulement appel aux yeux. Depuis, tous les sens des auteurs ont été mis à contribution pour le *rendu* en prose d'un paysage. Fromentin a apporté l'oreille (4). » A vrai dire, on l'avait tenté avant lui, et tel de ces passages « écoutés », qui plaisait à Sainte Beuve, la vue d'un bivouac dormant où les chevaux poussent des hennissements aigus, « tandis qu'une chouette... exhale à temps égaux au milieu du plus grand silence cette petite note unique, plaintive, qui fait clou ! et semble une respiration sonore plutôt qu'un chant (5), » avait déjà été écrit par Chateaubriand, dans

(1) Lettre à E. Beltrémieux, 17 novembre 1845. *Lettres de Jeunesse*, p. 254.

(2) *Sahara*, p. 73 et suiv.

(3) Sainte Beuve. *Nouveaux lundis*, VII, 107.

(4) *Journal des Goncourt*, VI, 318.

(5) *Sahara*, p. 24.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la fameuse description d'une nuit d'Amérique où « tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara qui... expiraient à travers les forêts solitaires (1). » Mais Chateaubriand ne s'est proposé d'évoquer ces impressions sonores qu'avec des mots abstraits, tandis que Fromentin, au moins une fois dans son œuvre, a tenté de les représenter concrètement ; il a transposé les sensations et *peint* le silence. « S'il arrive qu'un ramier passe au-dessus de ma tête, je vois son ombre glisser sur le terrain, tant ce terrain est uni ; et j'entends le bruit de ses ailes, tant le silence qui se fait autour de moi est grand. Le silence est un des charmes les plus subtils de ce pays solitaire et vide. Il communique à l'âme un équilibre que tu ne connais pas, toi qui as toujours vécu dans le tumulte ; loin de l'accabler, il la dispose aux pensées légères ; on croit qu'il représente l'absence du bruit, comme l'obscurité résulte de l'absence de la lumière, c'est une erreur. Si je puis comparer les sensations de l'oreille à celle de la vue, le silence répandu sur les grands espaces est plutôt une sorte de transparence aérienne, qui rend les perceptions plus claires, nous ouvre le monde ignoré des infiniment petits bruits, et nous révèle une étendue d'inexprimables jouissances (2). »

Avec les éléments « intellectuels » des descriptions, le travail de mise en œuvre va devenir plus apparent encore. Les théories esthétiques de Fromentin lui interdisaient de voir « le laid », « le petit » ; à ses yeux, la nature et l'humanité algériennes réalisaient presque le miracle d'une perpétuelle beauté. Il n'aurait eu garde de faire figurer dans ses tableaux les disparates, les détails sales ou grotesques qui s'étaient pourtout, malgré tout,

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré. I, 383.

(2) *Sahara*, p. 69 et suiv.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

imposés à son souvenir ; même dans des passages de simple récit, il souffre à dire que les enfants arabes ont « des paquets de mouches fixés au coin des yeux, des narines et des lèvres » (1) ; il s'indigne de rencontrer près de Blidah un Auvergnat qui joue de l'orgue de Barbarie, et plus tard ce souvenir lui revient avec amertume (2) ; à peine ose-t-il insinuer que quelquefois la vermine l'a empêché de dormir (3), etc. Grâce à ces nécessaires éliminations rien ne gâtera l'ensemble clair et harmonieux du tableau. Mais ce qui est plus remarquable, dans cet ordre de préoccupations, c'est le travail d'abstraction que bien souvent Fromentin réalise sur les données de ses tableaux, et dont le résultat, si d'autres tendances n'eussent contrarié celle-ci, aurait été d'enlever tout pittoresque et même toute localité. « Je n'ai de goût sérieux, avoue-t-il, que pour les choses durables, et je ne considère avec un sentiment passionné que les choses qui sont fixes... (4). Dans la nature la vie est... multiple... Dans le tableau le caractère est définitif, le moment déterminé, le choix parfait, la scène fixée pour toujours et absolue. *C'est la formule des choses, ce qui doit être vu plutôt que ce qui est*, la vraisemblance du vrai plutôt que le vrai. Il n'y a guère, que je sache, d'autre réel en fait d'art que cette vérité d'élection » (5). En un mot il faut que le tableau ait un sens qui puisse s'exprimer par des mots abstraits, et qu'il ait été conçu en vue de ce sens. Au lendemain de son premier voyage d'Algérie, il va jusqu'à écrire : « Je ne demande point à la nature un tableau tout fait, mais seulement la substance et l'idée génératrice du tableau » (6) ; et cette

(1) *Sahara*, p. 152.
(2) *Sahara*, p. 257.
(3) *Sahara*, p. 122.
(4) *Sahel*, p. 108.
(5) *Sahel*, p. 149. Les italiques ne sont pas dans le texte.
(6) Lettre à P. Bataillard, septembre 1846. *Lettres de jeunesse*, p. 194.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

idée génératrice ce sera par exemple le « sentiment vif et depuis longtemps acquis *du midi dans les bois au bord de l'eau* » (1), ou « un groupe d'arbres ayant un caractère antique » (2); peu importe dès lors la rivière, ou l'espèce des arbres : seule « l'impression originaire » compte (3).

En suivant ce goût, plus philosophique que plastique, Fromentin se laisse entraîner à des descriptions abstraites et comme rationnelles, où en dehors de la réalité locale et du moment, il tentera une synthèse d'impressions et d'observations éparses; si, par exemple, il fait « le tableau d'un intérieur de rue de marchands arabes », il veut « que ce soit sinon un *portrait*, du moins une impression fidèle et comme un specimen du pays (4) ; » de même il finit par découvrir que « le côté le plus neuf, le plus pittoresque, le plus riche en matériaux, comme en interprétation de l'Algérie, c'est « *la vie de la tente* de l'Arabe nomade. Là est vraiment le trait bibliquedu peuple; pris dans la réalité, c'en est le trait flamand. J'ai des données là dessus qui me permettent de faire au moins deux ou trois tableaux importants, mes souvenirs y aidant » (5). On retrouvera, dans *Dominique* (6), et dans les notes de voyage sur l'Égypte (7), ce souci de définir d'abord la formule abstraite du paysage, pour ensuite l'accentuer dans la représentation picturale. Ce travail intellectuel que Fromentin faisait

---

(1) Lettre à P. Bataillard, 17 novembre 1843. *Lettres de jeunesse*, p. 99.

(2) Lettre à P. Bataillard, septembre 1846. *Lettres de jeunesse*, p. 194.

(3) Voir la longue dissertation sur cette question : *Sahel*, p. 220 et suiv.

(4) Lettre à M. et M^me^ Beltrémieux, 17 novembre 1847. *Lettres de jeunesse*, p. 254.

(5) Lettre à M. Du Mesnil, août 1848. *Lettres de jeunesse*, p. 352.

(6) Par exemple, p. 179.

(7) L. Gonse, *Eugène Fromentin* : par ex., p. 298, 301, 303.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour quelques uns de ses tableaux, il l'a fait pour beaucoup de ses descriptions. La description d'Aïn-Madhy par exemple, aura comme idée génératrice une « physionomie taciturne... un air de commandement avec des dispositions de défense, quelque chose de religieux et d'austère » qui fera ressembler cette ville du Sud algérien à Avignon (1). Pareillement « tout le paysage du Sahel se réduit presque à ces trois notes... le blanc, le vert et le bleu... Ajoutes-y la couleur violette et brune des terrains oxydés de fer, fais monter comme un arbre chimérique au milieu des massifs verts la haute tige d'un peuplier blanc tout pailleté comme un travail d'orfèvrerie ; rétablis par la ligne horizontale et bleue de la mer l'équilibre de ce tableau un peu cahoté, et tu auras une fois pour toutes la formule du paysage algérien » (2). Une page de l'*Eté dans le Sahara* suffira à nous décrire « cette chose surprenante qu'on appelle le désert » ; la *formule* enferme toutes les circonstances possibles d'heure ou de lieu (3). Grâce à cette simplification constante, à cette élimination voulue de tout ce qui ne concourt pas à l'effet artistique ou à l'intention véritable du tableau, grâce à cette suppression, en un mot, de tout ce qu'on « n'a pas motif de voir » (4), Fromentin a pu écrire des pages entières de description qui sont de véritables tours de force, celles par exemple où il nous montre, du haut de la Tour de l'Est à Laghouat, la succession des teintes sur le désert au cours de la journée depuis l'heure du soleil levant où « le pays tout entier est rose, d'un rose vif avec des fonds de fleurs de pêcher », jusqu'à celle où « le soleil descend sur les montagnes violettes » (5). Voilà à quoi aboutit quelque-

(1) *Sahara*, p. 265.

(2) *Sahel*, p. 68.

(3) *Sahara*, p. 183.

(4) Expression de Sainte-Beuve, en parlant de certaines descriptions de *Dominique* (Nouveaux Lundis, VII, 140).

(5) *Sahara*, p. 183 et suiv.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fois, et à quoi tend presque toujours l'art de Fromentin : atteindre l'esprit en lui fournissant une matière intelligible, plutôt que d'éblouir l'imagination par une confusion de détails pittoresques.

Venons maintenant aux éléments purement sentimentaux de ces descriptions : il y tiennent une grande place, mais, à moins de recommencer ici l'analyse de la sensibilité de Fromentin, on ne peut guère noter que quelques caractéristiques très générales. Plus que le besoin rationnel des formes fixes et des lignes simples, les émois délicats de Fromentin devant la nature sont la marque la plus reconnaissable de ses descriptions ; et seule elle suffirait à en révéler l'auteur. Si précis et si pittoresque que soit un tableau, il enferme toujours la confidence des angoisses ou des jouissances que la réalité d'abord, et surtout le souvenir ont données à l'écrivain : toujours Fromentin veut saisir « le côté poétique et intime des choses » (1).

Sans doute les expressions de cette sentimentalité sont quelquefois médiocres ; du moins un lecteur du XX^e siècle n'appréciera-t-il pas beaucoup certains airs de romance vraiment bien démodés aujourd'hui, ce que Flaubert appelait férocement « les commentaires et réflexions chateaubrianesques sur la fuite des jours, la chute des feuilles et celle des cheveux (2) ». Ces lieux communs de la rêverie romantique, les couplets types sur le chant des oiseaux, sur la patrie absente, sur la mort, ne sont pas bien nombreux dans le premier volume, et à peine s'étendent-ils chacun sur quelques lignes ; mais avec l'*Année dans le Sahel*, Fromentin encouragé sans doute par les éloges que George Sand, entre autres, avait faits de sa sensibilité, consentait tout-à-fait à étaler la vie secrète de son cœur, tous ses

(1) Lettre à P. Bataillard, 4 octobre 1847. *Lettres de jeunesse*, p. 240.

(2) *Correspondance*, 25 avril 1858, III, 127.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

émois, petits ou grands. La *Revue des deux Mondes*, où il publia son livre, n'avait pas peur de ces lieux communs, qui ont comme un vernis de tradition et de noblesse ; tel entretien avec un petit oiseau qui vient de France ou qui y va, telle explication du sens mystérieux qu'a le chant du rossignol, tel émoi guerrier devant le régiment qui passe (1), par exemple, ont été avant Fromentin, et après lui, tirés à des centaines d'exemplaires ; c'est *joli* — « Je vois *joli* et pas *grand*, reconnaissait-il lui-même ; c'est peut-être de tous mes défauts celui qui me désole le plus, parce que c'est un défaut de nature qui ne sera jamais tout-à-fait corrigible (2) » — c'est joli, mais c'est du poncif; et l'artiste ne s'y serait probablement pas arrêté, si le rêveur n'eût gardé un délicieux souvenir des rêveries confuses où l'avaient entraîné ces banales occasions.

Partout ailleurs les correspondances familières que l'écrivain établit entre le paysage et ses propres sentiments, plus spontanées, révèlent toutes les délicatesses d'une sensibilité assez riche pour n'avoir besoin de rien emprunter au fonds commun. La manière la plus ordinaire et la plus discrète, ce sont des épithètes sentimentales habilement mélangées aux épithètes pittoresques : « un ciel balayé, brouillé, *soucieux*, plein de pâleurs *fades* d'où le soleil se retirait sans pompe et comme avec de *froids sourires*... Je passai une heure entière couché près de la source à regarder ce pays pâle, ce soleil pâle, à écouter ce vent si doux et si *triste*. La nuit qui tombait n'augmenta ni la solitude, ni l'*abandon*, ni l'inexprimable désolation de ce lieu (3) » — « un si *calmant* éclat descendait des étoiles... (4) » — « le ciel

(1) *Sahel*, pp. 5, 95, 14.

(2) Lettre à P. Bataillard. 12 novembre 1847, *Lettres de jeunesse*, p. 251.

(3) *Sahara*, p. 46. Les italiques ne sont pas dans le texte.

(4) *Sahara*, p. 180, même observation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

est d'un bleu ardent et *stérile*... (1), etc. ». La rêverie se fond avec la vision en un même effet ; le paysage est simplement nuancé. Ailleurs cette fusion n'est pas faite aussi intimement ; après une description purement plastique, Fromentin donne, par une phrase, par un simple mot, l'interprétation sentimentale que sa rêverie a faite du tableau ; ainsi il décrit en deux pages une réception le soir sous la tente, les hôtes, les serviteurs, le douar, les troupeaux, l'horizon, les « petites tasses vertes » où l'on boit le café, « sur lesquelles il y avait écrit en arabe : « Bois en paix »... et il termine « De ce tableau... que je voudrais écrire avec des signes de flammes et des mots dits tout bas, je ne garderai qu'une seule note qui contient tout : *Bois en paix* (2) ». De même il esquisse un misérable village, perdu dans des rochers jaunâtres, abimé sous le siroco et la poussière, éclairé par un jour plombé, et il lui voit « une physionomie violente et pour ainsi dire pleine d'angoisse (3) ».

Tous ces éléments de la description — pittoresques, rationnels, ou sentimentaux — s'amalgament d'ailleurs si bien en général qu'on ne peut les isoler que par un travail artificiel et de pure curiosité. Fromentin, sans effort, grâce à ses dispositions natives, grâce à l'élaboration lente qu'ont subi ses souvenirs, semble en effet n'avoir souci que de représenter ce qu'il a vu. Il écrira plus tard que la nature est « à la fois ce que chacun sent, conçoit, rêve, exprime (4) » ; cette définition, étonnamment idéaliste, qui associe les sensations qu'on reçoit de la nature, la conception rationnelle qu'on s'en fait, les rêveries qu'on lui demande, la manière enfin dont on la représente, explique peut-être mieux que tout autre commentaire l'attrait complexe des descriptions de Fromentin.

---

(1) *Sahara*, p. 181, même observation.

(2) *Sahara*, p. 28.

(3) *Sahara*, p. 86.

(4) Note de juillet 1875, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1908, p. 281.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III

LES RÉDACTIONS SUCCESSIVES. — CORRECTIONS ET RETOUCHES LE TRAVAIL DU STYLE.

Fromentin a rédigé ses deux volumes d'impressions algériennes sous une forme qui nous semble être tantôt celle d'un journal de route intime, et tantôt celle de lettres adressées à des amis ; dès les premiers moments d'ailleurs, il y avait eu cette espèce d'incertitude ; la lettre, réellement envoyée, développait un épisode du journal ; quelques lignes du journal pouvaient au besoin inspirer une lettre. Aussi quand Fromentin se décida à donner une « forme littéraire » à ses souvenirs, suffisamment embellis avec le temps, c'est sous cette forme mixte qu'il les rédigea. « Je vais, aussitôt ma correspondance achevée, — écrit-il à A. Du Mesnil, le 3 juin 1848 — me mettre à reprendre à partir de janvier le récit de mon voyage. Il te sera adressé, je le ferai pour nous, sauf à en tirer parti de la façon qu'on pourra si l'occasion s'en offre (1) ». L'occasion tarda un peu, mais elle s'offrit enfin, et plusieurs fois. Après le voyage de 1852-1853, la jeune *Revue de Paris*, qu'avait fondée Th. Gautier, accepta de publier l'*Eté dans le Sahara ;* mais la publication en fut lente, souvent interrompue (2), et personne ne paraît y avoir pris garde. C'est seulement après l'apparition de l'ouvrage en volume, deux ans après, que Th. Gautier s'enthousiasma (3), et demanda à Fromentin pour l'*Artiste*, qui était vraiment sa revue et celle de la doctrine pittoresque, une suite de ses

(1) *Lettres de Jeunesse*, p. 333. Voir la dédicace du *Sahara* à A. du Mesnil.

(2) 1er et 15 juin, 15 août, 1er septembre, 1er et 15 novembre, 1er décembre 1854.

(3) Son article parut dans l'*Artiste* les 22 février et 1er mars 1857.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

impressions (1). De nouveaux fragments du voyage de 1852-1853 furent ainsi publiés (2). Alors la *Revue des Deux Mondes*, sur la recommandation d'amis de Fromentin (3), se décida à faire accueil à ce jeune écrivain, en passe de devenir célèbre ; les derniers fragments du voyage de 1852-1853 parurent (4). Les journaux de voyage de 1846 et de 1847-1848 restèrent inédits ; et il en fut de même pour les voyages d'Égypte (1869) et de Hollande (1875). Après 1859, malgré le succès qu'il avait obtenu, Fromentin jugea inutile de tirer parti de ses carnets de route.

Mais si, en 1854, en 1857 et en 1858, Fromentin a publié un récit de voyage dont il avait sans doute rédigé la plus grande partie à la fin de 1853 et au début de 1854, il ne faut pas croire que son effort se soit alors borné à sortir d'un tiroir, et à envoyer à l'imprimeur le manuscrit jusque-là réservé à quelques amis. Pour l'*Année dans le Sahel* en particulier, quatre ans après la première publication, il se donna « pour but et pour thème de faire mieux (5) ». A Th. Gautier il avait remis, pour le publier dans l'*Artiste*, à peu près tel quel probablement, le début de son journal de voyage (6). Mais, avant la publication définitive dans la *Revue des Deux Mondes*, il reprit et remania ce début — et, j'imagine, le reste du journal, de façon à ce George Sand, et le public avec elle, vissent « un progrès très grand et très sensible du *Sahara* au *Sahel* (7). Ce

---

(1 E. Feydeau. *Th. Gautier*, p. 115.

(2) Juillet-août 1857.

(3) Ch. Edmond par exemple (Voir Gonse. *Eugène Fromentin*, p. 148) ; George Sand recommanda chaudement Fromentin à Buloz (Gonse, p, 107).

(4) Novembre-décembre 1858.

(5) Lettre à G. Sand, 15 décembre 1858 (Gonse, p. 148).

(6) C'est d'ailleurs publié avec le sous-titre « Fragments d'un journal de voyage ».

(7) Lettre de George Sand, 12 décembre 1858. (Gonse, *Eugène Fromentin*, p. 147).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

petit livre, affirme-t-il alors à George Sand, a été écrit, je puis le dire, sous l'impression directe de vos encouragements, avec l'intention d'y répondre et le désir ardent de les justifier » (1). — Quelles ont été les intentions de ce dernier travail ? Quelle nouvelle élaboration Fromentin a-t-il fait subir à ses souvenirs ? A quels nouveaux scrupules, après tant d'autres, a-t-il obéi ? C'est à quoi l'édition critique que j'ai publiée au début de cet article permet de répondre de façon assez satisfaisante ; bien qu'elle ne comprenne qu'un sixième du volume, les tendances qu'elle révèle sont manifestes au cours du livre entier.

Je ne fais pas état des nombreuses retouches du style, qu'une simple lecture signalera aisément ; on y voit un effort constant en vue de la précision ; beaucoup de mots supprimés, quelques uns ajoutés pour rendre l'expression plus appropriée ; des atténuations là où les mots forçaient la pensée, ailleurs des renforcements ; un souci de l'harmonie de la phrase, (2) etc. Mais cela, évidemment, n'a rien de bien particulier à Fromentin ; tout écrivain un peu scrupuleux a connu cette perpétuelle amélioration de la forme.

La plupart des changements et les plus caractéristiques tendent à diminuer dans l'œuvre le caractère du journal, écrit sur les lieux, ou peu de temps après, et à la rapprocher au contraire d'un récit médité et réfléchi, où le pittoresque des détails, s'il subsiste, ne vient qu'après le commentaire psychologique et le document instructif. Un petit détail de style est symptomatique : la suppression de nombreux *je*, *moi* (3), telle opinion ou telle constatation présentée d'abord comme tout-à-fait personnelle, acquerra le prestige d'une vérité

(1) Lettre du 15 décembre 1858. (Gonse, *Eugène Fromentin*, p. 148).

(2) Il ajoute quelques rares redondances d'expression.

(3) Par ex, *Revue africaine* 1910 : toute la page 22, et pp. 21, 23, 24, 48, etc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

générale ou la certitude d'une observation rigoureuse : l'auteur s'efface. Il supprime également des renseignements sur ses propres faits et gestes, naturels dans un journal presque quotidien : on ne saura plus qu'il somnola pendant une partie de la traversée, qu'il avait un atelier dans sa maison, qu'il écrit et dessine en marchant, qu'il a passé par tel chemin plutôt que par tel autre (1). Beaucoup d'autres observations qui n'avaient à ses yeux que le mérite de l'avoir amusé un moment, mais qui ne lui semblent plus susceptibles d'instruire vraiment, disparaissent : sont rayées, quatre grandes pages sur la traversée et ses divers incidents : le patron marseillais qu'on croise au sortir du port, l'Anglaise qui va aux Indes, le passage devant les Baléares, etc. (2) ; il n'en reste que trois ou quatre indications bien vagues sur la lumière, le vent et un passage d'oiseaux. Rayés aussi de nombreux détails sur la maison de Mustapha et son voisinage (3) ; dans la *Revue des Deux Mondes* Fromentin avait même à peu près supprimé toute cette partie de l'ouvrage ; il a eu des scrupules et l'édition en volume en a restitué quelques fragments (4). Pareillement sont éliminés des renseignements, qu'il estime d'une précision inutile, sur la route d'Alger à Mustapha, les voitures qui la desservent et les principales curiosités du chemin (5). Dans la description d'une rue arabe, des ratures suppriment plusieurs traits qui esquissaient l'architecture branlante des maisons et l'aspect des boutiques (6) ; un personnage perd son nom, ou du moins son prénom qui lui servait de nom (7) ; une rue, son écriteau (8) ; on ne sait

(1) Par ex. pp. 24, 33, 54, etc.
(2) Pp. 12 et suiv.
(3) Pp. 24, 26, 29.
(4) P. 26.
(5) Pp. 33. 34, 36, 37, 38, 41, 42, 43.
(6) Pp. 48, 49.
(7) P. 30.
(8) P. 57.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

point, que quelques protestations sur l'enlaidissement plus à quelle distance Maison-Carrée est d'Alger, etc. Toutes les glanures ainsi abandonnées réjouiront évidemment les amis du vieil Alger ; la plupart ont leur prix. Mais ces traits uniquement pittoresques, que Fromentin jugeait tout naturel de publier dans l'*Artiste*, où l'on aimait que les écrivains fissent *voir* le plus de réalité possible, lui parurent inutiles du jour où il chercha à « faire mieux » ; du moins il estima qu'il y en avait trop, et il en enleva bon nombre, ne laissant que ceux dont la présence lui paraissait utile à l'intérêt essentiel du récit. La *Revue des Deux Mondes* et son public consentaient bien qu'on pût distraire par des curiosités de voyage, mais il fallait qu'on donnât autre chose aussi, plus substantiel à leur gré ; Fromentin n'y manqua pas.

De nombreuses additions, quelques unes très longues, compensent largement, au point de vue matériel en tout cas, ces suppressions. Ce sont d'abord quelques lieux communs qui n'étaient point déplacés à la *Revue des Deux Mondes*, vers 1860 : couplet sur la rapidité des voyages modernes, et les progrès de l'industrie qui en chasse la poésie, phrases érudites sur la perfidie antique de la mer Méditerranée, constatation classique que tout a été dit et qu'on vient trop tard... (1) Mais c'est là peu de chose D'autres additions sont bien plus remarquables. Si jamais un voyageur en Algérie fut indifférent et même hostile à l'œuvre que l'administration française y a poursuivie, si jamais quelqu'un se désintéressa autant des questions de civilisation, de colonisation, et oublia tous les problèmes d'ethnologie, pour ne regarder que les paysages, les costumes et les gestes, c'est bien Fromentin: la lecture de l'*Été dans le Sahara* suffirait à le prouver. Le début du journal de voyage publié dans l'*Artiste*, n'offre guère d'ailleurs, sur ce

(1) Pp. 12, 13, 31.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'Alger par les Français, et sur les contraintes imposées aux Arabes. A la *Revue des Deux Mondes*, il fallait instruire, au moins par moments ; aussi des pages entières ont été ajoutées, dans le texte définitif, qui disent les réflexions de Fromentin sur la conquête et son avenir, sur l'assimilation impossible du peuple arabe (1) ; des renseignements nouveaux ont été donnés sur la vie indigène ; des détails simplement pittoresques ont été accompagnés de commentaires qui leur confèrent une valeur générale (2) Grâce à ces nouveaux développements l'œuvre, qui n'avait été jusqu'alors que le journal d'un artiste, pouvait prétendre à intéresser les historiens et les économistes.

Mais ce que George Sand avait apprécié surtout chez Fromentin, c'était, elle l'a dit elle même, son « âme rêveuse et contemplative mariée pour ainsi dire avec l'éternel spectacle de la nature » (3) ; encouragé dans une tendance qui lui était naturellement si chère, Fromentin a introduit dans son récit de nouveaux éléments sentimentaux ; les rêveries dont il avait un peu contenu l'expression dans son premier livre s'étendirent plus librement ; George Sand en fut tout à fait satisfaite, et c'est là sans doute le progrès que, par lettre (4) et publiquement (5), elle constatait dans la nouvelle œuvre. Dès le début, cette complaisance plus grande de l'écrivain aux manifestations de sa sensibilité se marque de façon indéniable ; le premier texte avait recueilli une petite aventure de voyage : un rouge-gorge réfugié dans la cabine du passager, et rendu par lui à la liberté (6). Tout au plus Fromentin ajoutait-il à cette

(1) P. 42 (note 5).
(2) Pp., 45, 46, 51, 53, etc.
(3) *La Presse*, 10 mars 1859.
(4) Lettre du 12 décembre 1858.
(5) *La Presse*, 10 mars 1859.
(6) Pp. 17 et suiv.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

simple histoire. « S'il allait en France, il a pu le dire aux oiseaux de son espèce qui chantent à l'heure où j'écris ceci dans les tilleuls frissonnants de mon jardin ». Dans la rédaction définitive, le passage a été complètement remanié, et c'est cette dernière phrase qui en est devenu le thème essentiel ; il est à peine question de l'incident ; le rouge-gorge palpite d'émotion ; le voyageur lui adresse un discours ; il l'envoie vers ceux qui lui sont chers ; il évoque la maison d'enfance ; le rouge-gorge hésite, puis se dirige vers le Nord ; c'est presque un petit drame sentimental, où s'est complu la rêverie de Fromentin. De même deux paragraphes ont été ajoutés pour affirmer que le voyageur, quoiqu'il ait passé la mer, reste face à face avec la France qu'il vient de quitter (1). A vrai dire en deux ou trois autres endroits Fromentin supprime ces développements sentimentaux ; ce n'est qu'à l'apparence. Les réflexions sur Mayorque entrevue au loin (2), étaient décidément un hors-d'œuvre. Quelques expressions de pitié devant un vieux palmier disparaissent (3) : c'est une simple retouche de style, toute la phrase dit la mélancolie du spectacle, et au surplus ce vieux palmier devient un symbole véritable du peuple arabe.

Sur quelques points, il semble que l'idéalisation du souvenir fasse un nouveau progrès du texte de l'*Artiste* à celui de la *Revue des deux Mondes* ; du moins quelques arrangements, nécessaires à une meilleure harmonie de l'ensemble, décèlent ce besoin d'embellissement. Le rouge-gorge se laissait prendre d'abord parce qu'il était incapable de résister ; plus tard il vient se réfugier avec confiance dans la main du voyageur ami ; celui-ci le nourrit, passe la nuit à donner la chasse aux mouches, il l'aide à s'envoler ; le sentiment y gagne, le

(1) P. 19, n. 4.
(2) Pp. 16 et suiv.
(3) P. 39.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tableau aussi : on a vaguement l'impression que l'oiseau se doit d'être un messager fidèle (1). Les fenêtres françaises et leurs contrevents sont effacés dans le panorama d'Alger ; les quelques toitures qui déparent la ligne des terrasses deviennent problématiques ; il faudrait faire effort pour les compter (2). De légers remaniements feront d'un bain de chevaux pittoresque et bruyant, un doux tableau, qui se détache sur les perspectives azurées et nacrées de la mer (3). Les rues arabes perdent tous les détails précis qui leur donnaient tant de relief, pour n'être plus dans leur ensemble qu'une « masse de maçonnerie bâtie comme un sépulcre » (4). La rencontre du brodeur indigène est dépouillée de ce qui lui restait de localité (5).

D'importantes modifications dans le plan répondent au besoin de logique, à ce goût du rationnel que nous avons signalé : dans le journal de voyage, Fromentin avouait une indifférence provisoire au plan « Je n'essayerai pas de mettre un ordre [à mes souvenirs] ; je les inscrirai seulement à leur date, au début de ce journal, plutôt sous forme de notes que de tableaux ; et sans m'occuper de savoir si ce nouveau préambule, absolument descriptif sera dans des proportions heureuses avec la suite de mon récit » (6). Ces scrupules, simplement différés, ont, dans la rédaction définitive bouleversé la disposition de la matière : la chronologie cède à la logique intime du sujet. La description de la vue qu'on a sur Alger de la maison de Mustapha passe avant la description de la maison elle-même ; c'est en effet le panorama qui est l'essentiel, et non point le lieu où l'on

(1) P. 19.
(2) P. 25.
(3) P. 37.
(4) P. 49.
(5) Voir ici p. 365.
(6) P. 31.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

est allé s'installer pour le voir (1). Le voyage de Mustapha à Alger vient après la visite d'Alger et pour la même raison (2). Les juives et les négresses qu'on rencontre dans les rues de la ville ne figuraient dans le récit qu'après des renseignements sur la promenade qui amenait Fromentin à les rencontrer (3) ; comme elles sont des types remarquables de la population indigène, il est naturel que leur portrait succède à la description des rues.

On le voit, Fromentin, par ce dernier travail de remaniement, s'éloignait de plus en plus de l'école de Th. Gautier. Cédant à des préférences personnelles, cédant aussi aux conseils de George Sand à qui il gardait une affectueuse reconnaissance de son accueil, il en venait à préférer l'*émotion* à l'*image*, alors que bien longtemps il avait tâché de leur faire une part au moins égale ; il était ravi qu'on lui démontrât « que par instinct, comme par théorie [il était] à l'opposé de ce qu'on appelle aujourd'hui le réalisme (4) ». Peut-être est-ce là une des raisons qui le firent renoncer aux récits de voyage, et il entreprit d'écrire une fiction romanesque, où pût s'étaler, avec le roman de sa jeunesse, toute son impérieuse sensibilité ; ce fut *Dominique*, qu'il dédia à George Sand. Puis pendant près de vingt-cinq ans, il cessa d'écrire.

Ce silence subit après la manifestation d'un talent incontestable, après l'accueil enthousiaste des meilleurs critiques, garde quelque chose de mystérieux. *Dominique* en donne sans doute l'explication. Comme Fromentin, Dominique de Bray a publié quelques œuvres de jeunesse ; deux d'entre elles ont eu un vrai succès ; un ami lui déclare qu'il a un « grand talent » et lui prédit « des

---

(1) P. 22.

(2) P. 31.

(3) P. 54.

(4) Lettre à George Sand, 20 février 1859. (Gonse. *Eugène Fromentin*, p. 152).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

destinées à [lui] faire tourner la tête » (1). — « Le léger trouble d'esprit qui suivit ces heureux débuts de ma vie littéraire se dissipa très vite... J'examinai posément ce qu'il y avait de légitime au fond d'un pareil succès, ce qu'il fallait en conclure, s'il y avait là de quoi m'encourager. Je fis le bilan très clair de mon savoir, c'est-à-dire de mes ressources acquises, et de mes dons, c'est-à-dire de mes forces vives ; je comparai ce qui était factice et ce qui était natif, je pesai ce qui appartenait à tout le monde, et le peu que j'avais en propre. Le résultat de cette critique impartiale, faite aussi méthodiquement qu'une liquidation d'affaires, fut que j'étais un homme distingué et médiocre » (2). Dominique parcourut sa bibliothèque ; il vit combien peu de livres méritent de de vivre. « Celui qui prenait les ombres méritantes dans sa barque m'aurait certainement laissé de l'autre côté du fleuve et j'y restai. Une fois encore j'entretins le public de mon nom, du moins de mon personnage imaginaire ; ce fut la dernière » (3).

Cette extraordinaire sévérité dans le jugement de soi-même, où se révèle toute la noblesse d'un beau caractère et toutes les défiances d'une haute intelligence, explique comment Fromentin a pu tout d'un coup s'interdire ce métier d'écrivain auquel il s'était si passionnément préparé dès la jeunesse ; pendant près de vingt ans il n'avait cessé de travailler et de perfectionner toutes ses facultés d'intelligence et de sensibilité ; il était devenu un maître du style ; ses livres avaient été préparés avec un scrupule rare, longtemps élaborés, plusieurs fois remaniés avant de paraître. C'est peut-être l'énormité même de ce travail, et les

(1) *Dominique*, p, 276. George Sand lui écrivit : « Vous avez plus de talent en vous... peut-être, entre nous soit dit, que tous ceux qui écrivent en ce moment sur n'importe quoi ! » Lettre du 27 mars 1857. (Gonse, p. 144).

(2) *Dominique*, pp. 276 et suiv.

(3) *Dominique*, pp. 278 et suiv.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ambitions qu'il justifiait, qui lui firent trouver médiocre un résultat que d'autres eussent jugé magnifique. Peut-être la seule chose qui finit par lui importer fut-elle d'analyser, à un moment où l'âge mûr le transformait, toute la sensibilité de ses années de jeunesse : après *Dominique*, il n'avait plus rien à dire

Qui sait d'ailleurs si la rareté même de ses descriptions algériennes n'a pas mieux servi sa gloire qu'il ne le pensait ! leur groupe, s'il n'était pas si petit, se détacherait-il en aussi bonne place au milieu de toute la littérature descriptive ? Il y a dans l'œuvre de George Sand, que Fromentin admira tant, de très beaux tableaux de nature ; mais ils sont perdus dans l'amas de plus de cent volumes, et dès maintenant on ne se soucie plus beaucoup d'aller les y chercher.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE (N° 276)

I. — 5

II. — Indications pour la lecture du texte de Fromentin qui suit 9

III. — Édition critique du début d'*Une Année dans le Sahel*.. 12

DEUXIÈME PARTIE (N° 279)

I. — Les idées directrices et les influences déterminantes. 343

II. — Le choix, la conservation et l'élaboration des souvenirs. Les éléments de la description et la composition du tableau..... 362

I. — Les rédactions successives. – Corrections et retouches. Le travail du style..... 382

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN. — ALGER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ouvrages édités par la Maison A. JOURDAN

ESTOUBLON ET LEFÉBURE, **Code de l'Algérie annoté :**

1830-1895. — 1 vol. grand in-8°, relié..... **50** francs
1896-1905. — 1 vol. grand in-8°, relié..... **40** —
Supplément annuel, l'un..... **3** fr. **50**

Collection complète de la Jurisprudence algérienne, depuis la conquête jusqu'en 1910 :

38 volumes in-8°..... **784** francs

BRIVES. — **Voyages au Maroc,** 1901-1907, av. cartes. In-4°. **20** fr.

CHARPENTIER, I. ✠. — **Précis de législation algérienne et tunisienne.** In-8°..... **7** fr. **50**

DAIN (A.). — **Étude sur la naturalisation des étrangers en Algérie.** In-8°..... **1** fr.

Du conflit du titre de propriété. In-8°..... **1** fr.

Le système Torrens. De son application en Tunisie et en Algérie. In-8°..... **3** fr. **50**

DEPONT (A.) ET COPPOLANI (X.). — **Les Confréries religieuses musulmanes.** In-4°, carte. **25** fr.

FAGNAN (E.), I. ✠. — **Histoire des Almohades** d'Abd el-Wâh'id Merrâkechi. In-8°..... **7** fr. **50**

Mariage et répudiation, traduction avec commentaires (Sidi-Khalil). In-8°..... **5** fr.

Alger au XVIII^e siècle, par Venture de Paradis. In-8°.. **3** fr. **50**

Annales du Maghreb et de l'Espagne de Ibn El-Athir. In-8° **10** fr.

FRANCE DE TERSANT (R. DE). — **Essai théorique et pratique du Système Torrens.** **2** fr. **50**

LARCHER. — **Code Tunisien des obligations et des contrats,** avec les décrets du Bey du 15 décembre 1906 et du 30 juin 1906, accompagné d'observations critiques. In-8°..... **5** fr.

Les tribunaux répressifs indigènes..... **2** fr. **50**

LUCIANI, ✲. — **Chansons kabyles.** In-8°..... **2** fr.

El-H'aoudh, manuscrit berbère. In-8°..... **4** fr.

MASSIGNON. — **Le Maroc** dans les premières années du XVIII^e siècle. 1 vol. in-4°..... **7** fr. **50**

MERCIER (E.), ✲. — **La condition de la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale.** **2** fr.

Le Hobous ou Ouakof, ses règles et sa jurisprudence..... **2** fr.

MORAND. — **Étude de droit musulman algérien.** In-8°. **12** fr. **50**

NORÈS. — **Essai de codification du droit musulman algérien,** *Statut personnel.* In-8°. **7** fr. **50**

PELTIER. — **Le livre des testaments du « Çahîh » d'El-Bokhari.** Traduction avec éclaircissement et commentaire... **4** fr.

POUYANNE (M.), — **La propriété foncière en Algérie.** **15** fr.

RINN (LOUIS), O. ✲, I. ✠. — **Marabouts et Khouan.** In-8°. avec carte..... **15** fr.

Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie. In-8°. **15** fr.

Régime de l'indigénat. **2** fr. **50**

Le séquestre et la responsabilité collective..... **2** fr. **50**

Le royaume d'Alger sous le dernier Dey..... **6** fr.

SUMIEN (P.). — **Du régime des successions vacantes en Algérie.** In-8°..... **1** fr. **50**

Le régime législatif de l'Algérie. In-8°..... **3** fr.

ZEYS (E.), ✲, I. ✠. — **Traité élémentaire de droit musulman algérien,** *Ecole malékite.* 2 vol. in-8°..... **15** fr.

Législation mozabite. Son origine, ses sources, son présent, son avenir..... **2** fr.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques